

ALBERT LONDRES

Not lecteurs ont appris par les télégrammes de nos correspondants, les combats qui ont mis aux prises Chinois et Japonais autour de la zone internationale à Shanghai.

C'est un magistral récit de ces heures tragiques, vécues par lui, qu'ALBERT LONDRES nous a fait parvenir.

CHANGHAÏ, 31 janvier. — La fête nationale vient de toucher Changhaï. La guerre est dans les rues. Depuis cinq mois, les Japonais combattent les Chinois sur le territoire chinois et, diplomatiquement, les deux pays sont toujours en règle. Ainsi va l'Extrême-Orient. Mais l'heure n'est pas aux célébrations. Changhaï montre l'insécurité de son régime.

La ville phénomène

Changhai, ville américaine, anglaise, française, italienne, russe, allemande, japonaise, et, tout de même, un peu chinoise, est un phénomène sans pareil au monde. Un imagier, pour la faire comprendre, devrait la représenter en déesse à vingt têtes et cent quarante-quatre bras, les yeux avides, et les doigts palpant des dollars. C'est là que les Chinois inébranlables et patients surveillaient les



PUBLISHED MONTHLY JAPONAIS PATRULLANT A CHANGHAI

TRAGIC

QUES

Le feu des Cantonnais les arrête.
Deux heures après, les cantonnais se
retirent. Au lendemain l'autre
phase. Toute la nuit, la pluie est tou-
jours accompagnée d'irrégularités, les
plains sont si secs qu'ils brûlent
comme les appels dans le pays, autrement
dit des francs-tireurs, pour parler
comme dans le nôtre, les francs-
tirs, dans les maisons de

On ne peut pas sortir des fenêtres. On ne peut pas aller au Japon. Clonés sur place. Ils ne pouvaient plus marcher sur la gare. L'assaut de rue commençait. Toute la nuit, toute la journée, mitrailleuses et fusils arrosaient Chapelle de haut en bas et de bas en haut. Imagines par exemple le quartier de Paris entre la Bastille et l'Hôtel de Ville, et les Japonais débarqués le long de la Seine avec la gare du Nord pour objectif. Ici, la gare de Nanterre s'appelle aussi la gare du Nord. Eh bien ! Les japonais ne pourraient l'atteindre. Ils seraient accrochés rue de Rivoli, à vos pieds.

ALBERT LONDRES



UN POKER JAPONAIS
DANS UNE RUE DE CHIOPI

d'aller à la nuit amoureuse avec

Les tragiques journées de Changhaï

racontées par
Albert LONDRES
(1884-1932)

à partir des
câblogrammes envoyés de Changhaï
au quotidien parisien *Le Journal*,
du 31 janvier au 5 mars 1932

Le Journal, 31 janvier 1932 : "Nos lecteurs ont appris par les télégrammes de nos correspondants, les combats qui ont mis aux prises Chinois et Japonais autour de la zone internationale à Changhaï. Le grand journaliste Albert Londres se trouvait à Changhaï au début même des désordres qui éclatèrent il y a plus d'une semaine, et dégénérèrent en bataille pour se terminer par la victoire japonaise et l'occupation partielle de la ville. C'est un magistral récit de ces heures tragiques, vécues par lui, qu'Albert Londres nous a fait parvenir."

La tragique journée d'Albert Londres

Contrairement à ce qu'il avait pu faire à l'occasion de précédents reportages, dont *La Chine en folie*, Albert Londres n'a pas eu le temps de rassembler en un volume ses impressions et ses témoignages chinois récents : il meurt le 16 mai 1932, dans l'incendie du paquebot qui le ramenait en France, le *Georges Philippar*. On a choisi pour titre d'ensemble de son reportage le titre de son premier article.

Édition en format texte par
Pierre Palpant
www.chineancienne.fr
novembre 2016

TABLE DES ARTICLES ¹



[31 janvier 1932](#). Les tragiques journées de Changhaï.

La panique règne dans Changhaï, tandis que les armées gardent leurs positions.

[1^{er} février](#). Les concessions française et internationale organisent leur défense à Changhaï.

[2 février](#). L'heure du couvre-feu dans les rues de Changhaï.

[3 février](#). Après un bombardement de deux heures les Japonais occupent les forts de Woosung à dix-huit kilomètres de Changhaï.

[4 février](#). Le canon tonne à Changhaï pour la possession de Chapeï.

[5 février](#). La propagande de Moscou s'exerce à Changhaï parmi les coulies affamés par la guerre.

[6 février](#). Les Japonais encerclent Chapeï. Des soldats américains et français débarquent et défilent dans les rues.

[7 février](#). Scènes vues et vécues dans le décor fumant de Chapeï.

[8 février](#). En regardant les Japonais débarquer à Woosung.

[9 février](#). Changhaï attend le choc entre Chinois et Japonais.

[10 février](#). Une visite aux troupes japonaises pendant que les navires bombardent les forts et le village de Woosung.

[12 février](#). La trêve de quatre heures a permis de sauver enfants, malades et vieillards en détresse dans les ruines de Chapeï.

[13 février](#). Les Japonais déclenchent à Chapeï une offensive brève et sans résultat.

[14 février](#). Une bataille décisive est imminente à Changhaï. Un entretien avec le général Uyeda.

[16 février](#). Que deviennent à Changhaï nos cinq mille Français parmi les six cent mille Chinois ?

[19 février](#). "Je répondrai à l'ultimatum japonais par des obus et des cartouches", déclare à Albert Londres le général commandant la

¹ La date mentionnée ici est celle de l'émission du cablogramme, non celle de la parution le lendemain dans *Le Journal*.

dix-neuvièmes armée chinoise.

[20 février](#). L'offensive japonaise a été déclenchée ce matin contre les forces chinoises de Changhaï qui opposent une résistance acharnée.

[21 février](#). L'anxiété règne à Changhaï dans les milieux diplomatiques.

[22 février](#). L'offensive japonaise se heurte près de Changhaï à une résistance acharnée des Chinois.

[24 février](#). Une émouvante visite au temple du Bouddha de jade transformé en hôpital chinois pour les innombrables victimes civiles.

[26 février](#). Le conflit devant Changhaï vu un mois après les premiers combats. Courte histoire du tigre et de l'éléphant.

[1^{er} mars](#). Malgré un calme apparent, les Européens vivent dans les concessions internationales des heures mouvementées.

[2 mars](#). L'armée chinoise en retraite s'est éloignée de Changhaï qui renaît après les semaines d'angoisse.

[3 mars](#). La belle leçon donnée à Machiavel par l'Extrême-Orient.

[4 mars](#). Les Chinois se réjouissent d'une défaite imaginaire de l'armée japonaise.

@

Les fac-simile des articles proviennent de Gallica

[Note c.a. : Le quotidien *Le Journal* a eu pendant les "tragiques journées de Changhaï" deux sources de nouvelles :

— d'une part les dépêches d'agence, préparées pour donner toutes les informations possibles.

— d'autre part les reportages d'Albert Londres, relatant ce qu'il voyait, ce qu'il ressentait.

Le texte présenté ne contient que cette seconde partie.

Si l'on veut avoir plus de détails sur les opérations militaires, les mouvements de troupes, etc. on se reportera aux dépêches quotidiennes, à partir du [31 janvier 1932](#). La lecture sur Gallica en est extrêmement aisée, notamment en choisissant, au-dessus du journal à gauche, le jour de publication désiré, et en utilisant le zoom  sur la gauche de la page. Ces dépêches sont particulièrement précieuses dans la dernière semaine de février 1932.]

Les tragiques journées de Changhaï

@

La folie asiatique vient de toucher Changhaï. La guerre est dans les rues. Depuis cinq mois, les Japonais combattent les Chinois sur le territoire chinois et, diplomatiquement, les deux pays sont toujours en règle. Ainsi va l'Extrême-Orient. Mais l'heure n'est pas aux considérations. Changhaï, monstre international, est attaqué ; arrivons aux faits.

Pour répondre à l'action du Japon en Mandchourie, la Chine, je ne dis pas le gouvernement chinois, car seul Bouddha sait où il est, la Chine avait eu quelques idées. La grande idée de Changhaï fut le boycottage des marchandises japonaises. Les Chinois qui, toujours, se sont passés de tout pouvaient, en effet, à la rigueur se passer aussi, pendant quelque temps, des produits si bien présentés des manufactures japonaises. Le Japon, serré dans ses îles, étouffant sous son propre poids, n'envisagea pas sans émoi la clôture même momentanée du marché le plus vaste du monde. La riposte chinoise avait touché juste. Vainqueur en Mandchourie, vainqueur à Tien-Tsin, les Japonais vinrent à Changhaï pour être de nouveau vainqueurs. Et c'est là que commence notre histoire.

Changhaï, ville américaine, anglaise, française, italienne, russe, allemande, japonaise et, tout de même, un peu chinoise, est un phénomène sans pareil au monde. Un imagier, pour la faire comprendre, devrait la représenter en déesse à vingt têtes et cent quarante-quatre bras, les yeux avides, et les doigts palpant des dollars. C'est là que les Chinois inébranlables et patients surveillaient les achats de leurs compatriotes. Qui achetait ou vendait de la camelote japonaise était aussitôt conduit dans un étroit chemin et son échine répondait de sa trahison. Le Japon envoya un ultimatum en même temps que quelques bateaux. À qui l'adressa-t-il ? Lui-même n'en sait trop rien. Au gouvernement ? Où l'aurait-il trouvé ? Les ministres chinois sont à

l'hôpital plus souvent qu'au pouvoir. Quand, par hasard, le bonheur des temps vous met en présence d'un président de l'Exécutif, ledit président s'excuse de son impuissance. Toute responsabilité, d'après lui, devant être prise par un maréchal en congé illimité dans son village natal. Bref, l'ultimatum fut recueilli par le maire du plus grand Changhaï. Ce maire, M. Wu Te Chen, qui en même temps est général, choisit la voie de la sagesse. Que pouvait faire à l'éternelle Chine que les piquets de volontaires en faction devant les magasins fussent renvoyés à leur jeu de dominos ?

Les étudiants ne se rangèrent pas à son avis. Ils allèrent conspuer le pauvre maire. Cette manifestation sans doute les épuisa, ces derniers deux jours, en effet, personne ne peut dire les avoir revus dans la rue. Le maire du plus grand Changhaï s'en tint à son point de vue. Le 28 janvier, à sept heures, il donnait satisfaction aux Japonais.

Du drame dans l'air

La journée n'avait pas été sans émoi. Du drame était dans l'air, les concessions s'assuraient déjà contre les événements. Les Français dans la leur, les autres et les Américains dans l'internationale barraient leurs voies avec des chevaux de frise, entouraient leur territoire de barbelés, appelaient leurs volontaires. À quatre heures, les Blancs faisaient placarder un avis déclarant l'« état d'alerte ». La nuit apportait avec elle l'odeur d'une veillée d'armes. Mais sept heures sonnèrent et l'acceptation du maire de Changhaï arriva, par bonheur, juste pour le cocktail.

Les journalistes qui, à 11 h 35 de cette même nuit, promenaient leur insomnie professionnelle dans la partie de la concession internationale attribuée aux Japonais, se souviendront longtemps du spectacle qui, soudain, s'offrit à leurs yeux.

Le ciel était sans clarté, tous les magasins abandonnés. Chapeï — c'est le nom du quartier — était désert, ses rues, ses ruelles, ses impasses, ses cul-de-sac, ses « houtongs », comme l'on dit, n'étaient guère éclairés que par quelques lanternes oubliées.

Requête au maire

Un bruit régulier frappant sec sur le sol s'élevait dans la direction des rives du Whang-Poo. Je regardais. Une masse marchant à une cadence automatique venait dans le fond sur Chapeï ; je m'arrêtai. Composée d'hommes petits, aplatis par un casque, bruns, vêtus de bleu noir, la masse, d'un seul bloc, s'avancait baïonnette au fusil. D'autres petits hommes encore, plus secs, plus mécaniques, la flanquaient de vingt pas en vingt pas, revolver au poing. Le silence que seuls ils troublaient en frémissait. Les soldats japonais débarquaient. Trente minutes avant, l'amiral de Tokio avait fait porter au maire du plus grand Changhaï une lettre en trois lignes verticales : trente caractères au plus.

« Très honorable monsieur, disait la lettre, la situation à l'extérieur des concessions est devenue grave. Les municipalités qui commandent les forces étrangères ont décrété l'état de siège. Comme nous avons beaucoup de ressortissants dans Chapeï, nous envoyons nos troupes. Je vous prie de faire le nécessaire pour que vos soldats soient retirés de cet endroit.

C'était tout.

Scènes de bataille

Les Japonais avaient traversé la Mandchourie ; ils avaient débarqué à Tien-Tsin comme on cueille une fleur, en passant, sans s'arrêter. Ils allaient du même pas, croyant cueillir de même Chapeï et la gare de Nankin. Mais, en Chine, tout arrive ; il arrive même que, malgré M. le maire, des soldats chinois décident de se battre.

Un feu imprévu arrêta la masse en marche. Des troupes de Canton s'opposaient à l'avance du Soleil levant. Le spectacle fut renversé. Les Japonais se planquèrent le long des maisons et, sur un commandement rauque, dont le son non plus ne s'oublie pas, ils partirent au pas de course, courbés, le fusil en avant, si bien que dans la pénombre on les aurait crus à cheval sur leur baïonnette.

Le feu des Cantonnaires les arrêta deux heures. Puis les Cantonnaires se retirèrent. Alors commença l'autre chose. Toute armée chinoise est toujours accompagnée d'irréguliers, les « plain clothes men », comme on les appelle dans le pays, autrement dit des francs-tireurs, pour parler comme dans le nôtre ; les francs-tireurs étaient dans les maisons de Chapeï.

Les Japonais, sur le trottoir, virent la guerre sortir des fenêtres. Leur plan était déjoué. Cloués sur place, ils ne pouvaient plus marcher sur la gare. La fusillade de rues commença. Toute la nuit, toute la journée, mitrailleuses et fusils arrosèrent Chapeï de haut en bas et de bas en haut. Imaginez par exemple le quartier de Paris entre la Bastille et l'Hôtel de Ville, et les Japonais débarqués le long de la Seine avec la gare du Nord pour objectif. Ici la gare de Nankin s'appelle aussi la gare du Nord. Eh bien ! les Japonais ne pourraient l'atteindre. Ils resteraient accrochés rue de Rivoli si vous voulez.

Depuis deux jours, bien entendu, le cortège qui accompagne les grands malheurs passe en courant dans le reste de Changhai. Rickshaws, brouettes à une roue, véhicules antédiluviens dont je suis loin de savoir les noms, tout cela bourré de matelas de cauchemar, au-dessus desquels glapissent les innombrables enfants chinois, s'engouffrent en désordre dans les concessions étrangères.

Les moins pauvres se jettent à l'assaut de tous les bateaux du Whang-Poo ; les plus riches sont dans les hôtels européens. Si l'invasion continue demain, je ne pourrai plus sortir de ma chambre.

Dans Chapeï, tous n'ont pu fuir encore. Affolées au milieu des crépitements des mitrailleuses, les femmes cherchent une sortie par groupes de trois ou quatre sous la protection instinctive d'une couverture de coton.

Nous sommes maintenant le 30 janvier. Il est huit heures. Une nouvelle traverse la ville. Un armistice serait donné. La nouvelle est vraie. Est-ce fini ? Non. L'armistice n'arrête que l'avance des Japonais. La guerre est toujours dans les rues ; elle dure toute la nuit et nous

voici aujourd'hui samedi.

La situation se tend d'heure en heure. Le consul général du Japon a perdu complètement le contrôle de l'emploi des troupes nippones et surtout des volontaires.

Message américain

Quelques-uns de ces derniers ont débordé sur le secteur international. À deux heures, le major Powers, commandant les forces américaines, envoie ce message à toutes les troupes au-delà de Ston Bridge :

« Vous êtes prévenus par la présente communication que, si vous pénétrez dans notre secteur, nous ouvrirons le feu sur vous, que vous ayez ou non tiré, et cela sans égard à votre nationalité chinoise ou japonaise. De plus, vous ne serez pas autorisés à battre en retraite par ce pont, que vous soyez armés ou désarmés.

Anglais, Américains, Chinois creusent des tranchées autour de Changhaï. Les Français sont bien équipés, leur concession est protégée par une crique.

À 18 heures, cinq nouveaux destroyers japonais paraissent. À 19 heures, 700 soldats anglais débarquent. La division chinoise de Nankin est à pied d'œuvre.

Il est minuit : quatre des buildings flambent. Voilà où nous en sommes.

@

La panique règne dans Changhaï tandis que les armées gardent leurs positions

**Des vagabonds chinois
revolver au poing
tentent de se glisser
dans la zone internationale**

**Des communistes pénètrent
dans la concession française
et arrêtent les tramways**

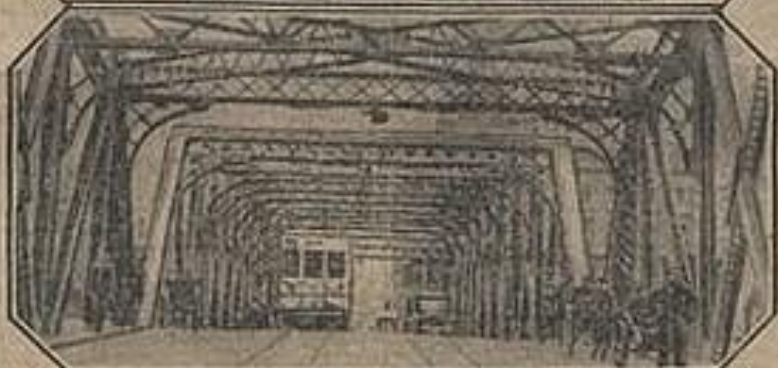
CHANGHAÏ, 31 janvier (réf. Eux-tern). — L'horizon ne s'éclaircit pas. Le cœur de Changhaï ne cesse de battre d'heure en heure plus fort : l'une des plus grandes villes du monde perd la tête. Aujourd'hui, le spectacle est ahurissant.

Les Chinois n'étaient-ils donc pas tous partis ces deux derniers jours ? S'en vont-ils aussi nombreux qu'on le dit ? Il faut le supposer. Leur rue désespérée reprend dès le petit matin. A 7 heures, en même temps qu'arrivait le jour, eux, semblaient sortir du sol : les uns seuls, les autres en famille, et le plus grand nombre, étran- gers, liés à leur véhicule comme l'escargot à sa coquille.

L'exode vers le fleuve

Brouettes et rickshaws pillent sous le poids des femmes, des concubines, des rejetons, des matelas et des boîtes de porcelaine. Tireurs et pousseurs, transfigurés par la peur, fonçaient dans cette marée rouillante. Leurs points de direction étaient multiples : toutefois, il était clair qu'un grand nombre allaient au hasard. Certainement, ils couraient, revenaient et repartaient sans arriver à se poser. On devait sans nul doute voir repasser les mêmes. Je le crois. Autrement, il y aurait vraiment trop de Chinois.

Les uns piquaient vers le Bund



Poste de protection dans la concession internationale de Changhaï, où circulent nos troupes. — En bas, un pont de la concession internationale gardé par des soldats britanniques.

l'aise ; aussi bien, ils n'avaient qu'à ne pas y venir. A l'heure qu'il est, ils se renforcent en hommes et en canons. Ce matin, ils ont promené sur Changhaï une escadrille de douze avions de bombardement ; ils n'ont rien laissé tomber. Ce n'était que pour regarder. A chaque jour son travail.

L'armée chinoise originaire de Canton, la division dite modèle, dotée par cent vingt officiers alle-

taient assez carrément. Notre police leur fit reprendre la campagne. Là, ils se reformèrent, revinrent, arrêterent les tramways et haranguèrent les conducteurs. Les autorités firent rentrer les voitures au dépôt.

La tension s'accroît.

Des Japonais en civil attaquent le Grand Hôtel de Hongkew ; ils tuent trois clients, des Chinois.

Dans Chapel, la bataille entre fenêtres et trottoirs reprend du nerf.

Qu'allons-nous voir ce soir ? Chinois et Japonais vont-ils s'acrocher ? La Chine déclarera-t-elle la guerre au Japon ? Dans ce cas, on ne peut prévoir le sort de Changhaï.

ALBERT LONDRES.



Changhai, 31 janvier 1932

La panique règne dans Changhai tandis que les armées gardent leurs positions

Des vagabonds chinois revolver au poing tentent de se glisser dans la zone internationale.
Des communistes pénètrent dans la concession française et arrêtent les tramways.

@

L'horizon ne s'éclaircit pas. Le cœur de Changhai ne cesse de battre d'heure en heure plus fort ; l'une des plus grandes villes du monde perd la tête. Aujourd'hui, le spectacle est ahurissant.

Les Chinois n'étaient-ils donc pas tous partis ces deux derniers jours ? Seraient-ils aussi nombreux qu'on le dit ? Il faut le supposer. Leur ruée désespérée reprit dès le petit matin. À 7 heures, en même temps qu'arrivait le jour, eux, semblaient sortir du sol, les uns seuls, les autres en famille, et le plus grand nombre, êtres amphibies, liés à leur véhicule comme l'escargot à sa coquille.

L'exode vers le fleuve

Brouettes et rickshaws pliaient sous le poids des femmes, des concubines, des rejetons, des matelas et des bols de porcelaine. Tireurs et pousseurs, transfigurés par la sueur, fonçaient dans cette marée roulante. Leurs points de direction étaient multiples ; toutefois, il était clair qu'un grand nombre allaient au hasard. Certainement, ils couraient, revenaient et repartaient sans arriver à se poser. On devait sans nul doute voir repasser les mêmes. Je le crois. Autrement, il y aurait vraiment trop de Chinois.

Les uns piquaient vers le Bund pour s'emparer des bateaux du Whang-Poo. Vain espoir : les bateaux étaient nombreux, mais déjà pleins, et quand on dit qu'un bateau chinois est plein, il faut savoir ce que cela veut dire. Il y avait des hommes jusqu'au sommet des échelles de la cheminée.

Pour éviter l'écrasement, les soldats anglais retiraient les

passerelles. Délirante, la foule levait les bras en manière de supplication. Elle ne se jetait pas dans la rivière, non, le Chinois, même dans les grandes circonstances, n'étant pas l'ami de l'eau, mais elle saisisait les cordages et l'on voyait des femmes, leur enfant dans le dos, grimper comme des panthères, à l'assaut des rambardes.

Du bord, on jetait tout le matériel ; ainsi, gagnait-on quelques places. Ce soir, les poissons du Whang-Poo seront bien étonnés et, peut-être, bien satisfaits de trouver tant de matelas à leur disposition.

Les adversaires en présence

Cependant, la situation militaire n'a pas changé. Les Japonais se maintiennent dans Chapeï. Certes, ils ne doivent pas s'y sentir à l'aise ; aussi bien, ils n'avaient qu'à ne pas y venir. À l'heure qu'il est, ils se renforcent en hommes et en canons. Ce matin, ils ont promené sur Changhaï une escadrille de douze avions de bombardement ; ils n'ont rien laissé tomber. Ce n'était que pour regarder. À chaque jour son travail.

L'armée chinoise originaire de Canton, la division dite modèle, dopée par cent vingt officiers allemands, ne bouge pas elle non plus. Elle colle à Changhaï comme une grosse poche. La poche crèvera-t-elle ? Une armée chinoise n'a rien de commun avec les armées que vous pouvez connaître. Suivant qu'il pleut ou qu'il fait beau, suivant que le riz est bien ou mal cuit, suivant que le chef reçoit ou ne reçoit pas d'argent, elle se bat ou ne se bat pas.

Celle-ci est fort excitée. Je viens de la voir, de la voir de loin, car elle n'a pas voulu de ma visite. Les avant-postes, aux aguets derrière les cercueils qui, ainsi que vous le savez, sont les plus belles fleurs de la campagne chinoise, m'ont dit de m'en aller. Même, ils m'ont aidé à retourner l'auto, ce qui prouve au moins que, pour l'instant, l'armée a plus de voitures qu'il ne lui en faut.

Les « snipers » à l'œuvre

Dans le centre de Changhaï, on n'entend que les coups de feu des

« snipers ». Le « sniper » n'est pas le « plain clothes man », ce sans-vêtement, cet espèce de franc-tireur officiel qui, tout de même, arrêta les Japonais. Le « sniper » est un vagabond qui a faim.

Alors, d'obscurs comités lui donnent un revolver, non certes pour qu'il le mange... enfin, vous comprenez. Ces « snipers » se sont glissés dans la zone internationale.

À l'instant, à 3 heures, quinze détonations viennent de claquer à deux cents mètres du Palace Hôtel, Jinkee Road, comme à l'angle de la rue Laffitte et des grands boulevards, pour mieux vous expliquer. Cela augmenta considérablement le mouvement dans le flot ininterrompu des brouettes et des rickshaws en folie. Là-dessus, des bateaux ayant eu l'idée de donner de la sirène, cela vous fixe tout de suite sur l'ordre qui s'en est suivi.

Tentative communiste

En même temps, des communistes chinois se montraient dans la concession française ; ils allaient assez carrément. Notre police leur fit reprendre la campagne. Là, ils se reformèrent, revinrent, arrêtaient les tramways et haranguèrent les conducteurs. Les autorités firent rentrer les voitures au dépôt.

La tension s'accroît.

Des Japonais en civil attaquent le Grand Hôtel de Hongkew ; ils tuent trois clients, des Chinois.

Dans Chapeï, la bataille entre fenêtres et trottoirs reprend nerf.

Qu'allons-nous voir ce soir ? Chinois et Japonais vont-ils s'accrocher ? La Chine déclarera-t-elle la guerre au Japon ? Dans ce cas, on ne peut prévoir le sort de Changhaï.

@

Les concessions française et internationale organisent leur défense à Changhaï

UN CROISEUR JAPONAIS A BOMBARDÉ NANKIN

CHANGHAÏ, 1^{er} février (vld Eastern). — Nous sommes toujours dans le noir. Si l'on se dirige encore à Changhaï, ce n'est qu'à la lueur des coups de feu. En attendant les grandes choses, on en voit déjà de petites qui, tous comptes faits, ne sont pas trop mal.

Avant tout et pour bien comprendre, je vous demande de ne pas oublier que l'affaire se passe en Chine. Un chat en France s'appelle un chat; ici, un chat s'appelle tantôt un lion, tantôt une souris, mais jamais un chat.

Que signifient par exemple ces deux armistices dont vous avez entendu parler? La fin des hostilités?

Loin de là. Ils signifient premièrement une ironique condescendance envers l'étrange peuple blanc. Les Anglais, les Américains, les Français désirent un armistice; ils y tiennent tant que cela? pourquoi les contrarier? Voilà, messieurs, répondent Chinois et Japonais, voilà votre armistice, mais c'est bien uniquement pour vous faire plaisir.

La seconde raison est plus sérieuse. Le Japon a raté son coup; il en fut étonné, mais non découragé. Seize cents hommes ne lui ont pas suffi, il en amènera quinze mille. On ne vient pas en dix minutes de Nagasaki à Changhaï. Il n'a encore que quinze mille hommes. Sa nouvelle heure n'a pas sonné; il est content d'attendre trois jours, et même davantage.

Quant à la division chinoise, ne lui faut-il pas plus de trois jours pour finir de se têter?

Fuite éperdue

A part cela, tout va comme devant. La panique brave même la pluie.

Enfin, d'où sortent tous ces Chinois? Le fameux spectacle de la fuite éperdue continue de battre son plein. Aujourd'hui, c'est le tour des automobiles qui ne nui-



LE QUAI DE FRANCE SUR LE BUND
RÉFUGIÉS CHINOIS FUYANT DANS CHAQUE BOISSEAU

duit est bien fait: un grand trou, sans doute, pour les bombes, et deux petits. En face, sur le trottoir, les Japonais ont amené une mitrailleuse; ils la servent comme de petits diables. Depuis deux heures qu'ils tirent, ils ne sont pas venus à bout du « plain clothes man », mais ils font du bruit. Je ne reviendrai pas là sans coton dans les oreilles.

Les « snipers » snipent de plus belle. Ce qui est grave, et l'envi-

M. Wou Te Hchen, ce maire du plus grand Changhaï, ont élu domicile sur la concession française. La Chine et le Japon mettent chez nous ce qu'ils ont de plus précieux. Si la guerre éclate entre ces deux pays, sans doute sera-t-il assez amusant de voir ces deux augures se faire la grimace sur notre trottoir.

Quand on est à court d'idées, on tient à celles qui vous viennent. Ainsi, cet après-midi, ai-je de nouveau tenté de rendre visite à M. le général commandant la fameuse division chinoise. Je ne sais pas son nom. Personne ne le connaît davantage. Selon les circonstances, ce nom restera obscur ou deviendra célèbre. Un éminent interprète m'accompagnait; son chinois ne valait pas mieux que ma langue européenne. Les avant-postes l'insultèrent d'une manière qui me chatouilla agréablement: ils avaient été plus polis hier. Cela veut-il dire que nous approchons du dénouement fatal? C'est ici l'impression de chacun.



PLAN DE LA CONCESSION FRANÇAISE A CHANGHAÏ

Changhaï, 1^{er} février 1932

Les concessions française et internationale organisent leur défense à Changhaï

Un croiseur japonais a bombardé Nankin

@

Nous sommes toujours dans le noir. Si l'on se dirige encore à Changhaï, ce n'est qu'à la lueur des coups de feu. En attendant les grandes choses, on en voit déjà de petites qui, tout compte fait, ne sont pas trop mal.

Avant tout et pour bien comprendre, je vous demande de ne pas oublier que l'affaire se passe en Chine. Un chat en France s'appelle un chat ; ici, un chat s'appelle tantôt un lion, tantôt une souris, mais jamais un chat.

Que signifient par exemple ces deux armistices dont vous avez entendu parler ? La fin des hostilités ?

Loin de là. Ils signifient premièrement une ironique condescendance envers l'étrange peuple blanc. Les Anglais, les Américains, les Français désirent un armistice ; ils y tiennent tant que cela ? Pourquoi les contrarier ? Voilà, messieurs, répondent Chinois et Japonais, voilà votre armistice, mais c'est bien uniquement pour vous faire plaisir.

La seconde raison est plus sérieuse. Le Japon a raté son coup ; il en fut étonné, mais non découragé. Seize cents hommes ne lui ont pas suffi, il en amènera quinze mille. On ne vient pas en dix minutes de Nagasaki à Changhaï. Il n'a encore que quinze mille hommes. Sa nouvelle heure n'a pas sonné ; il est content d'attendre trois jours, et même davantage. Quant à la division chinoise, ne lui faut-il pas plus de trois jours pour finir de se tâter ?

Fuite éperdue

À part cela, tout va comme devant. La panique brave même la pluie.

Enfin, d'où sortent tous ces Chinois ? Le fameux spectacle de la fuite

éperdue continue de battre son plein. Aujourd'hui, c'est le tour des automobiles qui ne nuisent en rien aux rickshaws ni aux brouettes, bien entendu. Dans une voiture, vous comptez deux hommes, cinq femmes, quatre enfants, deux coffres laqués et un canari dans sa cage. Les autos se suivent et, à l'intérieur de chacune, c'est la même assemblée. Tout cela, par la brèche que les Français ont ouverte dans leur barbelé qui barre le Bund, s'engouffre vers on ne sait quel gouffre.

— Eh bien, qu'en penses-tu ? demandai-je au marsouin qui, de Montpellier, sa ville natale, était venu défendre le Whang-Poo ?

— Oh là là ! répondit-il, où tout ça pouvait-il bien loger ?

La Chine doit être un pays mal exploré. Jusqu'ici, on a cru que le Chinois, ainsi que tous les autres peuples, vivait à la surface du sol. Ne serait-il pas plus juste de prétendre que la Chine est faite d'étages souterrains superposés ? Il y a des villes cachées là-dessous. Et, devant la menace d'inondation, tout le monde remonte.

La nuit à Chapeï

Dans Chapeï, les « sans-vêtements » n'ont pas cédé.

L'un d'eux même, à la faveur de la dernière nuit, a construit, à l'aide de touques à pétrole, un petit blockhaus à sa fenêtre. C'est au n° 151 de Range Road. Le réduit est bien fait : un grand trou, sans doute, pour les bombes, et deux petits. En face, sur le trottoir, les Japonais ont amené une mitrailleuse ; ils la servent comme de petits diables. Depuis deux heures qu'ils tirent, ils ne sont pas venus à bout du « plain clothes man », mais ils font du bruit. Je ne reviendrai pas là sans coton dans les oreilles.

Les snipers snipent de plus belle. Ce qui est grave, et j'envisage les conséquences qui pourraient en découler, c'est qu'ils tiraillent sur le territoire international.

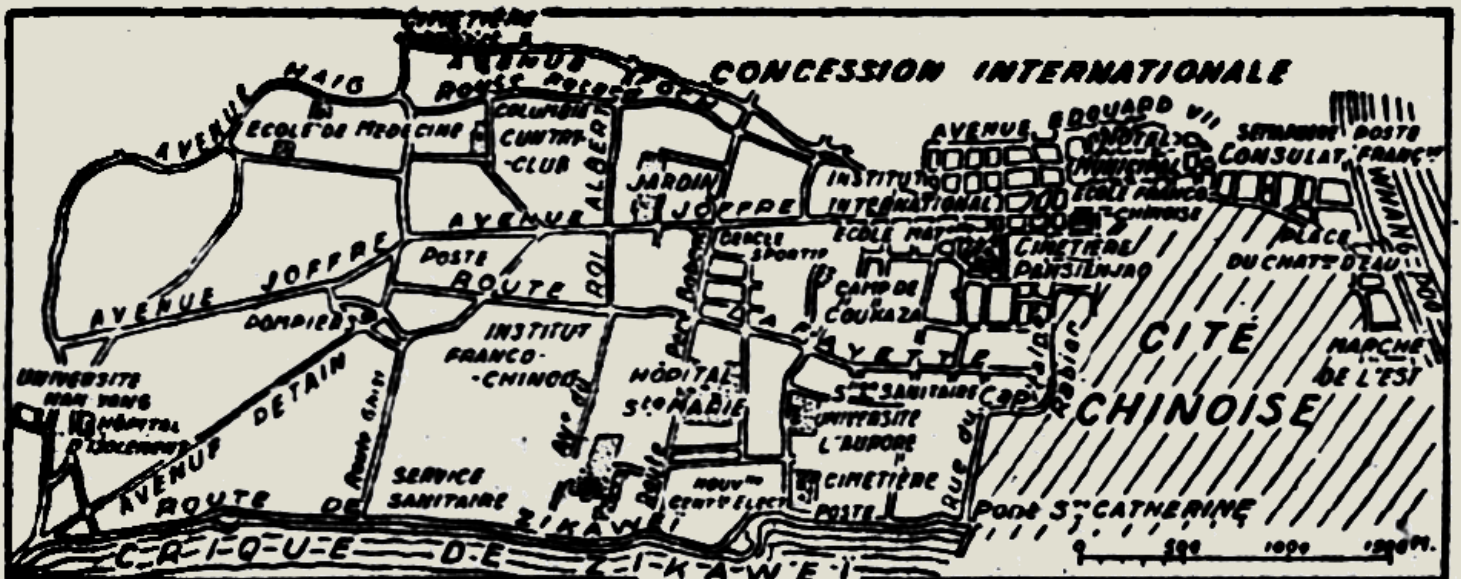
Ils ne savent pas du tout ce qu'ils font. Un Chinois tire sur un autre Chinois. Jamais je n'ai souhaité de mal aux Anglais ni aux Américains, mais aujourd'hui plus que jamais, puisse Dieu les tenir

hors de toute atteinte !

Dans ces rues, chars infernaux témoignant de l'instinct sauvage de l'homme, des camions hérissés de baïonnettes promènent, comme pour une monstrueuse mascarade, soldats et volontaires, soit anglais, soit japonais, quelques-uns en civil, les autres en uniforme, lesquels, revolver braqué, chassent avidement dans la grande jungle humaine de Changhaï.

Dans les concessions

Un mot sur les concessions. D'abord, la française. Elle part du fleuve Whang-Poo, sur le Bund, et cette base de son quadrilatère s'appelle quai



de France. Il n'est pas long, mais le quadrilatère s'enfonce sur douze kilomètres. Du côté gauche, une crique, et quelle crique ! nous sépare du territoire chinois. Du côté droit, contact avec la concession internationale. Le quatrième côté de notre possession, celui qui est à douze kilomètres du quai, se perd dans la campagne et dans ses cercueils. Maintenant, prenez un œuf, un gros œuf de cane, et posez-le non loin du quai dans le quadrilatère : c'est la cité chinoise de Nantao. Dans nos murs, en dehors de 1.300 Français nous avons un essaim, hélas ! sans reine, de 400.000 Chinois. Notre concession est entièrement entourée de barbelés, Nantao aussi.

Le « settlement » international, concession anglaise, américaine, italienne, japonaise, avec lequel nous formons frontière, est une grande diablesse de ville où 30.000 Blancs sont noyés dans un million de Chinois.

Ces tableaux vous diront pourquoi la France fait descendre un bataillon de Tien-Tsin — nous en avons un déjà en permanence à Changhaï — et pourquoi l'Amérique expédie à toute vapeur trois mille hommes et son escadre du Pacifique.

Un autre mot : M. Shigenitsu, ministre du Japon en Chine, et M. Wou Te Hchen, ce maire du plus grand Changhaï, ont élu domicile sur la concession française. La Chine et le Japon mettent chez nous ce qu'ils ont de plus précieux. Si la guerre éclate entre ces deux pays, sans doute sera-t-il assez amusant de voir ces deux augures se faire la grimace sur notre trottoir.

Quand on est à court d'idées, on tient à celles qui vous viennent. Ainsi, cet après-midi, ai-je de nouveau tenté de rendre visite à M. le général commandant la fameuse division chinoise. Je ne sais pas son nom. Personne ne le connaît davantage. Selon les circonstances, ce nom restera obscur ou deviendra célèbre. Un éminent interprète m'accompagnait ; son chinois ne valut pas mieux que ma langue européenne. Les avant-postes l'insultèrent d'une manière qui me chatouilla agréablement : ils avaient été plus polis hier. Cela veut-il dire que nous approchons du dénouement fatal ? C'est ici l'impression de chacun.

@

Changhaï, 2 février 1932

L'heure du couvre-feu dans les rues de Changhaï où l'on s'est encore battu hier



SCÈNE DE L'ÉCOULEMENT DES POPULATIONS CHINOISES À CHANGHAÏ

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 2 février (via Eastern).
— Changhaï attend ! Son cœur est suspendu ! Deux millions de citoyens du monde entier vivant sur ce monstrueux radeau comptent les heures. Soixante transports japonais portant vingt mille hommes ont atteint l'embouchure du fleuve Bleu. Encore dix-huit kilomètres et ils seront ici ! L'aspect de la ville est dramatique. Les Américains ne cachent plus leur colère contre les Japonais :

« Allez-vous-en, proclament leurs journaux. Dehors ! dehors ! vous en avez déjà trop fait. »

Branle-bas nocturne

Cette nuit, pour la première fois, le couvre-feu fut ordonné. A dix heures, les rues devaient être vidées. Un million de Chinois étaient justement dans ces rues, campant. L'ordre était sans réplique. Qu'allait-il se passer ? Si le branle-bas qui s'ensuivit avait eu lieu en Europe, on eût relevé dix mille morts sur le terrain, la marée une fois passée. Ici, il ne resta rien.

MON FILM

M. Edouard Herriot, qu'il n'est cependant pas permis de traiter de « bellécute » et que les Gaudissarts de canards déchaînés dans l'anarchie n'oseraient pas injurier et calomnier, M. Edouard Herriot vient d'écrire dans le Démocrate de Lyon :

« J'entends de braves gens qui disent : Finissons-en avec les réparations. Soyons

Sans service d'ordre ni direction, la foule chinoise se travailla elle-même. Les poullets dans leur cageot, eux aussi en route pour l'exil, n'eurent pas une seule de leurs plumes froissée. Aucun des œufs bourrant ces innombrables poches n'entendit craquer sa coquille. C'était là un spectacle prodigieux. Ventre à ventre, dos à dos, épaule contre épaule, les Chinois se levèrent d'abord du sol où, déjà, ils étaient couchés. Un mo-



Les chefs japonais Hyogo Nakamura et Katsumichi Yamashiro, qui commandent les escadrons de Changhaï et de Nankin.

L'heure du couvre-feu dans les rues de Changhaï

@

Changhaï attend ! Son cœur est suspendu ! Deux millions de citoyens du monde entier vivant sur ce monstrueux radeau comptent les heures. Soixante transports japonais portant vingt mille hommes ont atteint l'embouchure du fleuve Bleu. Encore dix-huit kilomètres et ils seront ici ! L'aspect de la ville est dramatique. Les Américains ne cachent plus leur colère contre les Japonais :

« Allez-vous-en, proclament leurs journaux. Dehors ! dehors ! vous en avez déjà trop fait. »

Branle-bas nocturne

Cette nuit, pour la première fois, le couvre-feu fut ordonné. À dix heures, les rues devaient être vidées. Un million de Chinois étaient justement dans ces rues, campant. L'ordre était sans réplique. Qu'allait-il se passer ?

Si le branle-bas qui s'ensuivit avait eu lieu en Europe, on eût relevé dix mille morts sur le terrain, la marée une fois passée. Ici, il ne resta rien.

Sans service d'ordre ni direction, la foule chinoise se travailla elle-même.

Les poulets dans leur cageot, eux aussi en route pour l'exil, n'eurent pas une seule de leurs plumes froissée. Aucun des œufs bourrant ces innombrables poches n'entendit craquer sa coquille. C'était là un spectacle prodigieux. Ventre à ventre, dos à dos, épaule contre épaule, les Chinois se levèrent d'abord du sol où, déjà, ils étaient couchés. Un moment, ce vaste champ d'êtres humains oscilla, puis s'infléchit ainsi que des blés hauts courbés sous le vent. Puis, tout se redressa ; chacune des cellules du vaste monstre, dans un effort où se concentraient tous ses moyens, cherchait presque doucement à se dégager de l'effrayant ensemble. Le mouvement commença par une lente giration, puis les bords cédèrent et, peu à peu, espace par espace, tout s'éparpilla.

S'engouffrant dans le labyrinthe des ruelles, ils envahissaient les maisons. Les premiers gagnaient le plus haut étage, les autres suivaient et l'assaut de l'immeuble ne cessait qu'au moment où l'entrée vomissait les derniers. Une fois les immeubles pleins comme une bouteille dont le liquide déborde, plus un Chinois n'était dans les rues.

Mais, au matin, il fallait également être là. Aux premières lueurs, les maisons se vidèrent et l'exode reprit. Vers où ? Le savent-ils ? Cette ahurissante masse tourne dans Changhaï ; elle fait des ronds, puis elle s'étire avec ses malles, ses cages, ses instruments de porcelaine, ses terribles matelas et d'un coup, à pied, les femmes sur leurs petits pieds, en rickshaws, sur des brouettes, en voiture, elle file et se faufile comme un dragon poursuivi. Quel jour enfin s'arrêtera-t-elle ?

Dollars en panique

Pour corser la situation, certains dollars sont entrés en panique. Émis par des banques chinoises, ces banques ont fermé leurs portes. Elles ne cédaient pas à des difficultés financières, mais à la contagion de l'heure. Il n'en fallut pas davantage pour que leurs billets ne

valussent plus rien. La moitié de vos bons dollars que vous aviez payés de votre bon argent, messieurs les commerçants, maintenant, n'en veulent plus. Avant tout achat, vous devez procéder à une opération de triage dans votre portefeuille. Les coolies-pousse eux-mêmes entendent choisir dans le creux de votre main la pièce d'argent non encore démonétisée. N'était-on pas déjà assez occupé par ailleurs ?

On a déménagé les fous : je les ai vus, avenue Édouard VII, passer dans des camions ; ils regardaient. Que devaient-ils penser des gens tenus pour sensés ?

Ce matin, l'amiral Shiozawa, le très honorable commandant de la marine japonaise, eut l'extrême courtoisie de faire remettre à tous les consuls une note non moins honorable.

Le très honorable amiral, qui, le 28 janvier dans la nuit, alors qu'il lâchait ses fusiliers dans Chapeï, n'avait pas cru devoir tirer sa casquette aux représentants du monde, tient aujourd'hui à porter à leur connaissance qu'il enverra tout à l'heure trois avions se promener sur Changhaï, mais se promener seulement.

Cette fois, se moquerait-il de nous ?

@

Après un bombardement de deux heures les Japonais occupent les forts de Woosung à dix-huit kilomètres de Changhaï

Un émouvant câblogramme
d'Albert Londres
décrit le branle-bas défensif
dans les rues de la ville

CHANGHAÏ, 3 février (via Eastern). — Nous sommes ici au plus haut de la fièvre. Tout espoir d'arrêter le pire semble emporté. Changhaï, hâtivement, s'équipe pour la bataille.

Là où, pendant ces quatre derniers jours, passa l'exode, passent aujourd'hui tanks, mitrailleuses, sacs à terre, chevaux de frise, mortiers. Le Bund est transformé en camp anglais. Les troupes écossaises y débarquent de plain-pied, à toute vitesse. Faisant la chaîne, s'envoyant de main en main le matériel, elles l'enfourment dans des camions qui partent au galop d'alarme comme des voitures d'incendie. Les avions japonais survolent la manœuvre, tournent et retournent, sans doute pour compter un à un les carreaux de la jupe des Highlanders.

La France attend ses bataillons de Tien-Tsin et de Haiphong; les Américains ne sont plus très loin. Si ce n'est encore la guerre, c'est déjà la mobilisation.

Bombardement

Le gros de cette journée commença, ce matin, à 11 heures. Des navires japonais se tenaient à



Des troupes et des automitrailleuses japonaises qui viennent de débarquer à Changhaï

bles à leurs yeux, au milieu des fumées d'une bataille ? Voilà l'interrogation tragique.

Visions de guerre

Commençons par la gauche : jonques sur une crique, jonques où nait, vit, meurt un innombrable peuple lacustre. Elles sont à ce point pressées les unes contre les autres qu'on ne voit pas l'eau. Au premier regard, on se demande sur quoi elles glissent. C'est une grouillante ville basse, sans rues,

ni places, et qui marche. Les lacustres sont-ils affolés ? On ne saurait le dire. Ils crient, gesticulent et se menacent autant aujourd'hui que les autres jours.

Tout contre cette cité lacustre, la confection française. Quelques obus tombent, l'un dans la cour du Cercle sportif, Tank devant le consulat. Blockhaus commandant toute percée vers la Chine, ponts fermés au moyen de chevaux de frise, ceinture de barbelés. Au nord, hors du secteur, comme un ouvrage avancé, l'établissement des jésuites de Zikawe. Au sud, Nantao, l'œuf d'où sortent quatre cent mille Chinois.

ALBERT LONDRES.

(La suite en 3^e page)

MON FILM

Il est peut-être encore temps de parler du drame passionnel d'Enghien, bien que cette actualité soit de celles qui se font aussi vite que les coquelicots.

Le mari d'une acrobate dansuse de music-hall rentre chez lui à l'improviste — c'est toujours imprudent — et y trou-

En 2^e page : La commission des finances a terminé l'examen du budget.

Après un bombardement de deux heures, les Japonais occupent les forts de Woosung à dix-huit kilomètres de Changhaï

@

Branle-bas défensif dans les rues de la ville

Nous sommes ici au plus haut de la fièvre. Tout espoir d'arrêter le pire semble emporté. Changhaï, hâtivement, s'équipe pour la bataille.

Là où, pendant ces quatre derniers jours, passa l'exode, passent aujourd'hui tanks, mitrailleuses, sacs de terre, chevaux de frise, mortiers. Le Bund est transformé en camp anglais. Les troupes écossaises y débarquent de plain-pied, à toute vitesse. Faisant la chaîne, s'envoyant de main en main le matériel, elles l'enfourment dans des camions qui partent au galop d'alarme comme des voitures d'incendie. Les avions japonais survolent la manœuvre, tournent et retournent, sans doute pour compter un à un les carreaux de la jupe des Highlanders.

La France attend ses bataillons de Tien-Tsin et de Haiphong ; les Américains ne sont plus très loin. Si ce n'est encore la guerre, c'est déjà la mobilisation.

Bombardement

Le gros de cette journée commença, ce matin, à onze heures. Des navires japonais se tenaient à Woosung, à l'endroit où le Whang-Poo, rivière de

Changhaï, se jette dans le fleuve Bleu, autrement dit Yang-Tsé.



Woosung, à 18 kilomètres de Changhaï, en est la clé. Si l'on veut prendre Changhaï, il faut commencer par Woosung. On n'a plus ensuite qu'à remonter le Whang-Poo et l'on y est. L'expédition de police ayant raté, les Japonais organisèrent l'expédition de guerre. Ils reprirent la chose par Woosung. Dans ce cas, 20.000 hommes étaient nécessaires : ils les ont.

Les Chinois ont des forts à Woosung. Ce matin, un bateau japonais reçut, dit-on, un obus d'un de ces forts. C'est bien possible, mais l'incident ne pouvant pas ne pas être prévu, pourquoi les Japonais, s'ils ne l'avaient cherché, étaient-ils ancrés là ? Sur-le-champ, ils bombardèrent les forts.

Quel est donc le rôle, dans ce drame, des Anglais, des Français et des Américains ? Les uns et les autres sont sur leur territoire. Dans l'un, 1.300 Français ; dans l'autre, 30.000 mille Anglo-Saxons, Italiens, Allemands, Espagnols, Belges, etc. Tant que Chinois et Japonais se battront entre eux, hors de nos murs, nous les regarderons. S'ils débordent dans la part des Blancs, les Blancs tireront. Les limites qu'ils ne doivent dépasser seront-elles toujours visibles à leurs yeux, au milieu des fumées d'une bataille ? Voilà l'interrogation tragique.

Visions de guerre

Commençons par la gauche : jonques sur une crique, jonques où naît, vit, meurt un innombrable peuple lacustre. Elles sont à ce point pressées les unes contre les autres qu'on ne voit pas l'eau. Au premier regard, on se demande sur quoi elles glissent. C'est une grouillante ville basse, sans rues, ni places, et qui marche. Les lacustres sont-ils affolés ? On ne saurait le dire. Ils crient, gesticulent et se menacent autant aujourd'hui que les autres jours.

Tout contre cette cité lacustre la concession française. Quelques obus tombent, l'un dans la cour du Cercle sportif. Tank devant le consulat. Blockhaus commandant toute percée vers la Chine, ponts fermés au moyen de chevaux de frise, ceinture de barbelés. Au nord, hors du secteur, comme un ouvrage avancé, l'établissement des jésuites de Zikawe. Au sud, Nantao, l'œuf d'où sortent quatre cent mille Chinois.

Nous avons fermé les portes de Nantao justement pour qu'ils ne sortent pas. Je viens de regarder nos voisins derrière leurs grilles. Il m'a semblé qu'ils me tenaient pour responsable de la situation. Je n'en reçus que des grimaces, en attendant mieux.

Settlement international ; extrême agitation. Un peu plus d'obus. Camions remplis d'Écossais filant sans regarder derrière. Chinois flairant le vent. Tranchées face à la campagne. Odeur des jours néfastes.

Chapeï. Devant chaque entrée de rue, trois Japonais : un soldat casqué, la baïonnette nerveuse, et deux civils, l'un à brassard rouge, l'autre maniant un gourdin. Rues vides. Fenêtres aux mains des sans-vêtements chinois. Trottoirs semés de débris, de vitres, de tuiles, de plâtre, de pierre, de glace. J'y trouve même une poupée aux yeux bridés. « Planquons-nous ! » Des avions japonais lâchent des bombes, des incendies s'allument.

Ici, les avant-lignes japonaises. Au-delà, les avant-lignes chinoises. Feu entre les deux.

Aux lisières de Chapeï, propagande communiste acharnée. Les meneurs chinois crient à leurs frères :

— Aux armes, tous, contre les concessions !

Il est 8 heures du soir.

@

Le canon tonne à Changhaï pour la possession de Chapeï

L'AMIRAL SHIOZAWA SE SERAIT SUICIDÉ

**Câblogramme
d'Albert Londres**

CHANGHAÏ, 4 février (via Eastern). — Septième journée, tragique journée. Des nouvelles qui nous viennent tantôt de Washington, tantôt de Londres, nous apprennent que, dans ces villes, on entend dire que l'affaire va s'arranger. A Changhaï, si je ne me trompe, on n'entend que le canon.

A 6 heures du matin, il a réveillé chacun. Alors, ceux qui sont à Changhaï justement pour voir comment on s'y bat, ont quitté leur lit, ont fait couler leur bain. Vingt minutes après, ils sortaient de l'hôtel. Le froid piquait : une brise passait la peau de vos jupes au papier de verre. Ils prirent le Bund. Bientôt, ils traversaient le pont de fer. Puis, ils furent dans Broadway. C'était là. Du palais au champ de bataille, un quart d'heure à pied. C'est tout de même épouvantable. Les Japonais désirent en finir ; leur échec de Changhaï, sous l'œil des nations, sous l'œil des Barbares, pèse lourd sur leur amour-propre. Les renforts étant arrivés, ils ont, ce 4 février, déclenché l'offensive. Ils veulent prendre Chapeï, la ligne de chemin de fer et la gare du Nord.

Pluie d'obus

Et en avant l'artillerie ! Cela tombait sur les toits, dans les rues, sur les ponts, dans l'eau de cette branche du Whang Poo, dont je ne sais le nom. Tranche par tranche, la ville recevait son compte. Les maisons chinoises, à première vue, ne paraissent pas très solides sur leur



BATAILLON DE HIGHLANDERS QUITTANT HONG-KONG POUR REJOINDRE LA GARNISON BRITANNIQUE DE CHANGHAÏ

parmi des milliers et des milliers de demeures, entendant les obus siffler et éclater, et tout le reste étant silence, nous comprimes qu'une fois encore la voix humaine s'était tue.

La préparation d'artillerie continuait.

Les fusiliers de Sasebo

A 10 heures du matin, un roulement tira la rue de sa solitude. Je ne puis vous dire le nom de cette rue, un obus en ayant fait sauter la plaque. Une file de camions — ils étaient treize — drapeau japonais au capot, soleil rouge sur fond blanc, déboucha. Dans chacun, une trentaine de petits hommes guêtrés et habillés de bleu.

Debouts et droits dans le camion,

le fusil également droit devant eux, si bien que trente pointes de balonnets semblaient leur servir de baldaquin, les fusiliers de Sasebo étaient transportés à l'attaque.

Pas un pli sur leur visage, ni une expression ; un calme olympien. Sans les cahots de la route, on ne les aurait pas vu bouger. Ils nous regardèrent sans nous marquer le moindre intérêt.

Le convoi passa.

ALBERT LONDRES.

(La suite en 5^e page)

Le départ pour l'exil



Changhaï, 4 février 1932

Le canon tonne à Changhaï pour la possession de Chapeï

L'amiral Shiozawa se serait suicidé

@

Septième journée, tragique journée. Des nouvelles qui nous viennent tantôt de Washington, tantôt de Londres, nous apprennent que, dans ces villes, on entend dire que l'affaire va s'arranger. À Changhaï, si je ne me trompe, on n'entend que le canon.

À 6 heures du matin, il a réveillé chacun. Alors, ceux qui sont à Changhaï justement pour voir comment on s'y bat ont quitté leur lit, ont fait couler leur bain. Vingt minutes après, ils sortaient de l'hôtel. Le froid piquait ; une brise passait la peau de vos joues au papier de verre. Ils prirent le Bund. Bientôt, ils traversaient le pont de fer. Puis, ils furent dans Broadway. C'était là. Du palace au champ de bataille, un quart d'heure à pied. C'est tout de même épouvantable. Les Japonais désirent en finir ; leur échec de Changhaï, sous l'œil des nations, sous l'œil des Barbares, pèse lourd sur leur amour-propre. Les renforts étant arrivés, ils ont, ce 4 février, déclenché l'offensive. Ils veulent prendre Chapeï, la ligne de chemin de fer et la gare du Nord.

Et en avant l'artillerie ! Cela tombait sur les toits, dans les rues, sur les ponts, dans l'eau de cette branche du Whang-Poo dont je ne sais le nom. Tranche par tranche, la ville recevait son compte. Les maisons chinoises, à première vue, ne paraissent pas très solides sur leur base. Impression trompeuse ; elles tenaient. Trépanées, défoncées, elles ne s'écroulaient pas. D'abord, aucun soldat, sinon toujours les mêmes, aux embouchures des ruelles. Le soldat japonais vous fait penser à un petit garçon trop sérieux pour son âge ; il ne rit jamais. Vous me renverrez que le moment de rire eût été mal choisi, mais, à toute heure, il doit être comme je le voyais. Nullement nerveux, il sait ce qu'il fait ou, du moins, ce qu'on lui a dit de faire. Je serais fort étonné qu'il se laissât de

temps en temps emporter par son humeur. L'inspiration n'est pas son fait ; il reste où le chef le met et, sur la petite place qu'il occupe, nimbé de sa dignité, il se comporte comme l'envoyé spécial du Soleil levant.

Rideau de feu

Nous avons laissé Broadway et, par Dixwell Road, ensuite par des rues de fortune, nous nous sommes enfoncés dans Chapeï. C'était émouvant à en pleurer. Le rideau de feu avançait. La ville chinoise était pantelante, rompue sous les coups et brûlait. Dans une vitrine abandonnée par un pâtissier, les « éclairs » étaient dévernés et les autres gâteaux, rassis, nous regardaient de leur mine triste. Quelques canards tapés, ces canards dont le bec, le cou, le corps, les membres sont aplatis comme une galette, restaient sans doute pour faire croire, eux aussi, qu'ils étaient les victimes des Japonais, pendus aux crochets d'un éventaire. Voyez, semblaient-ils dire, en quel état nos frères de race nous ont mis. De temps en temps, au son d'un éclatement voisin, nous longions les murs et même d'un geste commandé par l'instinct nous relevions notre col de pardessus. C'était bête, mais la guerre, je crois, n'est pas très intelligente. Les sentinelles japonaises nous interdisaient de passer là ou là. Nous nous arrêtions. Alors, en pleine ville, parmi des milliers et des milliers de demeures, entendant les obus siffler et éclater, et tout le reste étant silence, nous comprîmes qu'une fois encore la voix humaine s'était tue.

La préparation d'artillerie continuait.

Les fusiliers de Sasebo

À 10 heures du matin, un roulement tira la rue de sa solitude. Je ne puis vous dire le nom de cette rue, un obus en ayant fait sauter la plaque. Une file de camions — ils étaient treize — drapeau japonais au capot, soleil rouge sur fond blanc, déboucha. Dans chacun, une trentaine de petits hommes guêtrés et habillés de bleu.

Debout et droits dans le camion, le fusil également droit devant eux, si bien que trente pointes de baïonnettes semblaient leur servir de

baldaquin, les fusiliers de Sasebo étaient transportés à l'attaque.

Pas un pli sur leur visage, ni une expression ; un calme olympien. Sans les cahots de la route, on ne les aurait pas vus bouger. Ils nous regardèrent sans nous marquer le moindre intérêt.

Le convoi passa.

À midi, nous revenons dans Broadway. Sur le trottoir de droite, un nouvel exode, celui des mendiants. Cul-de-jatte, scrofuleux, aveugles, manchots, avortons s'en allaient. Apeurés, ils serraient autour de leur corps leurs défroques épouvantables. Quel espoir les avait maintenus les derniers dans leur ville ? Et avant de leur livrer passage, les soldats japonais les fouillaient.

Une autre vision. La rencontre des frères et des sœurs ennemis. Ici, à la lisière de la ville en bataille, des Japonais croisent des Chinois, des Chinoises croisent des Japonais. On rapporte bien que parfois un accrochage se produit ; dans le vaste ensemble, tous se frôlent sans que l'un daigne prendre garde à l'autre. Baïonnettes japonaises, parapluies chinois — aujourd'hui, il pleut — tout cela semble tourner dans la même danse.

Dernière vision. À midi 15, j'ai vu, débouchant du pont de fer, dans Broadway, un soldat japonais installé dans un pousse, fusil entre les jambes, traîné vers la bataille par un coolie chinois.

Alors ?

@

La propagande de Moscou s'exerce à Changhaï parmi les coolies affamés par la guerre

@

Chapeï est toujours en pleine bataille. L'offensive commencée hier et poursuivie ce matin n'a conduit les Japonais que jusqu'au cimetière. Il s'agit du cimetière Cantonnaï, près de la ligne de chemin de fer.

Ils sont là à cette heure au milieu des tombes qui, elles, n'ont pas de fenêtres. C'est un bénéfice que les assaillants ont réalisé.

Guerre de rues, guerre aveugle. Le pilonnage n'a pas fait rendre l'âme à toutes ces demeures de la cité chinoise. On aurait cru, à voir tomber tant d'obus, que les Japonais, après un calcul précis, en avaient envoyé dix sur chaque toit sans en oublier un. Des quartiers flambèrent. Ah ! ce fut une belle nuit ! La fumée se dissipa, le jour vint ; il restait encore des maisons et, dans ces maisons, des francs-tireurs. Alors la séance continue.

Les Chinois — il ne s'agit pas du gouvernement, mais des cellules de cet immense peuple qui, depuis longtemps, ne connaît pas les joies d'être gouverné — les Chinois, donc, ne se trompent pas sur l'issue de l'aventure. Ils savent que, tôt ou tard, à n'importe quel prix, les Japonais répareront leur échec. Ils disent même : « Après Changhaï, ce sera Nankin, Hankéou, Tsing-Tao, nos fleuves et notre façade. » Toutefois, pour aujourd'hui, ils s'en donnent pour leur argent.

Un héros national

C'est un spectacle qui peut faire comprendre bien des choses. Si l'on en croyait leurs journaux, tous les soldats japonais seraient tués, cinq croiseurs battant Soleil levant dormiraient au fond du Yang-Tsé.

Ils l'impriment. C'est en lettres de dix centimètres à la tête des gazettes. Ils ne le croient pas, mais ils aiment le lire. Maintes fois par jour, un diplomate chinois me téléphone pour m'en apprendre d'aussi belles ; il veut

que je me mette à ma fenêtre pour voir arriver les divisions de Nankin. Tout se passe dans son cerveau ; il est sincère et même il est content.

Après la résistance du 28, les feuilles proclamaient en encre rouge : « Victoire plus grande que la Marne ». Le général inconnu qui maintint ses troupes sur leurs positions est déclaré héros national. Câblons son nom : il s'appelle Tsaiting Kaï. Son portrait est déjà partout. C'est un grand garçon mince, trente-cinq ans peut-être, et qui fait très bien en photographie. Depuis hier, il parle : « Je joue avec les Japonais comme avec des souris. » Il dit encore : « Les attaques des Japonais peuvent être comparées aux attaques des bandits du Kiang-Si, mais ils résistent moins bien. »

Hier, les aviateurs chinois sont allés officiellement chez le photographe et, pour employer leurs propres termes, « avant d'être appelés à donner leur vie pour le pays. » La pose terminée, tous ensemble, ils rédigèrent leur testament.

Les étudiants ont reparu. Au nombre de soixante-dix, ce matin,

La propagande de Moscou s'exerce à Changhaï parmi les coolies affamés par la guerre

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 5 février (162 Eastern). — Chapel est toujours en pleine bataille. L'offensive commencée hier et poursuivie ce matin n'a conduit les Japonais que jusqu'au cimetière. Il s'agit du cimetière canonniers, près de la ligne de chemin de fer.

Ils sont là à cette heure au milieu des tombes qui, elles, n'ont pas de fenêtres. C'est un bénéfice que les assaillants ont réalisé.

Guerre de rues, guerre aveugle. Le pillage n'a pas fait rendre l'âme à toutes ces demeures de la cité chinoise. On aurait cru, à voir tomber tant d'obus, que les Japonais après un calcul précis en avaient envoyé dix sur chaque toit sans en oublier un. Des quartiers flambèrent. Ah ! ce fut une belle nuit ! La fumée se dissipa, le jour vint : il restait encore des maisons et dans ces maisons des francs-tireurs. Alors la séance continua.

Les Chinois — il ne s'agit pas du gouvernement, mais des cellules de cet immense peuple qui, depuis longtemps, ne connaît pas les joies d'être gouverné — les Chinois ne se trompent pas sur l'issue de l'aventure. Ils savent que, tôt ou tard, à n'importe quel prix, les Japonais répareront leur échec. Ils disent même : « Après Changhaï, ce sera Nankin, Hankéou, Taïng-Tao, nos fleuves et notre façade. » Toutefois, pour aujourd'hui, ils s'en donnent pour leur argent.

Un héros national

C'est un spectacle qui peut faire comprendre bien des choses. Si l'on en croyait leurs journaux, tous les soldats japonais seraient tués, cinq croiseurs battant Soïei-Levant dormiraient au fond du Yang-Tsé.

Ils l'impriment. C'est en lettres de dix centimètres à la tête des gazettes. Ils ne le croient pas, mais ils aiment le lire. Maintes fois par jour, un diplomate chinois me téléphone pour m'en apprendre d'aussi belles : il veut que je me mette à ma fenêtre pour voir arriver les divisions de Nankin. Tout se passe dans son cerveau : il est sincère et même il est content.

Après la résistance du 28, les feuilles proclamaient en encre



AVIATEURS JAPONAIS CHARGEANT DE PROJECTILES UN DE LEURS APPAREILS

de groupe, en groupe. Ses gestes sont courts, mais impératifs. De temps en temps, il fait tourner rapidement son poing, comme s'il était pressé de moudre du café.

Guerre aux étrangers

L'interprète me traduit l'exhortation :

« Tout ce qui arrive est de la faute des étrangers Japonais, Français, Anglais, Américains, tous les autres peuples, c'est le même dragon maléfique qui dévore la Chine. Si les coolies ont faim, s'ils ont froid, si l'on brûle la ville, si 20.000 Chinois sont morts dans Chapel (c'est ce qu'il dit), les étrangers en sont responsables. Il faut chasser les étrangers. »

Vingt fois revient le mot « étranger ». Vous dire l'impression que ce discours produisit sur les coolies, je ne le aurais. Ils demeurèrent de bois, du moins à mon point de vue de blanc.

Ailleurs, à l'autre bout de Changhaï, dans Broadway-East, nouveau meneur au milieu d'une centaine de Chinois visiblement sans domicile et sans travail. Même discours. Plus de flamme cependant chez l'orateur : on sent qu'il fait un métier qui l'intéresse : il semble content de brasser dans d'aussi bonnes conditions cette matière vivante. La matière répondra-t-elle à l'appel ? Est-ce pour l'encourager que tout à l'heure une main inconnue jeta d'une automobile une bombe sur le quai de France ?

Le canon japonais ne doit pas nous faire oublier le sabre chinois.

ils se sont présentés rue La Fayette, concession française, au garage Leelee.

Là, sur-le-champ, ils commandèrent des automobiles afin de gagner le front de Chapeï. Le manager prépara douze voitures et fixa la course à vingt-quatre dollars. Les étudiants comptèrent leur argent : ils n'avaient que six dollars vingt cents. Dix d'entre eux furent aussitôt expédiés vers des mécènes ; ils ne reparurent pas et les soixante autres, un par un, se dispersèrent.

Meneurs bolcheviques

L'heure n'en est pas moins sérieuse.

Les meneurs bolcheviques montent sur les bornes. C'est le côté le plus nouveau de cette tragique aventure.

Le désordre, le chômage, la misère, un million d'habitants jetés hors des logis, les incendies, les bombes, le canon, les blessés, soldats et civils, que l'on voit passer dans les camionnettes, les morts dont on grossit le nombre, ce spectacle barbare donné à une ville formidable où la faim frôle le luxe, où le coolie pour dix cents traîne des dames lourdes de perles, quelle aubaine pour Moscou !

À l'instant, Moscou ne se produit pas en personne. Le Russe a été chassé de la coulisse.

Le bolchevisme dont il s'agit est chinois ; il tient de l'autre. Les leçons, sans être bien comprises, n'ont pas été perdues. Les Chinois en ont retenu surtout ceci : renverser ce qui existe. L'heure est bonne.

Ils opèrent en plein air, comme Lénine sous Kerenski. Regardons-les. Nous avons quitté la concession française, traversé la crique de Zikawe. Nous sommes maintenant en territoire chinois. Des coolies creusent des tranchées pour des soldats à venir. Le meneur, petit homme alerte dans sa robe, se porte de groupe en groupe. Ses gestes sont courts, mais impératifs. De temps en temps, il fait tourner rapidement son poing, comme s'il était pressé de moudre du café.

Guerre aux étrangers

L'interprète me traduit l'exhortation :

« Tout ce qui arrive est de la faute des étrangers. Japonais, Français, Anglais, Américains, tous les autres peuples, c'est le même dragon malfaisant qui dévore la Chine. Si les coolies ont faim, s'ils ont froid, si l'on brûle la ville, si 20.000 Chinois sont morts dans Chapeï (c'est ce qu'il dit), les étrangers en sont responsables. Il faut chasser les étrangers.

Vingt fois revient le mot « étranger ». Vous dire l'impression que ce discours produisit sur les coolies, je ne le saurais. Ils demeurèrent de bois, du moins à mon point de vue de Blanc.

Ailleurs, à l'autre bout de Changhaï, dans Broadway-East, nouveau meneur au milieu d'une centaine de Chinois visiblement sans domicile et sans travail. Même discours. Plus de flamme cependant chez l'orateur : on sent qu'il fait un métier qui l'intéresse ; il semble content de brasser dans d'aussi bonnes conditions cette matière vivante. La matière répondra-t-elle à l'appel ? Est-ce pour l'encourager que, tout à l'heure, une main inconnue jeta d'une automobile une bombe sur le quai de France ?

Le canon japonais ne doit pas nous faire oublier le sabre chinois.

@

Les Japonais encerclent Chapeï

Des soldats américains et français débarquent et défilent dans les rues

@

Arrêtons-nous un moment et regardons. Nous sommes aujourd'hui 6 février, jour de l'an chinois. À vrai dire, un fantôme qui prend parfois le nom de gouvernement, a supprimé depuis quelques années le jour de l'an chinois. Le 1^{er} janvier, dont beaucoup de pays se contentent pour commencer l'année, devait, d'après cette mesure, suffire au bonheur des innombrables sujets de l'on ne sait plus qui. Les sujets n'ont pas bronché. Ils ont conservé leur vieux jour de l'an ; cependant, sans doute pour se moquer du fantôme, ils l'ont appelé la fête du printemps.

Beau printemps ! L'hiver bat rigoureusement son plein. Les Japonais n'ont allumé le feu que dans Chapeï. Ailleurs, nous gelons.

Musique en tête

Malgré tout, c'est jour de fête. Ce matin, Nanking Road, ce boulevard de Changhaï, fut réveillé par la musique. Sept heures : tout le monde aux fenêtres. On voyait, derrière les carreaux, Changhaï en réduction. Une famille japonaise, une famille chinoise, une famille européenne, les uns en kimono, les autres en robe de satin, les troisièmes en peignoir de bain. Une mince cloison séparait chacune de ces nations. Les représentants de toutes ces races ne se voyaient pas, mais, du dehors, on jouissait pleinement de l'effet. Les troupes américaines venant de débarquer défilaient. La musique n'était pas guerrière, mais guillerette. Sur les trottoirs, Chinois et Chinoises poussaient, en l'honneur des arrivants, de petits gloussements de bienvenue. En toute autre circonstance, ces mêmes spectateurs eussent dignement craché sur le sol. Mais je raconte ce que je vois.

La musique passa. Aussitôt Chapeï lui répondit par un bombardement. Du sud, je me suis porté au nord. D'autres Chinois,

d'autres Japonais, d'autres Européens, dans les mêmes peignoirs, les mêmes robes et les mêmes kimonos, à d'autres fenêtres, interrogeaient le combat.

Je marchai, longeant Kiangsi Road. Un nouvel air de musique m'accueillit. Cette fois je le connaissais, mais c'était à ce point surprenant que, d'abord, je n'en trouvais pas le nom. C'était l'air du *Petit-Quinquin*, comme je vous le dis, au milieu de la guerre de Changhaï. Un orgue, dont je ne sais s'il s'appelle ici de Barbarie, était occupé à le moudre. De menues danseuses chinoises, vêtues les unes comme des canaris, les autres comme des oiseaux-mouches, sautaient en glapissant autour de la boîte mélodieuse. Les admirateurs leur jetaient des pièces de cuivre. Après le *Petit-Quinquin*, l'orgue joua la *Sérénade* de Toselli. Une rafale de balles s'abattant juste à ce moment au nord de Chapeï, nous fit bien perdre quelques mesures de la romance, mais un tango nous dédommagea.

Les Japonais encerclent Chapeï Des soldats américains et français débarquent et défilent dans les rues



Le fort de Woosung. — Débarquement de failliers marins à Changhaï

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 6 février (via Eastern). — Arrêtons-nous un moment et regardons. Nous sommes aujourd'hui 6 février, jour de l'an chinois. A vrai dire, un fantôme qui prend parfois le nom de gouvernement, a supprimé depuis quelques années le jour de l'an chinois. Le 1^{er} janvier, dont beaucoup de pays se contentent pour commencer l'année, devait, d'après cette mesure, suffire au bonheur des innombrables sujets de l'on ne sait plus qui. Les sujets n'ont pas bronché. Ils ont conservé leur vieux jour de l'an ; cependant, sans doute pour se moquer du fantôme, ils l'ont appelé la tête du printemps.

Deux printemps ! L'hiver bat rigoureusement son plein. Les Japonais n'ont allumé le feu que dans Chapeï. Alléluia, nous gelons.

Musique en tête

s'abattant juste à ce moment au nord de Chapeï nous fit bien perdre quelques mesures de la romance, mais un tango nous dédommagea. La fête ne s'occupait pas de la bataille. Le Chinois tournait la manivelle de son orgue et le Japonais pressait sur la gâchette de sa mitrailleuse. La vie est faite comme elle est faite.

Tactique nippone

Voilà Chapeï. Le rideau de feu, aujourd'hui, barre la scène plus avant. On peut aller où, hier, on n'allait pas. Des cadavres. Personne, en effet, ne ramasse les cadavres chinois. Le choléra, heureusement, n'aime pas le froid.

ALBERT LONDRES.

(La suite en 3^e page)

MON FILM

La Ligue des contribuables rappelle, dans un communiqué aux journaux, que

La fête ne s'occupait pas de la bataille. Le Chinois tournait la manivelle de son orgue et le Japonais pressait sur la gâchette de sa mitrailleuse. La vie est faite comme elle est faite.

Tactique nippone

Voici Chapeï. Le rideau de feu, aujourd'hui, barre la scène plus avant. On peut aller où, hier, on n'allait pas. Des cadavres. Personne, en effet, ne ramasse les cadavres chinois. Le choléra, heureusement, n'aime pas le froid.

Au nombre de ces morts, ni enfants, ni femmes, rien que des hommes, nos snipers. Vous souvenez-vous des « plain clothes men », appelés ainsi parce qu'ils ne reçoivent qu'un fusil et pas d'uniforme ? Je vous les ai fait connaître sous le nom de « sans-vêtements ». Tragique réalisation. Les voici tués et nus au travers de la rue. Les Japonais les déshabillent avant de les fusiller. Dans leurs guerres civiles, les Chinois en font d'ailleurs tout autant. C'est l'habitude en Extrême-Orient. Chacun ses mœurs. Comment va la bataille ? Assez lentement. Les Japonais ont changé de tactique. Ayant compris que le contact avec la concession internationale pourrait les conduire plus loin qu'ils ne désirent, ils ont développé leurs opérations par le Nord. Après avoir essayé de défoncer le Chinois d'un seul coup de poing, maintenant ils l'étreignent. Ils encerclent Chapeï.

Leur première manière aurait pu leur coûter cher, face à d'autres adversaires. Leurs troupes se présentaient comme une poche, ils étaient 1.600, les Chinois 13.000. Les 13.000 n'ont pas osé couper la poche. Tout le mal des assaillants vint des « sans-vêtements » et des snipers.

Cordonnier général

Vous n'avez pas encore oublié les forts de Woosung. Les Japonais les ont bombardés. Les forts résistèrent. Leur commandant, M. Teng Chen Chien, voilà huit jours, pour montrer de quel bois il se chauffait, s'y était enfermé avec sa famille. Les journaux chinois, connus ici sous le nom de « moustiques » — et, si l'on en juge par leurs vendeurs, aucun nom ne leur conviendrait mieux —, avaient fait connaître que M'Teng Chen Chien

résisterait jusqu'à son enfouissement. Ce matin, il donna sa démission.

— Voilà qui n'est pas bien pour un vieux militaire, dis-je au Chinois qui m'apportait la nouvelle.

— Un vieux militaire ? répondit-il, point du tout ; c'était un cordonnier.

Enrichi dans le commerce des empeignes, M. Teng Chen Chien avait acheté sa charge. La place était bonne, à cause des bateaux corsaires qui trafiquent de l'opium et doivent passer par là. Elle était devenue mauvaise. Le cordonnier est retourné à ses chaussures.

M. Tu Soong porte le titre de ministre des Finances. Aujourd'hui, il fit savoir ceci : « Le 2 février, les officiers de la division de Nankin demandèrent au général Chen Ming Shin de les envoyer au secours de la dix-neuvième armée de Changhaï. Le général répondit que les renforts n'étaient pas nécessaires. Le lendemain, l'état de surexcitation des esprits était si vif chez nos militaires que le général se vit obligé de leur adresser une lettre officielle pour les calmer. »

Il est quatre heures, les soldats français débarquent du *d'Artagnan* ; ils passent dans des camions sur le quai de France, ils envoient des saluts, ils rient. Malgré la gravité du moment, je ne les blâmerai pas.

@

Scènes vues et vécues dans le décor fumant de Chapeï

@

Il neige : la guerre de Changhaï entre en hiver. Des dames, celles dont les maris ne se sont pas subitement aperçus qu'une affaire urgente les appelait à Hong-Kong, tricotent pour les soldats. Je n'en dis rien. Une bronchite s'attrape aussi facilement qu'une balle. Il me semble cependant que nous n'en sommes pas encore là.

Il faut revenir sur les snipers et les fameux « sans-vêtements ». La presse chinoise ne leur fait pas leur droit. D'après elle, la gloire de ces journées ne reviendrait qu'à l'armée. Cette interprétation part d'un bon naturel, mais d'une mauvaise base. Le hors-la-loi, le franc-tireur est le héros du jour.

Le franc-tireur

Quel est-il ? Un sans-classe, un aventurier à la semaine. Jusqu'ici, il était l'homme des corsaires de l'opium. Hier, il tirait sur les douaniers, aujourd'hui, il tire sur les Japonais. Dans les époques normales, vu la dureté des temps, il assassinait pour cinq dollars. Le nom de « professionnel » lui conviendrait mieux que celui de « volontaire ». Le sniper kidnappait aussi ses concitoyens, ce qui revient à dire qu'il les enlevait pour le compte de son patron, comme d'autres à Paris firent du général Koutiepoff. C'est un individu de coup de main, un spécialiste de l'ombre. On le charge de tous les péchés. Donnons-lui à cette heure ce qu'il mérite, un peu de considération pour le métier qu'il fait.

Je viens d'en voir un ; c'est pourquoi je pense à eux. J'étais au bout de Norththibet Road, sur la terrasse du Changhaï-Emergency-Hospital. Le bout de Norththibet Road est le front international. On y parvient à travers un labyrinthe de sacs de terre. Sur les trottoirs, des haies de barbelés séparent la rue de ses maisons et, dans ces maisons, derrière les carreaux, des têtes de Chinois. Ils sont là comme des rats de

concours ratier, attendant dans leur cage. Le Changhaï-Emergency-Hospital est évacué, bien entendu ; toutefois, les troupes chinoises n'en sont pas moins polies à son égard. Ayant hier placé un obus en plein dans sa façade, elles téléphonèrent dès qu'elles l'apprirent.

— Allô ! dirent-elles à l'officier blanc commandant le secteur, ici l'artillerie chinoise.

— Vous feriez bien de regarder avant de tirer, renvoya l'autre.

— Justement nous téléphonons pour nous excuser. L'obus est allé plus loin que nous ne l'avions lancé.

C'est encore un des aspects de cette guerre.

Je me trouvais dans le secteur portugais, je dis bien, portugais. J'étais loin de penser à cette éventualité, aussi ai-je mis quelque temps à me rendre au fait. Je voyais que ces soldats, malgré l'uniforme anglais, n'avaient pas la tête britannique, mais que le Portugal fût occupé en ce moment à faire la guerre en Chine, cela ne m'était pas

Scènes vues et vécues dans le décor fumant de Chapeï



En haut. Réfugiés chinois demandant assistance aux postes de secours à Changhaï. — Au-dessous. Arrière anglais sur le champ de courses de la concession internationale.

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 7 février (tele Eastern). — Il neige : la guerre de Changhaï entre en hiver. Des dames, celles dont les maris ne se sont pas subitement aperçus qu'une affaire urgente les appelait à Hong-Kong, tricotent pour les soldats. Je n'en dis rien. Une bronchite s'attrape aussi facilement qu'une balle. Il me semble cependant que nous n'en sommes pas encore là.

Il faut revenir sur les « snipers » et les fameux « sans-vêtements » : la presse chinoise ne leur fait pas leur droit. D'après elle, la gloire de ces journées ne reviendrait qu'à l'armée. Cette interprétation part

du Changhaï-Emergency-Hospital. Le bout de Norththibet-Road est le front international. On y parvient à travers un labyrinthe de sacs à terre. Sur les trottoirs, des haies de barbelés séparent la rue de ses maisons, et dans ces maisons, derrière les carreaux, des têtes de Chinois. Ils sont là comme des rats de concours ratier, attendant dans leur cage. Le Changhaï-Emergency-Hospital est évacué, bien entendu ; toutefois, les troupes chinoises n'en sont pas moins polies à son égard. Ayant hier placé un obus en plein dans sa façade, elles téléphonèrent dès qu'elles l'apprirent.

— Allô ! dirent-elles à l'officier blanc commandant le secteur, ici l'artillerie chinoise.

— Vous feriez bien de regarder avant de tirer, renvoya l'autre.

— Justement nous téléphonons pour nous excuser. L'obus est allé plus loin que nous ne l'avions lancé.

C'est encore un des aspects de cette guerre.

Je me trouvais dans le secteur portugais, je dis bien, portugais. J'étais loin de penser à cette éventualité, aussi ai-je mis quelque temps à me rendre au fait. Je voyais que ces soldats, malgré l'uniforme anglais, n'avaient pas la tête britannique, mais que le Portugal fût occupé en ce moment à faire la guerre en Chine, cela ne m'était pas venu à l'esprit. C'est que j'étais un peu jeune ici. Bref, l'officier me conduisit sur la terrasse.

« Sniper » sur les toits



venu à l'esprit. C'est que je suis un peu jeune ici. Bref, l'officier me conduisit sur la terrasse.

Sniper sur les toits

Chapeï était là à trois mètres. Les toits, aucun ne dépassant l'autre, semblaient, à cause de leurs arêtes cornues, un immense troupeau de bédouins. Au milieu, un grand cadavre d'immeuble, la gare du Nord dont les fumées rabattues par le vent tamponnaient comme une ouate noire les pans ruinés. D'ici on lisait cette guerre de rues mieux que sur un bulletin. Les Japonais n'ont vraiment pas fait beaucoup de chemin en huit jours.

Soudain, un être humain nous apparut, accroupi sur un toit. Il rampa, il s'accrocha à l'une des cornes et, tel un singe jetant son long bras, il attrapa la corne de la maison voisine. Il se rétablit et rampa sur ce nouveau toit. C'était un sniper qui n'avait plus ni cartouches, ni nourriture. Le ravitaillement est devenu presque impossible. Alors, une fois les réserves épuisées, les francs-tireurs quittent leur gîte. Ils ne peuvent sortir de la maison d'où ils ont tirillé. De toit en toit, ils prennent de l'air. Sans armes, ayant changé leur habit contre une immonde défroque chinoise, la petite calotte de faux enfant de chœur sur la tête, ils se retrouvent dans une rue de Chapeï, loin du lieu de leurs exploits. Rencontrent-ils des soldats japonais, ils lèvent les mains, avancent à l'appel et se laissent fouiller comme des malheureux abandonnant enfin leur logis.

Le sniper enjamba douze toits. Il allait lentement, sans bruit, avec des précautions de chat. Nous le regardions, cachés derrière une cheminée. Il nous semblait qu'il prêtait l'oreille. Aussi ne bougions-nous pas. Il s'arrêta un quart d'heure sur son douzième toit. La neige blanchissait sa petite calotte. Son souffle repris, il repartit. Sans doute allait-il loin ; nous ne lui souhaitâmes pas malheur.

Au retour, le long de la crique de Soochow, sur le mur d'une usine, quatre inscriptions, écrites en anglais et dont les lettres mesuraient un mètre, proclamaient, la première : « Nous nous battons pour notre défense » ; la deuxième : « Nous nous battons pour notre droit » ; la

troisième : « Nous nous battons pour la paix du monde » ; la quatrième : « Nous nous battons pour le bien-être de l'humanité ». Cela signé : « La dix-neuvième armée ». J'eus l'idée d'ajouter une cinquième inscription, mais je n'avais pas de pinceau ; elle aurait dit : « Moi, je me bats et je n'écris pas », et de signer : « Un sniper ».

@

En regardant les Japonais débarquer à Woosung

@

Me voici paré. Les Japonais m'ont remis ce matin un joli petit papier, un papier de riz vaporeux, agréable au toucher. Deux lignes verticales, soigneusement calligraphiées, le décorent. Trente et un caractères exactement. Je ne sais ce qu'il contient ; j'ai tourné et retourné le document entre mes doigts, il ne m'a pas livré son secret.

J'espère qu'il ne dit pas à ceux qui le verront de s'assurer de ma personne. Grâce à lui, je vais gagner Woosung. Il ne me manque donc plus rien, sinon l'uniforme de correspondant de guerre. Une autre fois, à tout hasard, je l'emporterai dans ma valise.

La bataille s'est déplacée. Ce matin, elle n'est plus à Chapeï ; c'était trop commode, cela ne pouvait durer.

Woosung est à 18 kilomètres de Changhaï par le Whang-Poo et par la route, à 22 kilomètres de Changhaï, et Changhaï, la rivière, la route et le chemin de fer sont aux mains des Japonais.

Nous sommes loin de la déclaration de l'amiral Shiozawa. Son but, proclama-t-il, était d'occuper Chapeï afin de protéger ses nationaux.

Aucune autre intention ne devait lui être prêtée. De Woosung à Changhaï, le Japon, si j'en crois mes yeux, n'a pas de nationaux. Aujourd'hui, sans aucun doute, on y rencontre des Japonais. Seulement, ils viennent de débarquer. De plus, ils ne portent pas de kimonos, mais des mitrailleuses.

Cette opération est une opération militaire d'envergure. Deux raisons l'ont commandée : s'assurer de Chapeï, non plus par un combat de rues, mais en l'étreignant par le nord et par l'ouest ; éviter le contact avec les Anglais, les Américains et les Français.

Mon papier de riz est magique. Je baisse la glace de la voiture. Je le présente, les sentinelles l'étudient jusqu'au trente et unième caractère

inclus, puis elles m'ouvrent la route. Très bonne route pour la Chine. Les cahots ne vous projettent pas jusqu'au plafond de l'auto, mais à mi-hauteur seulement. Des Chinois fuient. Je ne pensais plus à ce spectacle vieux de cinq jours et voici qu'il recommence. Les autres quittaient Changhaï, ceux-là y courent. Les hommes seront-ils donc toujours mécontents de leur sort ?

Ces malheureux ne doivent rien comprendre à ce qui leur arrive. Chaque jour, ils lisent ou se laissent lire les journaux chinois, ces journaux moustiques. Mes confrères leur racontent que les Japonais sont tués, qu'il n'en reste plus un seul. Au contraire. leur champs en sont remplis. Maintenant, on entend le canon. Ce qui se passe là n'a pas l'air d'une plaisanterie ; c'est la vieille guerre qui, de nouveau, relève la tête.

En regardant les Japonais débarquer à Woosung



UN CROISSEUR JAPONAIS DANS LE YANG-TSE

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 3 février (via Eastern). — Me voici paré. Les Japonais m'ont remis ce matin un joli petit papier, un papier de ris vaporeux, agréable au toucher. Deux lignes verticales, soigneusement calligraphiées, le décoraient. Trente et un caractères exactement. Je ne sais ce qu'il contient ; j'ai tourné et retourné le document entre mes doigts, il ne m'a pas livré son secret.

J'espère qu'il ne dit pas à ceux qui le verront de s'assurer de ma personne. Grâce à lui, je vais gagner Woosung. Il ne me manque donc plus rien, sinon l'uniforme de correspondant de guerre. Une autre fois, à tout hasard, je l'emporterai dans ma valise.

La bataille s'est déplacée. Ce matin, elle n'est plus à Chapai ; c'était trop commode, cela ne pouvait durer.

Woosung est à 18 kilomètres de Changhaï par le Whang Poo et par la route, à 23 kilomètres de Changhaï ; et Changhaï, la rivière, la route et le chemin de fer sont aux mains des Japonais.

Nous sommes loin de la déclaration de l'amiral Shionawa. Son but, proclama-t-il, était d'occuper Chapai afin de protéger ses nationaux.

Aucune autre intention ne devait lui être prêtée. De Woosung à Changhaï, le Japon, si j'en crois mes yeux, n'a pas de nationaux. Aujourd'hui, sans aucun doute, en y rencontre des Japonais. Seulement, ils



viennent de débarquer. De plus, ils ne portent pas de kimono, mais des mitrailleuses.

Cette opération est une opération militaire d'envergure. Deux raisons l'ont commandée : s'assurer de Chapai, non plus par un combat de rue, mais en l'encerclant par le nord et par l'est ; éviter le contact avec les Anglais, les Américains et les Français.

ALBERT LONDRES.

(La suite en 2^e page)

Un tour de panorama. Là, le Whang Poo se jette dans le fleuve Bleu. Inutile de vous dire que le fleuve Bleu, dans son genre, est comme la rivière des Parfums à Pékin, qui ne charrie que l'eau des égouts ; lui, est gris sale, plus sale encore qu'on ne peut le dire. Au confluent de ces deux grandes voies liquides, est Woosung, village de pêcheurs, et des forts. Traversant Woosung et se jetant à son tour dans le Whang Poo, une autre rivière au nom si difficile à retenir que je préfère l'appeler la rivière de Woosung. C'est sur cette rivière que les Japonais ont débarqué. Leur premier acte devait être de la traverser et de prendre le village. C'est justement la bataille qui se livre à cette heure.

Au nord de Woosung, sur le fleuve Bleu, est la ville de Paoshan. Une armée de 3.500 Chinois, laquelle n'a rien à voir avec l'armée de Chang-haï, se tient à Paoshan. Sa situation est mauvaise : elle ne peut se retirer ni sur sa droite, ni sur sa gauche, ni derrière elle. À droite et à gauche, sont les Japonais.

Dans son dos, pas une seule route. Il ne lui reste que le fleuve Bleu, en face. Elle ne peut plus déménager qu'en sampan. C'est elle qui résiste sur la rivière de Woosung ; elle a du cran.

Ayant fait sauter le pont, elle s'est installée à la bohémienne sur la rive nord, et, de là, elle tire sur les Japonais encore sur la rive sud. La partie n'est pas égale, les Japonais ont des moyens que les Chinois n'ont pas. Il est onze heures du matin, les Chinois tiennent toujours. Le village de pêcheurs est en flammes.

Deux autres individus de mon espèce contemplent le tableau. Ce sont d'anciens correspondants de guerre américains. Nous nous serrons la main. Plus de quatorze ans que nous ne nous étions revus ! Ce fut dans les Flandres, la dernière fois, je crois. Comme l'on se retrouve ! C'est tout de même profondément affligeant, n'est-ce pas, vieux garçons ?

Sur le fleuve Bleu, face à Woosung, comme une ligne de forts, les croiseurs japonais.

Un aspect de la bataille des deux côtés de la rivière. Je ne vois pas les Chinois, parfois une ombre, parfois un monôme, mais tout cela fugitif. Du

côté japonais de l'ordre, du calme. Pas de tranchées, mais des sacs à terre. Une quantité de fortins, de sacs à terre. La mitrailleuse domine la séance. Un essai pour jeter un pont de fortune s'amorce. La chance en est confiée aux « blue jackets », les marins japonais, frères de ceux de Chapeï. Ramassés sur leurs genoux, ils semblent encore plus petits que leur taille. Ce sont de vrais travailleurs, menus, prudents, acharnés. L'essai échoue : les Chinois ont aussi des mitrailleuses. Les avions japonais qui les cherchent arrosent de bombes la rive d'en face. Les « blue jackets » ne remontent pas tous de la rivière... Mais à quoi bon décrire ? Personne n'a plus rien à apprendre sur la guerre ; celle-ci vaut les autres, la vue n'en est pas moins stupide.

Il faut pourtant regarder le débarquement par jonques. Prenons des jumelles. Sur le fleuve Bleu, autour de chaque bateau de guerre, une petite ville de jonques dont les voiles battent de l'aile. « Blue jackets », fantassins quittent le fort d'acier pour les coquilles de bols. Ces coquilles se détachent, elles viennent sur la rive. Posons les jumelles. Maintenant, on voit clairement. Voiles et rames combinées, la flottille avance prestement. C'est très joli, on dirait des régates. Mais bientôt, on distingue les hommes, les fusils, les baïonnettes. Ce sont des régates sanglantes.

@

Changhai, 9 février 1932

Changhai attend le choc entre Chinois et Japonais

@

Journée d'action sur place. Bombes japonaises et obus chinois tombent seulement un peu au hasard, sur la ville. Et dans les concessions, quelques blessés. Aucune offensive, ni dans Chapeï, ni à Woosung. À cet endroit encore, les Japonais ont trouvé une résistance qu'ils n'avaient pas prévue.

Loin d'eux, cependant, l'idée d'abandonner la partie. Leurs troupes continuent de débarquer à l'embouchure du Whang-Poo et du fleuve Bleu. On n'en peut dire exactement le nombre.

De leur côté, les armées chinoises déclarent qu'elles défendront le territoire jusqu'au bout de leurs forces. On ne sait quel jour se produira le choc mais, à moins d'un événement diplomatique auquel personne ici ne veut croire, il aura lieu. Pour les Japonais, c'est une question de face. Changhai attend.

Changhai attend le choc entre Chinois et Japonais



Une pièce chinoise en position sur le Yang-Tsé ; dans le fond, un torpilleur japonais. — Vue générale de la petite ville et de la citadelle de Woosung. Au premier plan : le Fleuve Bleu

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAI, 9 février (via Eastern). — Journée d'action sur place. Bombes japonaises et obus chinois tombent seulement un peu au hasard, sur la ville. Et dans les concessions, quelques blessés. Aucune offensive, ni dans Chapeï, ni à Woosung. À cet endroit encore, les Japonais ont trouvé une résistance qu'ils n'avaient pas prévue.

Loin d'eux, cependant, l'idée d'abandonner la partie. Leurs troupes continuent de débarquer à l'embouchure du Whang-Poo et du Fleuve Bleu. On n'en peut dire exactement le nombre.

De leur côté, les armées chinoises déclarent qu'elles défendront le territoire jusqu'au bout de leurs forces. On ne sait quel jour se produira le choc, mais, à moins d'un événement diplomatique auquel personne ici ne veut croire, il aura lieu. Pour les Japonais, c'est une question de face. Changhai attend.

ALBERT LONDRES.

produite à proximité d'un fort donne lieu de croire qu'un magasin de munitions a sauté.

Les avions japonais ont survolé Woosung, dirigeant le feu de l'artillerie. Un appareil descendit si bas qu'il heurta un toit et tomba dans le fleuve Whang-Poo. Des chaloupes sauvèrent le pilote et ramenèrent l'appareil.

Le bombardement faisait partie d'un plan combiné d'opérations comportant une attaque à revers par les troupes de débarquement. Cette attaque semble avoir échoué, car, mercredi matin, les forts tenaient toujours.

Les batteries chinoises de la gare du Nord ont recommencé à bombarder Hongkiou, le quartier occupé par les Japonais à l'intérieur de la concession internationale. Un obus est tombé dans la concession française, Dixwell-Road, à la limite du quartier japonais, a reçu trente obus dans la matinée. Le poste de police établi à cet endroit a dû être abandonné. L'édifice n'avait plus une vitre intacte.

Une Anglaise, Mrs H. Robertson, femme d'un inspecteur de la police municipale, a été blessée par des shrapnells tirés par une pièce anti-aérienne chinoise.

Le bombardement était une préparation à une attaque que les Chinois lancèrent un peu plus tard contre les troupes japonaises, dans le quartier de Chapeï. Les Chinois

Changhai, 10 février 1932

Une visite aux troupes japonaises

pendant que les navires bombardent les forts et le village de Woosung

@

Nous filons vers Woosung par la route. Sur le Whang-Poo, des bateaux marchands, venant de toutes les parties du monde, descendent à Changhai. Je ne vois pas la tête que font les passagers, mais je l'imagine. Ils sont témoins de choses pour lesquelles ils n'avaient pas pris leur billet. Sans payer de supplément, à leur petit lever, ils ont assisté au bombardement de Woosung. Ils raconteront cela plus tard à leurs enfants et même à leurs parents.

Dès que l'on a quitté la concession internationale, le camp d'aviation japonais une fois passé, le pays n'est plus le même qu'avant-hier. Il est vide. Les vivants l'ont confié aux morts. Les champs ne sont plus hantés que par les cercueils. Deux chiens seulement, cherchant leurs maîtres, sans vouloir se souvenir que ces maîtres les tuent pour en faire des saucisses. Sur la

Une visite aux troupes japonaises pendant que les navires bombardent les forts et le village de Woosung



ARTILLERIE LOURDE JAPONAISE EN ACTION

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAI, 10 février (via Eastern). — Nous filons vers Woosung par la route. Sur le Whang-Poo, des bateaux marchands, venant de toutes les parties du monde, descendent à Changhai. Je ne vois pas la tête que font les passagers, mais je l'imagine. Ils sont témoins de choses pour lesquelles ils n'avaient pas pris leur billet. Sans payer de supplément, à leur petit lever, ils ont assisté au bombardement de Woosung. Ils raconteront cela plus tard à leurs enfants, et même à leurs parents.

Dès que l'on a quitté la conces-

sion internationale, le camp d'aviation japonais une fois passé, le pays n'est plus le même qu'avant-hier. Il est vide. Les vivants l'ont confié aux morts. Les champs ne sont plus hantés que par les cercueils. Deux chiens seulement, cherchant leurs maîtres, sans vouloir se souvenir que ces maîtres les tuent pour en faire des saucisses. Sur la gauche, une pagode qui, je l'espère pour elle, vu ce qui pourrait se passer par là, n'est pas de porcelaine.

Aujourd'hui, on se promène dans cette guerre comme chez soi. Mon papier de riz ne me sert plus à rien. A la fin du siècleur des Blancs, je me suis arrêté devant le policier anglais : il eut l'air de se demander pourquoi ; alors, je passai. Dix mètres plus loin, deux « bluejackets » à la balannette débonnaire. Je me suis arrêté de nouveau. Ces Japonais en furent étonnés ; alors, je passai.

Pendant dix kilomètres, rien ; à l'horizon, rien. Puis, quelques soldats nippons, les uns derrière les autres. De loin, il me semble que, dans chaque main, ils portent des plumoux. Je les rejoins : ils portent des poulets. Ces volailles étaient en droit de se croire bien tranquilles dans les villages abandonnés, et cela prouve qu'elles ne savaient pas plus que d'autres ce qu'est la guerre.

Là, le paysage de Woosung s'étend devant nos yeux. Les navires bombardent.

Dans le Far-East

MON FILM

Le docteur Ernest Gray, président du Keller Travel Club (551, Fifth Avenue, New-York), m'écrit en ces termes :

Cette lettre vous est adressée en tant que représentant de l'élite intellectuelle française. J'ai poursuivi mes études universitaires en France — ce berceau des grandes idées — et une opinion telle que la vôtre serait pour moi de la plus haute valeur.

C'est gentil, ça... Mais le titre de « représentant de l'élite intellectuelle française » me gêne un tantinet. Heureusement, quelqu'un qui lit par-dessus mon épaule me souffle à l'oreille : « Gare à l'humour américain ! »

Hélas ! le docteur Ernest Gray n'en

gauche, une pagode qui, je l'espère pour elle, vu ce qui pourrait se passer par là, n'est pas de porcelaine.

Aujourd'hui, on se promène dans cette guerre comme chez soi. Mon papier de riz ne me sert plus à rien. À la fin du secteur des Blancs, je me suis arrêté devant le policier anglais ; il eut l'air de se demander pourquoi ; alors, je passai. Dix mètres plus loin, deux « blue jackets » à la baïonnette débonnaire. Je me suis arrêté de nouveau. Ces Japonais en parurent étonnés ; alors, je passai.

Pendant dix kilomètres, rien ; à l'horizon, rien. Puis, quelques soldats nippons, les uns derrière les autres. De loin, il me semble que, dans chaque main, ils portent des plumeaux. Je les rejoins : ils portent des poulets. Ces volailles étaient en droit de se croire bien tranquilles dans les villages abandonnés. Cela prouve qu'elles ne savaient pas plus que d'autres ce qu'est la guerre. Là, le paysage de Woosung s'étend devant nos yeux. Les navires bombardent.

Dans le Far-East

Avançons toujours. Cette fois, je n'irai guère plus loin.

L'infanterie japonaise occupe la route. Je ralentis. Je vais m'arrêter, mais elle s'écarte. Sans vouloir connaître ni d'où je viens, ni qui je suis, elle me livre le passage. Le métier de correspondant de guerre n'est pas difficile dans le Far-East. Deux pièces de campagne de chaque côté de la route. Je les dépasse. Ma présence ne les gêne pas davantage. Elles tirent sans égard pour les vitres de la voiture. Rien ne les gêne décidément.

Mais, là, je touche le bout du monde. Une tranchée de trois mètres de large et de deux mètres de profondeur coupe la voie. Descendons et regardons. Voici le paysage. Derrière nous, l'artillerie légère japonaise et deux compagnies d'infanterie. À droite, à cent mètres, la gare de Woosung. À gauche, une maison de briques, les tuiles trouées, les vitres pilées. Au-delà, à deux kilomètres et demi, les tranchées chinoises de l'armée de Paoshan. Les Japonais ont scié les arbres. L'ensemble est sinistre.

Je reviens à pied, me méfiant du coup de tout à heure. Ainsi, on voit

mieux. Sur le ballast du chemin de fer Changhaï-Woosung, deux cadavres. Je m'approche. Ce sont deux snipers chinois. Les mains liées dans le dos, ils sont étendus, les yeux ouverts. Ils n'ont pas de chemise, mais seulement un pantalon et une veste. La veste est déboutonnée, la poitrine est nue. Un coup de baïonnette. Mais je ne veux pas en dire plus long ; c'est assez. La mort chez ces Asiatiques, dont beaucoup déjà de leur vivant ont une tête de mort, prend un aspect sibyllin. De l'autre côté du chemin, un amas recouvert de plusieurs toiles bleues. Des pieds dépassent. Je ne soulèverai pas non plus les toiles.

Mon ami l'artilleur

Je me gare de la pièce. Un officier me fait signe d'avancer. Cette fois, je préfère me présenter. Il paraît enchanté de voir un journaliste français. Les Japonais n'aiment pas les appareils photographiques, je le sais ; aussi caché-je le mien ; mais il l'avait vu, il me dit que je peux photographier tout ce que je veux, les artilleurs, les fantassins, lui-même et il prend la pose. Ensuite, il veut que l'on soit photographié ensemble. Il passe l'appareil au lieutenant. Il tient à me donner son nom et son adresse. Je lui présente mon carnet. Il écrit : « J. Kita, du 5^e régiment d'infanterie, à Chibaken, Japan. » À son côté, pend le fameux sabre de samouraï, dont le fourreau est précieusement enveloppé d'une bande d'étoffe blanche. J'ai le désir de voir ce sabre ; qu'à cela ne tienne ; il le tire ; il le met dans ma main afin que je puisse me rendre compte de sa légèreté. C'est un vieux sabre qui appartenait à son grand-père. J'ai oublié de lui demander pourquoi les uns le portaient et les autres ne le portaient pas, mais je reviendrai.

Il me conduit derrière la pièce d'artillerie. Les commandements sont très curieux ; ils se traduisent par une espèce de long miaulement, de ces miaulements de chat qui, la nuit, vous font peur.

Une autre chose : le commandement une fois donné, l'officier, pour marquer l'instant, tape sur la tête du canonnier, et le coup part. Le capitaine m'explique tout, il me fait baisser ; tout juste s'il ne me dit pas de tirer la ficelle.

Pigeons de France

Il me prend par le bras et me conduit devant une voiture de pigeons voyageurs. Là, il rit.

— Eh bien oui, lui dis-je, ce sont des pigeons.

— Non, fait-il.

Je me permets de les regarder. Alors, il dit :

— Ce sont des pigeons français.

Les pigeons voyageurs du Japon viennent, paraît-il, de France. Je me suis tourné vers ces oiseaux et je leur ai tiré mon feutre.

Mais quelles sont ces apparitions ? Voici des soldats, la face dévorée par un large tampon qui cache leur nez et leur bouche. Craindrait-on les gaz ? Je suis loin de la vérité. C'est un masque contre la grippe.

Mon nouvel ami me conduit à son campement et veut m'offrir le verre de la rencontre. Nous voici dans un bureau des ateliers du chemin de fer. Feu de bivouac sur le plancher. Au mur, le portrait de Sun Yat Sen, le contemporain que les Chinois ont déifié.

— Quels sont donc ces deux pauvres bougres sur le ballast, capitaine ?

— Ils sont morts, me répond-il.

— Tiens, fis-je, je ne l'avais pas remarqué.

— Les Chinois ne se battent pas proprement, renvoie-t-il, ils n'aiment que les maisons ; c'est lâche.

— Ils n'ont pas vos moyens. Le sniper a du cran.

— C'est lâche, répète l'officier de sa Majesté impériale.

Et il rit.

Rentrons. Près de là, sur la gauche, à cent cinquante mètres de la route, un drapeau français sur une maison. Je descends, je me dirige vers la maison ; tout est clos. Je frappe. Silence. Qui donc habitait là ?

@

Changhai, 12 février 1932

La trêve de quatre heures a permis de sauver enfants, malades et vieillards en détresse dans les rues de Chapeï

@

Invraisemblable matinée. On se demande si l'on voit bien ce que l'on voit. Il faut se tâter pour n'en pas douter.

À huit heures la trêve commença dans Chapeï. Un peu avant, quatre voitures s'arrêtaient à l'angle de North Setchouen et de Yukong Road. Un prêtre, un officier, une dizaine de religieuses, quelques nurses infirmières en descendirent. Puis deux pousses, une sœur de Saint-Vincent-de-Paul dans chacun, une Belge, une Française.

Le prêtre était le père Jacquinot, missionnaire de chez nous. L'officier, le lieutenant-colonel Hailey Bell, Américain. Les sœurs en cornette appartenaient à l'hôpital Sainte-Marie, les autres à l'ordre des franciscaines.

Le canon, la mitrailleuse se sont tus. Les snipers chinois, à qui l'on ne fait pas le service des journaux, continuent de tirer.

Cette trêve était une idée du père Jacquinot. Aujourd'hui aumônier du corps des volontaires blancs, le Père, voilà quatorze jours, était curé du Sacré-Cœur de Hongkew. Malgré la bataille, il venait rôder autour de son église, il frappait aux portes de sa paroisse. Alors, reconnaissant sa voix, parfois on lui répondait. Il restait encore des gens dans Chapeï. Il trouva neuf enfants décomposés par la peur et par la faim, grelottants, cachés dans une maison en ruine ; le plus âgé avait onze ans. Il trouva des blessés cloués sur place. Il trouva des vieillards oubliés. Ainsi, depuis deux semaines, dans l'une des plus grandes villes du monde, tout ce qui d'ordinaire fait l'objet des attentions de l'humanité, enfants, malades, vieillards, demeuraient sous les feux croisés de deux armées qui, ne l'oublions pas, ne sont pas encore officiellement en guerre.

L'Américain et le Français se rendirent chez l'amiral Nomura. Le commandant en chef japonais convint de la cruauté de la situation. De son côté, le maire du plus grand Changhai toucha l'armée chinoise.

Résultat : quatre heures de trêve ce matin, 12 février.

Le père Jacquinot porte des lunettes ; sa barbe n'est pas la barbe classique du missionnaire, elle est taillée. Il lui manque une main. L'aspect de sa soutane montre incontestablement que, ces derniers temps, il n'a pas fréquenté que son église. Je me demande si saint Pierre le recevrait dans cet état.

Mais voici huit heures. Les sauveteurs franchissent les sacs de terre japonais. Le père va droit, puis il prend la deuxième impasse tombant dans Yukong Road. Il pousse une porte : un très vieux Chinois, au menton duquel il ne reste plus qu'une vingtaine de poils blancs, est étendu sur un amas d'étoffes gluantes. Il ne dit pas un mot, les infirmiers l'emportent.

Cinq enfants se tenant par la main, petits magots boudinés dans des casaques ouatées, passent, emmenés par une nurse.

Leurs larmes ont tracé un sillon sur leurs joues sales. On leur a donné un nougat de cacahuètes ; ils le sucent. Une femme chinoise tremble sur le trottoir et, par intermittence, elle pleure d'une voix aiguë.

Entre les lignes. Des deux côtés des sacs de terre, le quartier se peuple. N'exagérons rien : une foule n'envahit pas les rues, mais voilà bien vingt personnes qui renaissent au jour. Est-ce l'attachement à leur mobilier qui les avait retenues là ? Il faut le croire, car elles chargent tout ce qu'elles peuvent sur leurs brouettes à haute roue. Le quartier est un labyrinthe. Des silhouettes apparaissent à chaque angle ; on leur fait signe de ne pas avoir peur de venir, elles viennent ; de vite s'en aller, elles s'en vont. À la barrière, les Japonais les fouillent, soulèvent leur casquette, leur calotte, leur font ouvrir les mains. Ainsi va la besogne entre les lignes.

Dans le Chapeï occupé, c'est une autre histoire. Ceux qui étaient partis reviennent pour sauver leurs détroques. North-Setchouen Road, désertée depuis huit jours, est grouillante maintenant.

Tout le sud de Chapeï n'est qu'une immense caravane de déménagement. Je voudrais pourtant vous en donner une idée.

Voilà deux hommes qui emportent leur lit sur un bambou ; l'un trotte devant, l'autre derrière, et dans le lit une vieille Chinoise est couchée.

Bambous, brouettes, voitures, traîneaux, c'est-à-dire des caisses qu'ils tirent, rickshaws où la femme, écrasée sous le matériel, fait un grand effort de la tête pour maintenir à l'air ses organes respiratoires, enfin une chaîne ininterrompue d'armoires, de tables, de boîtes laquées, de chaises, de miroirs, de portemanteaux, de vaisselle, de casseroles bosselées, de bouteilles huileuses, d'affreux linges, d'immondes couches et, sur le tout, de temps en temps, le canari chéri.

Les foyers cédaient la place aux canons.

Les blue jackets

Le tableau de Chapeï, pendant ces heures de trêve, n'est pas encore complet. Les blue jackets, nos marins japonais, parcourent les rues en side-car. Sur la selle, le conducteur avec son masque contre la grippe. Vous n'imaginez pas combien ce supplément

La trêve de quatre heures a permis de sauver enfants, malades et vieillards en détresse dans les ruines de Chapeï



RÉFUGIÉS CHINOIS DANS UNE RUE DE CHANGHAI

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAI, 12 février (via Eastern). — In vraisemblable matinée. On se demande si l'on voit bien ce que l'on voit. Il faut se tâter pour n'en pas douter.

A huit heures la trêve commença dans Chapeï. Un peu avant, quatre voitures s'arrêtaient à l'angle de North-Setchouen et de Yukong-Road. Un prêtre, un officier, une dizaine de religieuses, quelques nurses infirmières en descendirent. Puis deux poushes, une sœur de Saint-Vincent-de-Paul dans chacun, une Belge, une Française.

Le prêtre était le P. Jacquinet, missionnaire de chez nous. L'officier, le lieutenant-colonel Halley Bell, Américain. Les sœurs en corsette appartenaient à l'hôpital Sainte-Marie, les autres à l'ordre des Franciscaines.

Le canon, la mitrailleuse se sont tus. Les « snipers » chinois, à qui l'on ne fait pas le service des journaux, continuent de tirer.

Un missionnaire

Cette trêve était une idée du P. Jacquinet. Aujourd'hui aumônier du corps des volontaires blancs, le Père, voilà quatorze jours, était curé du Sacré-Cœur de Hongkew. Malgré la bataille, il venait rôder autour de son église, il frappait aux

portes là ? Il faut le croire, car elles chargent tout ce qu'elles peuvent sur leurs brouettes à haute roue. Le quartier est un labyrinthe. Des silhouettes apparaissent à chaque angle; on leur fait signe de ne pas avoir peur de venir, elles viennent; de vite s'en aller, elles s'en vont. A la barrière, les Japonais les fouillent, soulèvent leur casquette, leur calotte, leur font ouvrir les mains. Ainsi va la besogne entre les lignes.

Dans Chapeï occupé

Dans le Chapeï occupé, c'est une autre histoire. Ceux qui étaient partis reviennent pour sauver leurs détroques. North-Setchouen Road, désertée depuis huit jours, est grouillante maintenant.

Tout le sud de Chapeï n'est qu'une immense caravane de déménagement. Je voudrais pourtant vous en donner un idée.

ALBERT LONDRES.

(La suite en 4^e page)

MON FILM

A propos de la réforme électorale je rappelais l'autre jour qu'il avait été question jadis, à la Chambre, de diminuer le nombre des députés afin de comprimer l'augmentation de l'indemnité parlementaire.

M. Balla, député de Seine-et-Oise,

vestimentaire peut rendre vilain même un Japonais. Derrière le conducteur, un autre marin, fusil mitrailleur dans les deux mains. Assis dans le panier, un troisième marin se promène lui aussi avec son fusil mitrailleur mais il le tient entre ses jambes. Vingt équipages de cette sorte vont, viennent et pétaradent sans relâche. Toutefois, eux respectent la trêve. À dix heures, à l'angle de North Setchouen et de Yu-kong Road, un sniper tire sur deux Européens, ce qui n'est pas gentil, et sur un Japonais. Espérons qu'il visait seulement le Japonais. Tir sans résultat. Les blue jackets ne répliquent pas. Je pense que, midi sonnant, avant de déjeuner, ils reviendront faire un petit tour par là.

Les ronins

Dernière touche au tableau. Je dois vous présenter *les ronins*. Le ronin est un Japonais qui, tout en restant un civil, est beaucoup plus méchant qu'un militaire. Dans une main, il tient un gourdin et, dans l'autre, un revolver. Il est le maître de Chapeï. Les blue jackets vous laissent passer, mais le ronin en décide autrement. Il court après vous, vous barre le chemin. Vous insistez. Sa figure devient froide, une envie violente de vous étrangler le parcourt des pieds à la tête. Il n'a pas digéré l'ordre venu de haut et qui lui interdit de créer un incident avec les Blancs. Je n'ai pu sauver mon appareil photographique qu'en le confiant à un officier japonais. Une seconde de plus, le ronin l'eût jeté à terre et piétiné au cours d'une gigue frénétique. Quel pouvoir ces ronins représentent-ils ? Celui d'un clan ? Celui d'une organisation patriotique secrète ? Il serait bon de le savoir. Sommes-nous en Chine ou au Japon ? Que le mikado envoie ses soldats pour y faire la guerre, c'est déjà exagéré, mais que ses civils veuillent y faire la loi, où allons-nous ?

J'ai salué l'un d'eux. Il était garçon coiffeur à mon arrivée à Changhaï. Aujourd'hui, il se tient à Range Road, revolver au poing. Quand il maniait le rasoir, il me faisait de beaux sourires ; depuis qu'il s'est élevé jusqu'à l'arme à feu, il ne veut plus me reconnaître. Garçons coiffeurs, coupeurs d'habits, vendeurs d'ice-cream, marchands d'antiquités, tous ces messieurs japonais ont de bien curieuses distractions quand ils ferment leurs boutiques.

Changhaï, 13 février 1932

Les Japonais déclenchent à Chapeï une offensive brève et sans résultat

@

Je m'imagine que je suis à Paris et que je lis les nouvelles venant de Changhaï. Eh bien ! je commencerais à ne plus y voir très clair. On m'aurait dit que la Chine est un pays en pleine anarchie n'ayant ni gouvernement, ni armée nationale. D'un autre côté, je saurais que le Japon ne manque pas de moyens. Je n'ignorerais pas non plus qu'il vient de débarquer, sur le Whang-Poo, vingt-cinq mille hommes, deux cents avions et je ne sais combien de canons, gros et petits. Au seul point de vue du nombre, le Japon dominerait donc déjà la Chine. Or, malgré ces renseignements, je constateraï que rien n'avance.

L'armée chinoise

Cela appelle quelques explications. Parlons d'abord de la dix-neuvième armée chinoise qui, aux yeux du monde, fait échec au plan japonais. Comme toutes ses sœurs, elle n'est composée que de mercenaires. Le pays ne lui donne pas d'ordres. Vous comprendrez ce qui peut vous paraître incompréhensible en vous répétant que la Chine ne possède ni état-major, ni généralissime, ni président du Conseil. Des communiqués officiels me démentiront ; de tels documents, du moins ici, ne sont pas faits pour renseigner le public, mais pour le distraire. Cette dix-neuvième armée se trouvait aux portes de Changhaï par hasard. Son humeur était bonne. Dans la nuit du 28 au 29 janvier, elle a joué la partie, et vous savez qu'elle ne l'a pas perdue.

Cet incident lui vaut une face considérable. L'homme obscur qui la commandait devint célèbre ; on ne compte plus ses mots, ils sont trop. Pourtant, rapportons le dernier. Il a dit : « La Chine, c'est moi. »

Les mercenaires qui, d'habitude, n'avaient à se mettre sous la dent que de pauvres villages chinois, se sont réveillés maîtres de Chapeï-Nord.

Les Japonais déclenchent à Chapei une offensive brève et sans résultat



(Photo I.F.A., d'après l'illustration.)
Débarquement de troupes japonaises à Changhaï. — La construction des barricades à l'une des extrémités de la concession internationale

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 13 février (via Eastern). — Je m'imaginais que je suis à Paris et que je lis les nouvelles venant de Changhaï. En bien ! je commencerais à ne plus y voir très clair. On m'aurait dit que la Chine est un pays en pleine anarchie n'ayant ni gouvernement, ni armée nationale. D'un autre côté, je saurais que le Japon ne manque pas de moyens. Je n'ignorais pas non plus qu'il vient de débarquer, sur le Whang Poo, 25.000 hommes, 200 avions et je ne sais combien de canons, gros et petits. Au seul point de vue du nombre, le Japon dominerait donc déjà la Chine. Or, malgré ces renseignements, je constaterais que rien n'avance.

L'armée chinoise

meilleur terrain d'exploit ? Ils s'y cramponnent.

Voyons maintenant l'armée japonaise. Arrêtée dès la première heure, elle n'a pas insisté. Sans attendre, elle a repris le travail afin de transformer en opération décisive ce qu'elle avait eu le tort d'envisager comme une opération de surprise. Jusqu'à cette nuit, tout allait bien dans ce sens.

Canonnade japonaise

Hier, à 8 heures du soir, une canonnade épouvantable me coupa l'appétit. Me voici courant à l'état-major japonais, à l'entrée du parc d'Hongkew. L'offensive était déclenchée. D'un seul coup, les « bluejackets » avaient enlevé les premières lignes chinoises. Deux heures après, juste le temps de fumer quelques cigarettes, ils abandonnaient leur conquête et revenaient derrière leurs sacs à

À eux les canards laqués, les œufs pourris, les objets de vitrines et les femmes égarées. Le champ de bataille revêt le doux aspect d'un champ de pillage. Où pourraient-ils trouver meilleur terrain d'exploit ? Ils s'y cramponnent.

Voyons maintenant l'armée japonaise. Arrêtée dès la première heure, elle n'a pas insisté. Sans attendre, elle a repris le travail afin de transformer en opération décisive ce qu'elle avait eu le tort d'envisager comme une opération de surprise. Jusqu'à cette nuit, tout allait bien dans ce sens.

Canonnade japonaise

Hier, à huit heures du soir, une canonnade épouvantable me coupa l'appétit. Me voici courant à l'état-major japonais, à l'entrée du parc d'Hongkew. L'offensive était déclenchée. D'un seul coup, les « blue jackets » avaient enlevé les premières lignes chinoises. Deux heures après, juste le temps de fumer quelques cigarettes, ils abandonnaient leur conquête et revenaient derrière leurs sacs de terre. Depuis, ils n'ont plus rien tenté. On dit que les Chinois ont miné le terrain.

Cette manière de vous raconter l'histoire au jour le jour ne doit pas m'empêcher de vous ouvrir un horizon plus large : les Japonais attendraient leur heure pour en finir plus rapidement.

Il est un autre côté de la question. Les Chinois qui dirigent ce qui peut être dirigé de la Chine conseilleraient la fin du conflit. M. Tu Soong, que ses cartes de visite présentent comme ministre des Finances, est pour l'instant domicilié à Changhaï. Les conversations échangées entre lui, l'Angleterre, l'Amérique, la France et le Japon iraient assez bien, si l'on en croit les rumeurs souterraines. Mais M. Tu Soong ne peut commander à la dix-neuvième armée et c'est là son souci.

Ce matin, pour prendre contact avec elle, cet éminent Chinois eut la gentillesse de lui faire tenir, à titre de gratification, la somme de cinquante mille dollars ; c'est-à-dire de trois cent vingt mille francs. Cela me semble peu, surtout pour les soldats qui, je le crains, seront servis après le général.

Nous voici donc au moment où le militaire peut faire échouer le diplomate.

En attendant, Changhaï est dans la désolation. Tout est fermé. La *Cote de la Bourse* est en berne ; les marchandises débarquées par les bateaux demeurent sur les quais ; les banques ont caché leurs dollars. On n'achète, on ne vend plus rien. Et les hommes d'affaires, les seuls représentants du genre humain sur cette terre lointaine, vont mollement sur le Bund, un voile de crêpe rabattu sur le visage.

@

Une bataille décisive est imminente à Changhaï

Un entretien avec le général Uyeda

@

La comédie tragique de Changhaï approche de son dénouement. Les acteurs ont fini de plaisanter. Cela n'est pas une impression, mais un renseignement ; il ne vient pas des basses rumeurs rampant le long des ruelles. Je suis allé le chercher ce matin au cœur même du Soleil levant.

Il était dix heures : le cœur du Soleil levant s'appelle aujourd'hui lieutenant-général Uyeda et porte le titre de commandant en chef du corps expéditionnaire japonais. Il nous attendait au premier étage de son consulat.

Le consulat de sa majesté impériale est construit sur le quai, à quatre mètres de l'eau. Devant lui, comme annexe, un navire de guerre est ancré, si bien qu'au premier moment on se demande quel est celui des deux bâtiments qui représente la demeure diplomatique. On se renseigne ; ce n'est pas le bateau, mais la maison.

Nous y voici. Un Chinois, bien au chaud dans sa robe rembourrée, nous accueille. En tout autre pays, j'aurais cru m'être trompé d'adresse et je serais parti. Ici, j'ai poliment tendu ma carte et le Fils du Ciel, d'un pas feutré, s'en alla frapper à la porte du général en chef de l'armée japonaise.

Hier, dans la nuit, n'ai-je pas été arrêté au milieu de la concession française par un soldat coiffé du casque français, portant l'uniforme français et que je crus reconnaître à la lueur de sa lampe pour un homme d'affaires allemand de Changhaï ? Je ne m'étais pas trompé : cet Allemand, bon Allemand qui, en 1914, fit la guerre contre nous, assurait par un sacré vilain temps, en qualité de volontaire, la tranquillité française sur le territoire français. Revenons à notre affaire.

Le général Uyeda est debout en tenue de campagne, son interprète à ses côtés. La fermeté de ses convictions ne nous est révélée ni par son attitude qui est aisée, ni par son regard qui est bienveillant, mais par la façon dont ses deux poings sont appliqués sur la Chine, je veux dire sur la table qu'il a devant lui.

Posons-lui des questions naïves :

— Mon général, je désirerais savoir pourquoi vous êtes venu à Changhaï.

Le général écoute-t-il, son visage est profondément sérieux ; répond-il, toute sa figure rit.

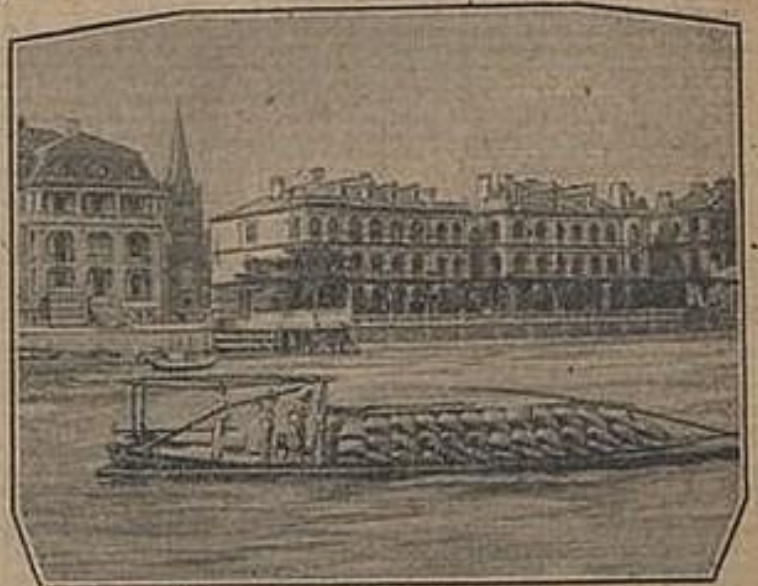
— Je suis venu y rétablir la paix.

Je reprends :

— J'ai lu que si les troupes chinoises abandonnaient leurs positions, vous ne les poursuivriez pas. Pour que le combat n'ait pas lieu, à quelle distance de Changhaï l'armée Cantonnaise devrait-elle s'en aller ?

Une bataille décisive est imminente à Changhaï

UN ENTRETIEN AVEC LE GÉNÉRAL UYEDA



LES CONSULATS ÉTRANGERS À CHANGHAÏ

Câbliogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ. 14 février (via Eastern). — La comédie tragique de Changhaï approche de son dénouement. Les acteurs ont fini de plaisanter. Cela n'est pas une impression, mais un renseignement ; il ne vient pas des basses rumeurs rampant le long des ruelles. Je suis allé le chercher ce matin au cœur même du Soleil Levant.

Il était dix heures : le cœur du Soleil Levant s'appelle aujourd'hui Lieutenant-général Uyeda et porte le titre de commandant en chef du corps expéditionnaire japonais. Il nous attendait au premier étage de son consulat.

Le consulat de sa majesté impériale est construit sur le quai, à quatre mètres de l'eau. Devant lui, comme annexe, un navire de guerre est ancré, si bien qu'au premier moment on se demande quel est celui des deux bâtiments qui représente la demeure diplomatique. On se renseigne : ce n'est pas le bateau, mais la maison.

Nous y voilà. Un Chinois, bien au chaud dans sa robe rembourrée,

nous accueille. En tout autre pays j'aurais cru m'être trompé d'adresse et je serais parti. Ici, j'ai poliment tendu ma carte, et le Fils du Ciel, d'un pas feutré, s'en alla frapper à la porte du général en chef de l'armée japonaise.

Hier, dans la nuit, n'ai-je pas été arrêté au milieu de la concession française par un soldat coiffé du casque français, portant l'uniforme français, et que je crus reconnaître à la lueur de sa lampe pour un homme d'affaires allemand de



Général Uyeda

MON FILM

Au cours d'un article où il célèbre les bienfaits de la Mission — laïque — française en Orient, M. Edouard Herriot écrit : « Si l'on nous aidait, nous voudrions affranchir de l'ignorance

L'interprète traduit : grande attention du général, puis subitement immense sourire :

— Le plus loin possible, répond-il.

Je reprends :

— Dans le cas présent des choses, attendrez-vous longtemps pour rétablir la paix ?

Il réfléchit, puis voici le sourire :

— La paix ne viendra jamais trop tôt.

Tout le reste ne fut que politesses.

Voici donc un côté de la question suffisamment éclairé : l'offensive japonaise est proche. Et l'autre côté, la fameuse armée Cantonnaise ?

Vous la connaissez, vous savez même qu'elle porte le nom de dix-neuvième armée de route et qu'elle ferait mieux de la changer en dix-neuvième armée de grand'route. Il faut pourtant reparler d'elle, on n'en parlera jamais assez.

Cette armée est devenue la terreur non des Japonais, mais des Chinois. Gonflée par le rôle qu'elle a su jouer, les hommes sérieux se demandent ce qui se produira quand elle éclatera. Elle est plus forte qu'au premier jour. De vingt lieues à la ronde, tous les traîne-patins de la province sont accourus avec leurs parapluies renforcer la victoire, victoire voulant dire ici pillage et bombance.

Elle a su faire la guerre de rues, se fortifier à Woosung et à Chapeï. Aucune action offensive de sa part, mais une jolie résistance. Aussi, ne se tient-elle plus d'orgueil.

Sous d'autres climats, un gouvernement pourrait essayer de la reprendre en main. De gouvernement, nous ne le répéterons jamais suffisamment, la Chine n'en a point. Depuis quelques années et jusqu'à cette semaine, un parti du nom de Kuomintang s'efforçait d'en tenir lieu. Ce parti est emporté par l'ouragan, le fantôme lui-même a pris la fuite, c'est l'anarchie la plus échevelée.

Vous avez appris, au début de cette aventure, que des messieurs de

Nankin avaient envoyé une armée de renfort à Changhaï ; c'était vrai. Cette armée, toutefois, qui appartenait à un homme, Chang Kaï Chek, ne venait pas combattre les Japonais, mais désarmer les Cantonnaires. Elle ne l'osa pas, les autres étant déjà trop excités, mais elle se maintint dans les environs. Et voici la situation : la dix-neuvième armée de grand'route a devant elle des Japonais qui vont l'attaquer et, derrière elle, des Chinois qui attendent sa débâcle pour lui arracher ses canons, ses fusils et jusqu'à la dernière de ses peaux de lapin. Vous allez me dire qu'elle en devient sympathique. Si vous voulez, mais attendons la fin, car on ne sait où elle ira.

Alors, nous voyons réapparaître le maire du plus grand Changhaï : c'est la seule autorité sur laquelle on puisse encore mettre la main. Chacun de se tourner vers l'honorable personnage. Que peut-il ? Lui-même se le demande. J'ai la plus grande considération pour le maire de Pantin, quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître. Je ne l'imagine pas portant, sans une certaine préparation, le poids des affaires de la France dans un Paris envahi et que deux armées vont se disputer.

Cependant, le maire du plus grand Changhaï s'est mis à la besogne. En vieux Chinois qu'il est, l'argent lui a paru un assez bon ambassadeur. Hier, M. Tu Soong, ministre des Finances par la grâce d'un dragon fugitif, avait fait porter cinquante mille dollars à la redoutable armée. C'était peu, je l'ai signalé. Tous les gens sérieux ont été de mon avis. La preuve en est donnée par ce fait que notre maire a recueilli aujourd'hui cent quatre-vingt-dix mille dollars : c'est en lettres majuscules dans les journaux du soir. De qui ? demanderez-vous. Moi, je ne lui ai rien donné. Les banques chinoises, pour la circonstance, ont dû rouvrir leurs guichets. Cet argent est destiné à honorer la vaillance.

Eh bien, je ne suis pas encore satisfait. Vu l'incertitude du lendemain et la face énorme des vainqueurs, Changhaï vaut davantage.

@

Changhaï, 16 février 1932

Que deviennent nos cinq mille Français parmi les six cent mille Chinois

@

Changhaï, son grand nez en l'air, regarde toujours l'épée qui se balance au-dessus de sa tête. À la faveur de cette jolie situation que devient la France qui, elle aussi, se tient en selle sur le monstre menacé ? Je vais essayer de vous l'expliquer :

Notre selle est assez large ; en temps normal, 1.300 Français et 400.000 Chinois y font de la haute école ; 200.000 échappés de Chapeï sont venus nous y rejoindre. On s'est un peu serré et jusqu'ici personne n'est tombé.

À côté de ces cavaliers civils, 1.000 soldats montaient déjà la garde autour de la place. Tientsin et Haïphong nous en ont envoyé 3.000. Avec la police et les volontaires russes, nous en trouvâmes encore un millier. À l'heure qu'il est, nos fourreaux contiennent 5.000 baïonnettes. Que craignons-nous donc ?

En soi, la dispute entre Chinois et Japonais ne nous intéresse que comme voisin de palier. Nous avons entendu du bruit, nous avons barricadé notre porte. Les deux combattants la menaçaient-ils ? On ne peut le dire, mais dans le fort de la lutte, sait-on où vont les coups ? Aussi, au milieu de ce tapage nocturne, avons-nous fait savoir que celui qui violerait notre domicile y serait reçu avec les honneurs d'un feu de peloton.

Autobus sans conducteur

Est-ce là notre seul souci ? Nous en avons un autre, plus sérieux, croyons-nous.

Les foules chinoises peuvent être comparées à de monstrueux autobus qui, soudain, sous un mystérieux déclic, se mettraient en marche sans conducteur. Or la concession française est remplie de ces autobus. Pour l'instant, ils sont le long des trottoirs, assez sagement

rangés. On peut en faire le tour et même, si le cœur vous en dit, presser la poire de la trompe. Notre second souci peut donc se résumer de cette manière : à quoi pensent ces autobus ?

Changhai compte trois grandes villes chinoises : Chapeï, Nantao et la Cité. Nantao et la Cité se touchant, et toutes deux formant une hernie dans la concession française, on les désigne généralement sous le seul nom de Nantao.

Allons-y. La rue qui nous y conduit gagnerait à être débaptisée ; elle s'appelle rue Laguerre. Les grandes portes de fer en sont fermées, les portillons restent ouverts. À ces portillons sont nos soldats. Nous n'exerçons aucun pouvoir dans Nantao : c'est la Chine.

Serrés comme les fibres d'un câble, des Chinois en un long câble humain se déroulent par l'entrée étroite de Nantao dans la rue Laguerre. Puisqu'ils viennent chez nous, pourquoi n'irions-nous pas chez eux ? Nous voici de l'autre côté de la grille.

Nantao

Cette première avenue est le boulevard des Deux-Républiques ; il entoure la Cité ; c'est là que

Que deviennent à Changhai nos cinq mille Français parmi les six cent mille Chinois ?

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAI, 16 février 1920 (Asia Eastern). — Changhai, son grand nez en l'air, regarde toujours l'épée qui se balance au-dessus de sa tête. A la faveur de cette folle situation que devient la France qui, elle aussi, se tient en selle sur le monstre menaçant ? Je vais essayer de vous l'expliquer.

Notre aile est assez large ; en temps normal, 1.300 Français et 400.000 Chinois y font de la haute école ; 200.000 échappés de Chapel sont venus nous y rejoindre. On a été un peu serré et jusqu'ici personne n'est tombé.

À côté de ces cavaliers civils, 1.000 soldats montaient déjà la garde autour de la place. Tientzin et Haïphong nous en ont envoyés 3.000. Avec la police et les volontaires russes, nous en trouvâmes encore un millier. À l'heure qu'il est, nos fourreaux contiennent 5.000 balonnettes. Que craignons-nous donc ?

En soi, la dispute entre Chinois et Japonais ne nous intéresse que comme volain de paille. Nous avons entendu du bruit, nous avons barricadé notre porte. Les deux combattants la menaçaient-ils ? On ne peut le dire, mais dans le fort de la lutte, sait-on où vont les coups ? Aussi, au milieu de ce tapage nocturne, avons-nous fait savoir que celui qui violerait notre domicile y serait reçu avec les honneurs d'un feu de peloton.

Autobus sans conducteur

Est-ce là notre seul souci ? Nous en avons un autre, plus sérieux, croyons-nous.

Les foules chinoises peuvent être comparées à de monstrueux autobus qui soudain, sous un mystérieux défilé, se mettraient en marche sans conducteur. Or, la concession française est remplie de ces autobus. Pour l'instant, ils sont le long des trottoirs, assez sagement rangés. On peut en faire le tour et même, si le cœur vous en dit, presser la poire de la trompe. Notre second souci peut

en les désigner généralement sous le seul nom de Nantao.

Allons-y. La rue qui nous y conduit gagnerait à être débaptisée ; elle s'appelle rue Laguerre. Les grandes portes de fer en sont fermées, les portillons restent ouverts. À ces portillons sont nos soldats. Nous n'exerçons aucun pouvoir dans Nantao : c'est la Chine.

Serrés comme les fibres d'un câble, des Chinois en un long câble humain se déroulent par l'entrée étroite de Nantao dans la rue Laguerre. Puisqu'ils viennent chez nous, pourquoi n'irions-nous pas chez eux ? Nous voici de l'autre côté de la grille.

Nantao

Cette première avenue est le boulevard des Deux-Républiques ; il entoure la Cité ; c'est là que l'innombrable peuple vient se promener. On y arie les journaux moutiqués. Les lettres en font la lecture à haute voix. Tassés, tendant le cou, avides, des têtes émergent d'un amoncellement de robes jadis bleues écourent la belle paroi. On vend des feuilles ne contenant que des photographies. Suscites énormes : les coques y vont tous de leurs trois pièces de cuivre. À ceux qui ne connaissent pas les caractères, ces images racontent la victoire. L'une d'elles montre un bateau de guerre en train de couler ; c'est un vieux cliché des Dardanelles qui, voilà dix-huit ans, couvrit le monde ; à Nantao, il fait encore vraiment bien. On voit d'autres choses, par exemple, des Japonais au pas de course dans Chapel et poursuivis par un chien qui, dit la légende, les fait fuir en aboyant. Chacun en achète plusieurs exemplaires.

Le labyrinthe

Certes, les Chinois me regardent, mais de tout temps l'Européen fut regardé dans ce quartier. Dominant sur le boulevard, cent petites rues amorcent le labyrinthe. Entrons. On ne m'y bouscule pas plus que de raison. Qu'un passant pressé me lance : « Tsolo, tangtsolo », c'est-à-dire cochon ou cochon de l'ouest, cela ne prouve rien de nouveau. C'est leur



LA MAISON DE THÉ ET LE PONT-EN-BOIS DE LA CITÉ CHINOISE A NANTAO

l'innombrable peuple vient se promener. On y crie les journaux moustiques. Les lettrés en font la lecture à haute voix. Tassées, tendant le cou, avides, des têtes, émergeant d'un amoncellement de robes jadis bleues, écoutent la belle parole. On vend des feuilles ne contenant que des photographies. Succès énorme : les coolies y vont tous de leurs trois pièces de cuivre. À ceux qui ne connaissent pas les caractères, ces images racontent la victoire. L'une d'elles montre un bateau de guerre en train de couler ; c'est un vieux cliché des Dardanelles qui, voilà dix-huit ans, courut le monde ; à Nantao, il fait encore vraiment bien. On voit d'autres choses, par exemple, des Japonais au pas de course dans Chapeï et poursuivis par un chien qui, dit la légende, les fait fuir en aboyant. Chacun en achète plusieurs exemplaires.

Le labyrinthe

Certes, les Chinois me regardent mais, de tout temps, l'Européen fut regardé dans ce quartier. Donnant sur le boulevard, cent petites rues amorcent le labyrinthe. Entrons. On ne m'y bouscule pas plus que de raison. Qu'un passant pressé me lance : « Tselo, tangtselo », c'est-à-dire cochon ou cochon de l'ouest, cela ne prouve rien de nouveau. C'est leur habitude d'accueillir ainsi l'étranger, du moins dans les villes. Ils savent ces mots tout jeunes, avant de dire papa et maman.

L'épouvantable bazar est évidemment en rumeur. Ne l'est-il pas toujours ? Voici le temple du génie de la ville : tout ce que l'on peut en dire, c'est que ce génie n'est pas celui de l'hygiène. Voici la maison de thé et son petit lac.

Il me semble bien que, du premier étage, on me crache un peu dessus. Mais voici les marchands d'oiseaux ; il est doux d'admirer les canaris et d'entendre chanter les alouettes de Mandchourie. J'aime beaucoup moins les crapauds vivants entassés dans les bocaux. C'est pourtant une médecine très recommandée ; je suppose qu'ils ne les avalent pas. Tiens ! voilà le buste de Cheng Yan Sen : là, hier, au pied de la colonne, des patriotes improvisés fusillèrent un Chinois qui se promenait innocemment, un papier japonais à la main. Ils auraient pu

laver les taches de sang, car le temps semble au beau.

Toutes les boutiques sont ouvertes, mais je reviendrai, un autre jour, pour choisir du jade. Là, les écrivains publics, chacun dans sa cellule : malheureusement, je n'ai pas de lettres à envoyer. Ici, les diseurs de bonne aventure ; grosse clientèle ; je ne m'y fie pas. Dans cette impasse, les courtisanes : même en laissant leurs cheveux en dehors de la marmite, on ferait un bouillon gras remarquable, rien qu'avec leurs casaques et leurs pantalons. Pauvres coolies, c'est donc là votre joie !

La question

Cette fourmilière entrera-t-elle en furie ? Si les soldats de la dix-neuvième armée de grand'route, imitant leurs frères de 1927, viennent se faire désarmer dans la concession française, quel levain apporteront-ils dans Nantao ? Voilà la question.

À la sortie, sur le quai, les fusiliers-marins du *Waldeck-Rousseau* surveillaient ces parages. J'eus de la peine à reconnaître mes compatriotes. Je dois vous parler de leur équipement : sur la tête, un casque bleu de chasseur à pied ; sur les épaules, une capote jaune de soldat d'infanterie coloniale. Leur pantalon visible, car ils en ont un autre en drap dessous, était de toile blanche. Pour terminer, ils avaient des guêtres noires. Est-ce là le nouvel uniforme de campagne ? Si oui, je m'incline. Toutefois, je réclame un petit coup de fer pour la capote. Les marins sont coquets. En Chine, on repasse pour guère ou rien.

@

Changhaï, 19 février 1932

**« Je répondrai à l'ultimatum japonais par
des obus et des cartouches »,**

déclare à Albert Londres le général commandant la dix-neuvième
armée chinoise

@

Cette fois, paraît-il, et malgré que nous soyons en Chine, l'heure est sérieuse. Les divinités de la ville, chinoises comme japonaises, européennes aussi bien qu'américaines, ne veulent plus en douter. Demain 20 février, au coucher du soleil, Changhaï aurait son grand soir.

En attendant, j'ai des choses à vous transmettre de la part de Tsai Ting Kaï, le fameux commandant de la dix-neuvième armée, le héros de toute cette histoire.

J'avais à tirer vengeance des sentinelles chinoises, les plus mauvaises de toute ma carrière. Depuis quinze jours elles me repoussaient du petit bout de leurs baïonnettes. Aussi n'ai-je pas appris sans espoir la présence à Changhaï du général Gaston Weng, lequel, jusqu'au 8 janvier dernier, commandait, en personne, la dix-neuvième armée elle-même. Je suis allé le trouver chez lui, route Cohen, dans la concession française, où j'ai pu voir qu'il était bien gardé.

— Comment, me dit-il, mes anciens soldats se conduisent ainsi à votre endroit ? Vous ont-ils déjà troué votre pardessus ?

— Pas encore, mais cela pourrait arriver.

— Je ne saurais le tolérer, dit-il.

Aussitôt, il prit son chapeau, sa canne, et m'ouvrit la porte de son automobile. Nous roulâmes.

— Voyez-vous, cet endroit s'appelle Jessfield.

— Hélas ! fis-je, je connais la route ; c'est un peu plus loin que vos soldats sont si méchants.

Le général, qui avait apporté un drapeau blanc, le passa par la portière. Nous voici au terrible poste : une tranchée de trois mètres coupait le

chemin. Des planches servaient de pont et, soudain, malgré qu'elles m'eussent reconnu, les sentinelles présentèrent les armes ; ce fut une bien belle minute.

— Merci, général Weng, de m'avoir fait retrouver la face.

Nous traversons la voie ferrée Changhaï-Nankin. Au bout de cette ligne, à Chapeï, est la gare du Nord, que les Japonais n'ont pas encore. Et nous voilà tout de suite dans la célèbre armée.

Son aspect est fantastique. C'est une horde de mendiants en armes. Ce ne sont que défroques sur défroques.

Les uns sont ficelés dans de la toile, les autres dans du drap. Des espèces de sacs ouatés les font ronds comme des balles. Leurs manches sont trouées au coude ; plus de boutons, seulement des boutonnières. Ceux-ci sont chaussés de pantoufles. Ceux-là, qui ont des souliers, montrent, à travers les trous, que leurs pieds sont nus dans le cuir. Quelques-uns n'ont que des chaussettes, quatre ou

“ Je répondrai à l'ultimatum japonais par des obus et des cartouches ”
déclare à Albert Londres le général commandant la dix-neuvième armée chinoise



UN GROUPE DE SOLDATS CHINOIS

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 12 février (via Eastern). — Cette fois, paraît-il, et malgré que nous soyons en Chine, l'heure est sérieuse. Les divinités de la ville, chinoises comme japonaises, européennes aussi bien qu'américaines, ne veulent plus en douter. Demain 20 février, au coucher du soleil Changhaï aurait son grand soir. En attendant, j'ai des choses à vous transmettre de la part de Tsai Ting Kai, le fameux commandant

de la dix-neuvième armée, le héros de toute cette histoire. J'avais à tirer vengeance des sentinelles chinoises, les plus mauvaises de toute ma carrière. Depuis

MON FILM

Sur le programme des matières qu'il faudra connaître pour se présenter avec des chances de succès au concours d'admission à l'Ecole polytechnique, figure, sous la rubrique, « Auteurs allemands », Erich-Maria Remarque, avec son fameux *A l'ouest rien de nouveau*.

Ce bouquin mérite-t-il, au point de vue de la pureté de la langue, un tel honneur ? Je n'en sais rien, mais peut-être est-il permis de penser que c'est le temps, stupide, qui fait les classiques... D'autre part, nombre de pages écrites



Le général Tsai Ting Kai

cinq paires l'une sur l'autre. J'en vois qui portent des gants de laine, des gants blancs de maître d'hôtel. Beaucoup n'ont pas oublié leur parapluie. Sur le bras gauche, un calicot, où l'on peut lire 19 A, et ce calicot ne tient que par un fil. Des casques, des bonnets de fourrure, des casquettes de cyclistes, des képis réformés coiffent l'ensemble. La couleur ajoute au ton du tableau : cet équipement est d'un bleu tendre que l'on aurait soigneusement passé à la suie. Eh bien, cette invraisemblable troupe a travaillé.

Nous avons franchi les barbelés, les tranchées ; ils ont creusés 25 kilomètres de tranchées. Au-delà, les champs nous semblaient vides. Erreur : la horde était dans des trous. La campagne chinoise, à cause de ses cercueils et de ses tumulus, se prête à ce camouflage. Tous ces monticules, maintenant, renferment autant de vivants que de morts. La dix-neuvième armée a profité de ces trois semaines. Et cela, je ne sais pourquoi, me rappelait l'aventure des Dardanelles.

Mais arrivons à Chenzu. Le quartier général est là ; je le dis sans crainte, n'ayant rien à apprendre aux avions japonais qui, en même temps que nous, rendaient visite au général Tsai.

Un petit village chinois, une maison sans étage, un long jardin planté de rochers. L'homme du jour est dans le jardin, il parle à un canari.

— Le voilà, dit le général Gaston.

Le héros se retourne. C'est un grand diable maigre, les pommettes provocantes et la mâchoire supérieure en auvent. Il est tête nue et en pantoufles. À part cela, un long manteau civil et gris perle l'habille des pieds au menton. Salutations, politesses.

Un autre personnage apparaît, traînant des savates. Il arbore un vieux costume de sport. C'est le chef du héros, le véritable commandant de la dix-neuvième armée, le général Chiang Kwong Nai. Mais celui-là est vraiment trop petit, personne ne prend garde à lui, même pas Tsai.

Le hasard allait me faire le témoin d'une minute historique. Un soldat accourt de la maison sans étage.

— Tenez, me dit le général Gaston, nous arrivons bien ; le maire du plus grand Changhaï téléphone qu'il vient de recevoir l'ultimatum japonais ; il demande au général Tsaï s'il doit décacheter l'enveloppe.

Tsaï lâche une phrase, tous les Chinois rient. Tsaï fait téléphoner que, ne lisant pas le japonais, peu lui importe ce que contient la lettre et que M. le maire peut la garder pour lui.

— Mon général, dis-je à Tsaï, l'ultimatum japonais est connu, il insiste pour que vous vous retiriez à vingt kilomètres. Qu'allez-vous répondre ?

— Je répondrai avec des obus et des cartouches.

— Puis-je câbler en France que vous ne vous retirerez pas ?

— Vous le pouvez.

— Si votre armée, sous le choc, était contrainte à la retraite, où iriez-vous ?

— J'irais dans les montagnes et, pendant un siècle, je ferais la guerre aux Japonais.

À son tour, il m'interroge :

— Que fait-on à Changhaï ?

— Eh ! dis-je, on y vit avec votre permission.

Tsaï prononce quelques phrases rauques. Le général Gaston traduit :

— Tous ces Chinois, là-bas, vivent trop bien. Ils feraient mieux de venir avec nous et de se battre. D'ailleurs, dans quelques jours, ils n'auront plus rien à manger et vous pouvez leur dire que je ferai mon possible pour qu'ils connaissent ce qu'est la guerre.

On m'a traduit cette phrase deux fois. Je la transmets mot à mot.

— Quelles sont vos intentions à l'égard des étrangers ?

— On veut faire croire que je les chasserai si je suis vainqueur. Cela n'est pas vrai. Je respecterai leurs droits.

— Je vous félicite de votre confiance.

— Nous faisons la guerre depuis vingt ans, personne ne nous effraie plus.

Nous levâmes tous la tête. L'avion japonais rôdait autour du toit de la petite maison.

Tsaï Ting Kaï le regarda longtemps et, finalement, haussa les épaules.

@

Changhaï, 20 février 1932

L'offensive japonaise

a été déclenchée hier matin contre les forces chinoises de Changhaï
qui opposent une résistance acharnée

@

Les Japonais ont tenu parole. Ce matin, à sept heures trente, voyant que les Chinois ne bougeaient pas, ils ont lancé leur attaque. D'abord, bombardement violent des forts de Woosung par les bateaux de guerre. Le croiseur anglais *Cornwall* se trouvait dans ces parages, en observateur probablement. Les Japonais encerclèrent les forts, puis s'emparèrent assez rapidement du champ de courses international du village de Woosung et de celui de Kiang-Ouan, ce dernier au nord de Chapeï. L'après-midi, à trois heures, deux colonnes, toujours japonaises, l'une de tanks, l'autre de cavalerie, prennent le départ de Woosung et se mettent en marche. Les troupes chinoises de cette région, et qui n'appartiennent pas à la dix-neuvième armée, retraiteraient sur Chenzu, fief du fameux général Tsai. On ne peut en dire davantage pour l'instant.

Quelques nouvelles de Changhaï. Obus et bombes sur les concessions, mais ni plus ni moins que les autres jours. Le consulat britannique avertit ses sujets que les femmes et les enfants doivent se tenir prêts à se rendre immédiatement, sur un nouvel avis, dans les locaux du Changhaï-Club, sur le Bund. Il recommande d'emporter des vêtements et le plus possible de nourriture. Une compagnie de soldats américains passe dans Nankin Road en chantant « Frère Jacques ».

Les journaux chinois ont déjà tué onze cents Japonais, mis en miettes cinq tanks et enlevé deux drapeaux. Les boys et les coolies dansent de joie. Pour leur faire vis-à-vis, les Blancs vont danser également. Les cabarets, exceptionnellement, rouvriront cette nuit. À cause du couvre-feu, les amateurs devront tournoyer jusqu'à quatre heures du matin : il y aura du monde.

L'offensive japonaise a été déclenchée hier matin contre les forces chinoises de Changhaï qui opposent une résistance acharnée



PIÈCE DE CAMPAGNE CHINOISE EN BATTERIE
UN POSTE DE COMMANDEMENT JAPONAIS

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 20 février (via Eastern). — Les Japonais ont tenu parole. Ce matin, à 7 h. 30, voyant que les Chinois ne bougeaient pas, ils ont lancé leur attaque. D'abord, bombardement violent des forts de Woosung par les bateaux de guerre. Le croiseur anglais Cornwall se trouvait dans ces parages, en observateur probablement. Les Japonais encerclèrent les forts, puis s'emparèrent assez rapidement du champ de courses international du village de Woosung et de celui de Kiang-Ouan, ce dernier au nord de Chapé. L'après-midi, à trois heures, deux colonnes toujours japonaises, l'une de tanks, l'autre de cavalerie, prennent le départ de Woosung et se mettent en marche. Les troupes chinoises de cette région, et qui n'appartiennent pas à la 19^e armée, retranchées sur Chenzu, fief du fameux général Tsai. On ne peut en dire davantage pour l'instant.

Quelques nouvelles de Changhaï. Obus et bombes sur les concessions, mais ni plus ni moins que les autres jours. Le consulat britannique avertit ses sujets que les femmes et les enfants doivent

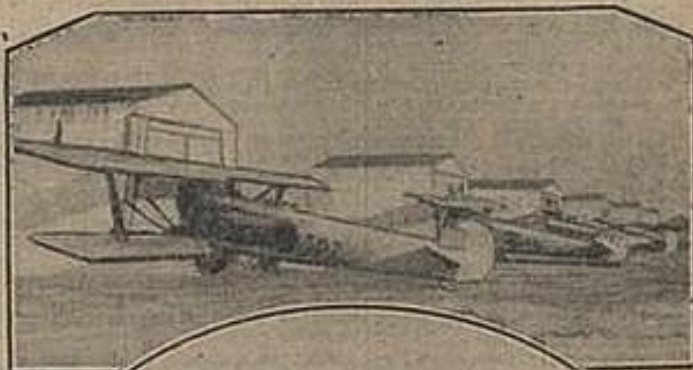
Hong-Kéou ouvrirent le feu sur les positions chinoises. En même temps, l'ordre fut donné de faire avancer les tanks. La charge des monstres d'acier détruisit un peu les Chinois qui abandonnèrent leurs tranchées en avant de Kiang-Ouan. L'infanterie japonaise occupa le village qui fut évacué en ordre parfait par les Chinois.

Le succès des Nippons, cependant, ne fut que temporaire. Les tanks se heurtèrent au tir de batteries de 120 savamment dissimulées et ralentirent leur avance. D'autres chars d'assaut pénétrèrent dans une zone semée de mines et furent mis hors de combat. Les troupes chinoises s'étant reformées derrière Kiang-Ouan se ruèrent à l'assaut et reprirent le village.

Les avions

Un peu après 11 heures, les avions et les hydravions japonais de la marine survolèrent Chapé et Kiang-Ouan et firent pleuvoir sur les positions chinoises un grand nombre de bombes. Plusieurs incendies furent allumés dans Kiang-Ouan et les casernes chinoises furent la proie des flammes. Les troupes nipponnes pénétrèrent à nouveau dans le village et la lutte se transforma en une bataille de rue. Coudé à coudé, les soldats de la 19^e armée et les gardes nationaux du maréchal Tehang Kai Chek, les meilleurs soldats de Chine, résistèrent pied à pied à l'avance japonaise. Des combats sanglants se déroulèrent sur le champ de courses

L'anxiété règne à Changhaï dans les milieux diplomatiques



Deux instantanés des forces japonaises aux environs de Chapé : une escadrille et un détachement d'artillerie.

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 21 février (via Eastern). — La bataille de Changhaï va lentement. Toutefois, l'intérêt de la situation ne fait que grandir ; cela est dû aux intentions du Japon.

Pour effacer son faux pas du 28 janvier, il ne reculera devant aucune difficulté. Le premier jour, il est venu avec seize cents hommes ; aujourd'hui il en a vingt-cinq mille ; demain, 22 février, avec la nouvelle division qui débarquera (c'est ce que nous venons d'apprendre), il en aura trente-sept mille. Nos renseignements nous permettent de dire que s'il le faut il est prêt à en envoyer davantage.

Dans ces conditions, on commence à se demander si l'affaire ne dépassera pas le cas Changhaï. On peut déjà percevoir un sentiment d'anxiété dans les milieux diplomatiques américains et européens. C'est la note du jour. Devant elle, les faits de guerre ont un peu pâli.

ALBERT LONDRES.

avoir sérieusement organisé leur défense.

Les activités, qui sont restées très réduites aujourd'hui, n'ont repris qu'en fin d'après-midi, lors du bombardement aérien de Kiangwan et de Tsiang.

La tactique japonaise, d'après un communiqué officiel, vise à attirer les forces chinoises en terrain découvert et à une distance de plusieurs kilomètres. D'ici quelques jours, ajoute le communiqué, les Japonais auront probablement achevé leur tâche.

Il est fort possible que l'intention des Japonais ait, en effet, visé à attirer le gros de la défense adverse à une certaine distance de Changhaï, mais le résultat immédiat des premières offensives n'en a pas moins été, en fait, d'inciter les Chinois à masser leurs troupes dangereusement près du quartier des concessions.

La situation à Changhaï n'avait subi, ce soir, aucune modification sensible. Les lignes de défense chinoises restent pratiquement intactes et les Japonais connaissent un retard de douze heures dans l'exécution de leur programme d'offensive.

(La suite en 3^e page)

Paris célèbre

L'anxiété règne dans les milieux diplomatiques

@

La bataille de Changhai va lentement. Toutefois, l'intérêt de la situation ne fait que grandir ; cela est dû aux intentions du Japon.

Pour effacer son faux pas du 28 janvier, il ne reculera devant aucune difficulté. Le premier jour, il est venu avec seize cents hommes ; aujourd'hui il en a vingt-cinq mille ; demain, 22 février, avec la nouvelle division qui débarquera (c'est ce que nous venons d'apprendre), il en aura trente-sept mille. Nos renseignements nous permettent de dire que, s'il le faut, il est prêt à en envoyer davantage.

Dans ces conditions, on commence à se demander si l'affaire ne dépassera pas le cas Changhai. On peut déjà percevoir un sentiment d'anxiété dans les milieux diplomatiques américains et européens. C'est la note du jour. Devant elle, les faits de guerre ont un peu pâli.

L'offensive japonaise se heurte à une résistance acharnée des Chinois

@

Changhai, ce matin, était tout à fait désorienté. Depuis vingt jours, le grand monstre avait pris l'habitude de se réveiller, de vivre, de s'endormir au bruit du canon. L'innombrable peuple chinois, s'enfuyant avec son mobilier, y maintenait une rumeur de panique. Des soldats du monde entier y débarquaient en trombe. Bombes et obus tombaient sur son grand corps. Les avions ronflaient dans son ciel. D'immenses incendies illuminaient Chapeï. Bref, on n'avait pas le temps de s'ennuyer.

Là-dessus, les Japonais lancèrent leur ultimatum. Ce n'était pas le premier, en tout cas ce devait être le bon. Changhai s'anima davantage. Les Britanniques s'intéressèrent publiquement au sort des femmes et des enfants. On pouvait voir les maîtresses de maison enlever de leurs étagères les objets précieux et fragiles. Des paquebots qui devaient continuer leur route vers Yokohama furent priés de demeurer sur le Whang-Poo afin d'y recueillir à tout moment les étrangers en péril. L'air était fébrile. On attendait.

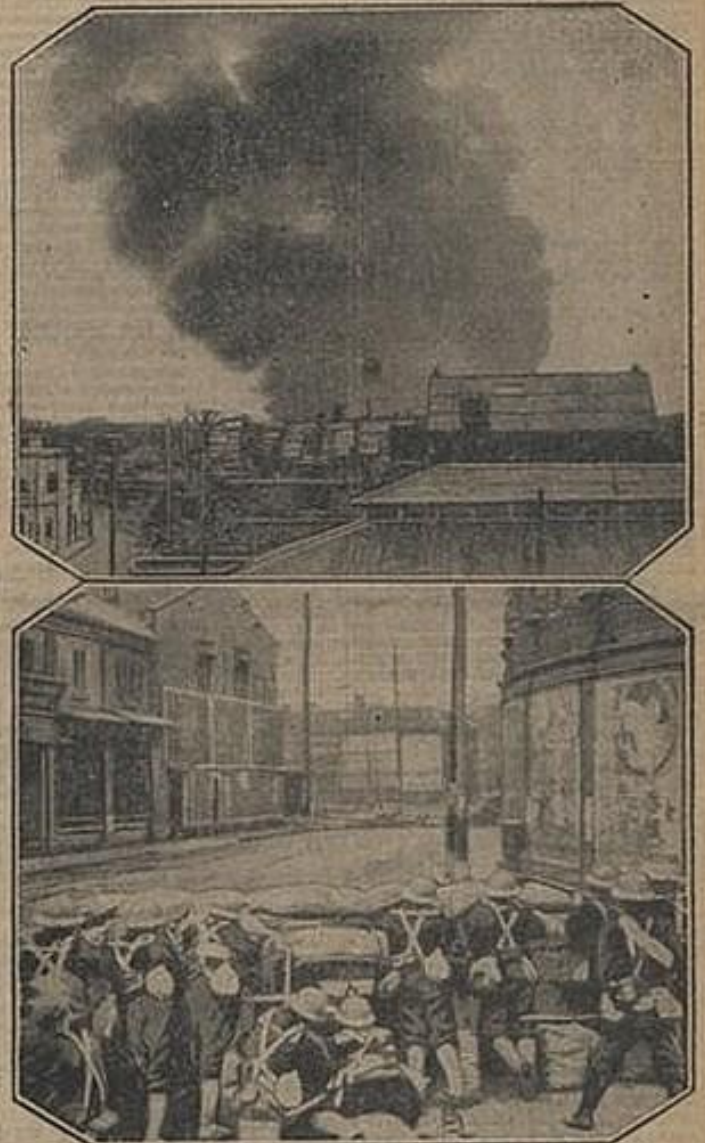
En Orient, les surprises des Occidentaux sont souvent assez grandes, il ne faut donc pas s'étonner qu'en Extrême-Orient elles soient parfois extrêmes. Depuis l'ultimatum, Changhai n'entendait, ne voyait, ne recevait plus rien. C'était comme je vous le dis. Personne n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles. On s'abordait dans les rues avec des mines consternées. Pour un peu, on eût accusé les Japonais d'avoir dupé le pauvre monde. Les Changhaiens qui ne sortaient guère des concessions se laissaient entraîner par leur curiosité. Ils allaient à la limite du settlement et, là, regardaient du côté de Woosung. Ils se faisaient conduire le long de la crique Soochow et, là, regardaient du côté de Chapeï. Puis ils montaient sur les toits. Ils ne voyaient rien, rien. Il y avait de quoi être écœuré tout de même.

Changhai ne tarda pas à revenir à la réalité. Il était midi quand, tout d'un coup, le Nord se mit à tonner. La bataille emportée, ces jours derniers, loin de la ville, réapparaissait dans Chapeï. Les Chinois ouvraient un feu violent sur les positions japonaises.

Cette dix-neuvième fameuse armée a surpris les Japonais, les Chinois et les Blancs. Aucun des trois n'avait imaginé ce qui se passe. Les Japonais, encore sous le souvenir de leur marche militaire en Mandchourie, pensaient qu'ils n'auraient qu'à se montrer. Les Blancs étaient de l'avis des Japonais. Quant aux Chinois, ils disaient au début de l'affaire : « Nous avons prouvé que nous savons nous défendre, nous pouvons être battus. »

Eh bien ! le général Tsai dans ses pantoufles et dans son beau manteau de civil ne veut pas se laisser battre. Je suis allé le revoir. Nous sommes des amis maintenant. Il était toujours tête nue quoique un peu enrhumé. Nous avons sucé ensemble des pastilles de menthol. Je lui ai demandé des nouvelles de son canari, il l'a fait apporter par un soldat pour me

L'offensive japonaise se heurte près de Changhai à une résistance acharnée des Chinois



En haut : Incendie de l'imprimerie chinoise de Changhai, provoqué par les bombes lancées d'un avion japonais. — En bas : Des fusiliers marins japonais, défilés derrière des sacs de terre, à la limite de la concession internationale, s'apprêtent à une contre-attaque. (Photos exclusives Wide World.)

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAI, 22 février (réo Eastern). — Changhai, ce matin, était tout à fait désorienté. Depuis vingt jours, le grand monstre avait pris l'habitude de se réveiller, de vivre, de s'endormir au bruit du canon. L'innombrable peuple chinois, s'enfuyant avec son mobilier, y maintenait une rumeur de panique. Des soldats du monde entier y débarquaient en trombe. Bombes et obus tombaient sur son grand corps. Les avions rôdaient dans son ciel. D'immenses in-

la couleur de ses plumes. Puis il m'a prié de vous câbler plusieurs choses. « Il faut, m'a-t-il dit, que le Japon abandonne l'idée d'avaler la Chine. Son appétit est plus grand que sa bouche. » Cette autre phrase : « Si je me bats ce n'est pas pour sauver la Chine. La Chine se sauvera toute seule. C'est pour montrer l'esprit du peuple. » Puis celle-ci : « Les généraux, les officiers, les soldats, ont décidé que s'ils ne pouvaient repousser l'ennemi, ils ne trouveraient plus aucun goût à la vie. »

montrer que l'ultimatum japonais n'avait pas changé la couleur de ses plumes. Puis il m'a prié de vous câbler plusieurs choses.

— Il faut, m'a-t-il dit, que le Japon abandonne l'idée d'avaler la Chine. Son appétit est plus grand que sa bouche.

Cette autre phrase :

— Si je me bats ce n'est pas pour sauver la Chine. La Chine se sauvera toute seule. C'est pour montrer l'esprit du peuple.

Puis celle-ci :

— Les généraux, les officiers, les soldats, ont décidé que, s'ils ne pouvaient repousser l'ennemi, ils ne trouveraient plus aucun goût à la vie.

Encore une autre :

— La vie de mes soldats est très simple : ils mangent beaucoup, ils n'ont jamais mangé autant et ils attendent l'heure de mourir.

Puis il me montra la photographie de l'ultimatum japonais. Je l'ai contemplée et j'ai voulu la lui rendre.

— Gardez, m'a-t-il dit, c'est un souvenir. Vous la mettrez dans vos papiers de famille et, quand vous serez bien vieux, elle vous rappellera peut-être qu'il n'est pas toujours bon d'abuser de sa force.

Nous prîmes une tasse de thé.

— Les journaux chinois annoncent que vous avez demandé au peuple de vous envoyer toutes les boîtes vides de cigarettes et que votre intention serait de les transformer en bombes, est-ce vrai ?

— C'est exact.

D'un côté des tanks, de l'autre de vieilles boîtes de fer-blanc, et cela fait une guerre.

Émouvante visite au temple du Bouddha de jade

@

Quel serait le sort des civils au cours d'une nouvelle guerre ? L'Europe s'est posé la question, Changhaï vient d'y répondre.

Venez avec moi, poussons la porte du temple du Bouddha de jade. En temps ordinaire, c'est un merveilleux monument, aujourd'hui, c'est un hôpital. Nous y circulerons difficilement. Dans les couloirs, dans les salles, dans les réduits, partout des lits, des matelas, des civières. Qui donc est couché là ? Le corps est si petit qu'on ne le trouve plus sous les couvertures. C'est un blessé de la guerre, un enfant. On l'a conduit ici, le ventre ouvert par une bombe. Il meurt. Il a quatre ans. Et cet autre. Il est un peu plus long, du moins du côté gauche. L'infirmière soulève le drap, la victime est amputée de la jambe droite. C'est encore un grand coupable : il a sept ans. Là, un joli tableau pour un musée que l'on pourrait ouvrir à Genève par exemple. Une femme est étendue et tient sa main hors du lit dans des pansements. À côté d'elle, une petite fille, la tête bandée. À son sein, un autre bébé chinois. La mère n'a plus qu'un doigt à une main. L'aîné des enfants a le crâne troué, le plus petit n'a rien. Il a faim, il tète. Ici, deux poings fermés se joignent et font des *chin-chin* dans notre direction. De la figure de ce manifestant, on ne voit que le nez, c'est une femme, paraît-il. Elle parle. On a tué son mari à la baïonnette, elle était à côté de lui. Que raconte-t-elle ? S'il vous plaît, voulez-vous me traduire ? Elle dit qu'elle a entendu un grand coup terrible sur sa tête, un coup de sabre. Demandez-lui son âge. Elle dit qu'elle a soixante-neuf ans. Là, une jeune fille, le bras dans une gouttière. Malgré tout, elle sourit gracieusement, elle a vingt ans. Les yeux de sa voisine sont déjà glauques. Éclats d'obus dans la poitrine, hémorragie interne, quinze ans. Nous avons mieux à vous présenter. Voici une boule minuscule, entourée de coton : ce guerrier vaincu a un an.

Nous pourrions nous arrêter au chevet de cent vingt enfants, jeunes filles et femmes, rien que dans le temple du Bouddha de jade. Et sept établissements plus grands que celui-là sont ouverts en ce moment dans Changhaï. Enjambons des matelas, passons rapidement entre six lits. Ici, des hommes. Ce premier est un amputé. Le docteur me répond que je me trompe. Pourtant, dis-je, cela se voit. L'amputation datait de plusieurs lustres. Aujourd'hui, l'unijambiste était là pour plaie pénétrante à l'épaule. Les infirmes eux-mêmes n'y échappent pas.

Fraternité des religions

Auprès d'un lit, un missionnaire français. Il fait une prière sur un Chinois qui, déjà, les yeux fermés, exhale ses derniers souffles.

- Était-ce un catholique ? demandai-je au père.
- Oh non ! répondit-il, seulement, nous habitons le quartier et nous venons souvent.
- Mais c'est ici un temple bouddhique.

Le père leva les mains. Dans le malheur, les religions fraternisent.

Le docteur me conduit auprès de six lits et me fait remarquer six blessures, toutes aux chevilles. Les blessés sont des échappés de la région de Woosung. Ils fuyaient. Pour les stimuler, les Japonais leur ont tiré dans les jambes. Si la guerre n'est pas déclarée, la chasse du moins est donc ouverte.

Sur les communiqués officiels, cela s'appelle nettoyer le village et ses alentours. Harcelés par les snipers, dérangés par les espions qui, pour prévenir de l'avance des ennemis, brûlent de la paille de riz ou font partir un pétard, les agresseurs ne veulent plus de civils. Dans ces conditions, vous pourriez penser qu'ils auraient dû choisir pour champ de bataille autre chose qu'une grande ville et ses faubourgs. Mais la logique n'est pas une qualité très répandue dans le Far-East. De plus, quand on s'est jeté à l'eau, si l'on ne veut pas couler, il faut se débattre des quatre membres. Aux citoyens chinois de le comprendre. D'ailleurs, les Japonais ne cherchent pas leur mort, nous venons d'en donner la preuve. Leur but est simplement de leur casser les pattes.

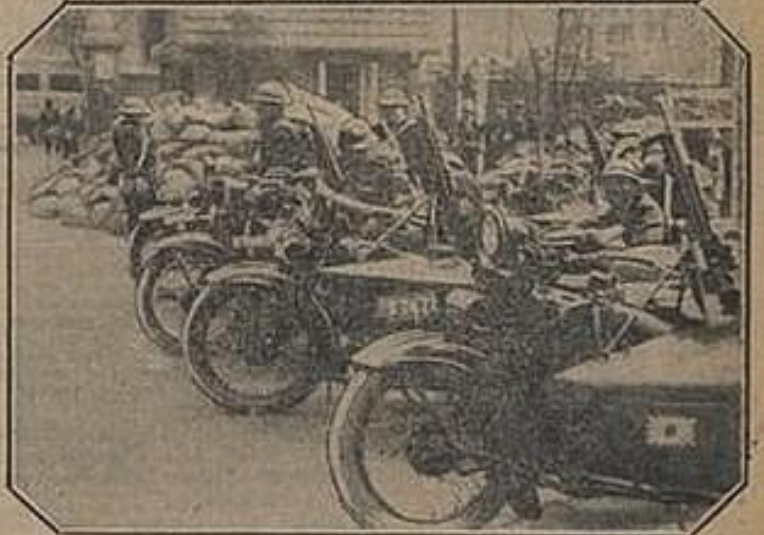
Lors de la dernière grande guerre, les hôpitaux étaient réservés aux combattants. Aujourd'hui, on doit en ouvrir au moins autant pour les civils. Où les progrès de l'humanité s'arrêteront-ils ?

Nous voici dans une autre salle. Une voix d'outre-tombe sort d'une bouche chaude et tuméfiée. D'un doigt, le fantôme frappe tout doucement sa tempe pour montrer que les bouts de fonte sont entrés par là. Deux lits plus loin, un Chinois de seize ans vient de trépasser. Ainsi nous trouvons-nous, le docteur et moi, entre cette mort et ce délire. Le docteur est allemand, je suis français. Alors, nous nous regardons assez longuement.

Nouvelles arrivées

Je sortis. Deux camions remplis d'autres blessés stationnaient devant le temple. C'étaient encore des civils, mais le temple était plein. On ne savait pas où les diriger. Sur ces camions, quelques coolies, portant écrit au dos de leur casaque *Central Changhai Cemetery*. Les croque-morts,

Une émouvante visite au temple du Bouddha de jade transformé en hôpital chinois pour les innombrables victimes civiles



En haut : Fusiliers marins japonais au repos. — En bas : Des mitrailleurs motocyclistes japonais quittent Changhai pour rejoindre les premières lignes.
(Photos exclusives Wide World.)

Paris-Genève par train spécial

A 23 h. 20, mardi, M. André Tardieu était encore au banc du gouvernement, au Palais-Bourbon : à 9 h. 15, hier matin, il était à Genève... Ce tour de force ferroviaire, qui doit être aussi un record, car le train spécial qui l'a accompli a battu le « temps » des meilleurs rapides et est arrivé avec deux heures d'avance sur son horaire prévu, est tout à l'honneur de la Compagnie du P.-L.-M., qui l'a réalisé.
Dès qu'il fut certain que M. André

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAI, 24 février (via Eastern). — Quel serait le sort des civils au cours d'une nouvelle guerre ? L'Europe a-t-elle posé la question, Changhai vient d'y répondre.

Venez avec moi, pénétrons la porte du temple du Bouddha de jade. En temps ordinaire, c'est un merveilleux monument, aujourd'hui c'est un hôpital. Nous y circulerons difficilement. Dans les couloirs, dans les salles, dans les réduits, partout des lits, des matelas, des civières. Qui donc est couché là ? Le corps est si petit qu'on ne le trouve plus sous les couvertures. C'est un blessé de la guerre,

pour ne pas se faire attendre, arrivaient dans le même convoi que les blessés.

Soudain, je me souvins que j'étais invité à un cocktail-party offert par M. le ministre du Japon aux journalistes internationaux dans les salons du Cathay Hôtel. Cocktail-party avec orchestre sans doute, en tout cas avec bombardement de Chapeï, sûrement. J'ai trouvé que je n'avais pas le cœur à cette distraction. Et je suis allé avenue Haig, à l'hôpital de la Croix-Rouge. Je pense, après coup, que mon attitude fut incorrecte. C'est pourquoi je tiens à présenter ces excuses publiques.

@

Changhai, 26 février 1932

Le conflit devant Changhai vu un mois après les premiers combats

Courte histoire du tigre et de l'éléphant

@

Le feu allumé à Changhai ne s'éteint plus et l'on est conduit à se demander jusqu'où les flammes s'envoleront.

Voyez-vous encore les Japonais débarquant ici par cette nuit de fin janvier ? Ils ne doutent pas du succès. S'ils ont envoyé un ultimatum au pauvre maire du plus grand Changhai c'est bien par condescendance pour les autres nations. Leur papier de riz est une carte de visite déposée davantage chez le portier de Genève que chez celui de Chapeï. D'ailleurs, ils n'attendent même pas la réponse. Les voilà qui descendent de leurs croiseurs. Leur pas est ferme, leurs baïonnettes presque joueuses. Ils avancent, dans des rues éteintes, comme des petits diables pressés. Clac ! un feu de peloton. Ils s'arrêtent, ils regardent, ils sentent. Aucune erreur, c'est bien de la poudre. Ils ouvrent leurs rangs. Déjà, ils ne marchent plus au milieu de la rue mais sur les trottoirs. Clac ! les balles tombent maintenant des fenêtres. Alors, ils se courbent, ils courent. L'inquiétude les gagne. Arriveront-ils à temps à la gare du Nord ? Vous savez le reste : ils ont manqué leur train.

Télégrammes à Tokio

Ils n'ont plus qu'à télégraphier à Tokio. Tokio répond : « C'est ennuyeux, mais ne bougez pas, on vous envoie du monde. » Ils reçoivent ce monde et ils se remettent en marche. Malgré tout, ils n'atteignent pas cette gare. Ils télégraphient de nouveau à Tokio. Tokio répond : « Tenez ferme, ne bougez pas, on vous envoie du monde. »

Alors, arrive un amiral à trois étoiles. Ils se remettent en marche, mais bientôt ils doivent retélégraphier à Tokio. Alors arrive un général à

quatre étoiles. Le résultat n'est pas meilleur. Il faut encore expédier une dépêche. Alors arrive un général à cinq étoiles.

Eh bien ! malgré tant d'étoiles, le ciel est de plus en plus sombre.

Le compte des côtes

Voyons les Chinois. Lors de cette même nuit de fin janvier, on peut dire qu'ils s'occupent surtout à compter leurs côtes, se demandant combien il leur en restera quand les Japonais leur auront passé sur le dos. Le seul qui parle haut est le général Tsai.

— Mes côtes, dit-il, tiendront trois jours, mais pas davantage, tant pis, je les sacrifie.

Les trois jours achevés, les Chinois se tâtèrent et sentirent que leur squelette avait assez bonne tenue. Alors, la foi les transporta exactement comme des montagnes. Pendant que les snipers balayaient les rues, la dix-neuvième armée défonçait la campagne. Elle remua la terre avec fureur. On peut voir aujourd'hui devant elle, tranchées, chicanes, boyaux, abris et, dans chacun des nombreux tombeaux, un vivant a fait son trou près du mort et attend. L'autre armée, celle venue de Nankin, non pour combattre les Japonais, mais pour dépouiller le général Tsai, retourna sa veste devant le miracle. Elle aussi, plus ou moins, entra dans la danse. Est-ce la résurrection nationale chinoise ? Certes non ! S'il en était ainsi, les autres armées, qui se promènent dans le pays, marcheraient sur Changhaï. Jusqu'à présent, elles n'y ont pas pensé. À défaut de résurrection, c'est un phénomène inattendu.

Ordres et avis

Les Chinois se cramponnent. Leur force augmente. Ils font même appel à la discipline. Voyez cet ordre de la 88^e division :

« Au cours du dernier combat, l'avant-garde s'est retirée et les soldats ont dépensé inutilement beaucoup de cartouches. Cela montre notre faiblesse devant l'ennemi et nous en sommes

très fâchés. Désormais, si ces faits se reproduisent, les officiers et les soldats seront fusillés sur place.

Un autre ordre :

« Nous rappelons très sérieusement que les soldats combattants doivent obéir à leurs chefs.

Et cet avis :

« Les Japonais ont acheté, à raison de vingt cents par jour, une centaine d'ouvriers chinois comme espions ; ils les ont déguisés en colporteurs. Ces Chinois ont un bambou sur l'épaule. Nous donnerons cinq dollars pour chacune de leurs peaux.

Et cette déclaration du commandant de l'armée de Nankin :

« Le général qui quitte le champ de bataille doit être tué par ses troupes. Une fois le général mort, si les officiers veulent s'en aller, ils subiront le même sort et ainsi de suite du plus haut au plus petit. »

Mieux qu'un cocktail

Jusqu'aux civils qui frappent du

Le conflit devant Changhaï vu un mois après les premiers combats

COURTE HISTOIRE DU TIGRE ET DE L'ÉLÉPHANT



L'INCENDIE DE LA « OUDON », LE PLUS GRAND CINÉMA DE CHANGHAÏ. La photographie a été prise au moment où les Japonais fortifiaient leurs positions avec des sacs de sable. (De The Illustrated London News.)

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 25 février. (Via Eastern).
— Le feu allumé à Changhaï ne s'est pas éteint, et l'on est conduit à se demander jusqu'où les flammes s'envoleront.

Voyez-vous encore les Japonais débarquant ici par cette nuit de fin janvier ? Ils ne doutent pas du succès. S'ils ont envoyé un ultimatum au pauvre maire du plus grand Changhaï c'est bien par condescendance pour les autres nations. Leur papier de ris est une carte de visite déposée davantage chez le portier de Genève que chez celui de Chapel. D'ailleurs, ils n'attendent même pas la réponse. Les voilà qui descendent de leurs croiseurs. Leur pas est ferme, leurs balonnettes presque joueuses. Ils avancent, dans des rues éteintes, comme des petits diables pressés. C'est un feu de peloton. Ils s'arrêtent, ils regardent, ils sentent. Aucune erreur, c'est bien de la poudre. Ils ouvrent leurs rangs. Déjà, ils ne marchent plus au milieu de la rue

Japonais leur aurait passé sur le dos. Le seul qui parle haut est le général Trai.

« Mes côtes, dit-il, tiendront trois jours, mais pas davantage, tant pis, je les sacrifie. »

Les trois jours achevés, les Chinois se tâtèrent et sentirent que leur aquillette avait assez bonne tenue. Alors, la folie les transporta exactement comme des montagnes. Pendant que les mitrailleurs balayaient les rues, la dix-neuvième armée défonçait la campagne. Elle remua la terre avec fureur. On peut voir aujourd'hui devant elle, tranchées, chicanes, boyaux, abris et, dans chacun des nombreux tombeaux, un vivant a fait son trou près du mort et attend. L'autre armée, celle venue de Nankin, non pour combattre les Japonais, mais pour dépouiller le général Trai, retourna sa veste devant le miracle. Elle aussi, plus ou moins, entra dans la danse. Est-ce la résurrection nationale chinoise ? Certes non ! S'il en était ainsi, les autres armées, qui se promènent dans le pays, marcheraient sur Changhaï. Jusqu'à présent, elles n'y ont pas pensé. A défaut de résurrection, c'est un phénomène inattendu.

Ordres et avis

Les Chinois se cramponnent. Leur force augmente. Ils font même appel à la discipline. Voyez cet ordre



pied. Le ministre du Japon offrit, avant-hier, des cocktails aux journalistes étrangers. Qu'à cela ne tienne, les Chinois répondront. Ils feront mieux. Et, dans le même hôtel, dans les mêmes salons, le maire du plus grand Changhaï nous invite pour lundi, cette fois non pour boire mais pour manger. Voilà où l'on en est. L'éléphant est dressé contre le tigre.

Or de quoi s'agit-il officiellement ? Le tigre dit :

— Je veux que l'éléphant s'en aille à vingt kilomètres.

Admettons que le tigre force l'éléphant à se retirer. Voilà le pachyderme, vingt kilomètres plus loin. Évidemment, s'il est mort, il ne jouera plus de la trompe. Admettons cependant qu'il vive encore. Se contentera-t-il de tendre sa queue aux Japonais afin que ceux-ci arrachent des poils pour s'en faire des bracelets porte-bonheur ? Il ne nous semble pas raisonnable de l'envisager.

La leçon des ombres

C'est à ce moment que les choses pourraient peut-être aller plus mal. Le pressentiment m'en est venu ce matin. J'étais du côté de Woosung. Là, j'aperçus deux grandes ombres d'abord silencieuses. Elles regardaient pensivement l'embouchure du fleuve Bleu. Puis une des ombres se mit à parler :

— Si je ne me trompe, disait-elle, c'est ici la porte de la vallée du Yang-Tsé !

— La porte, répondit l'autre, qui doit rester ouverte.

La première reprit :

— Ce fleuve est une fameuse route pour les produits manufacturés.

— C'est bien à quoi je pense, répondit la deuxième.

Et leurs yeux se portèrent ensemble sur les canons japonais qui s'enfonçaient dans ces terres. Mais elles se turent. Leurs regards se dirigèrent alors vers le Sud où, à droite, se trouve Hongkong et, à

gauche, se trouve Manille. Je me suis approché un peu plus près. L'une des ombres était l'Angleterre, l'autre était l'Amérique.

@

Le Japon accepte les propositions établies à Genève par M. Paul-Boncour pour l'apaisement du conflit à Changhaï

Malgré un calme apparent les Européens vivent dans les concessions internationales des heures mouvementées

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 1^{er} mars (via Eastern). — Couchés, plus ou moins, sur leurs positions les guerriers jaunes, depuis quelques jours, dorment d'un sommeil agité. De temps en temps, ils ponassent un terrible ronflement. Tout tremble alentour. On les croit réveillés. En effet, ils agitent un membre, puis un autre. Vont-ils se lever et marcher ? Non, ils se rendorment. Parfois, ils sont atteints d'une crise de socinambalisme. Les voilà qui se dressent et qui pressent sur leurs armes à feu et, après avoir avancés, ils se retirent comme une marée. De nouveau ils se couchent. Quelques heures de silence et, bientôt, ils ont le cauchemar. Des vastes dortoirs en rumeur sortent des mots inarticulés. J'en ai saisi quelques-uns au passage.

« Nous battons-nous ou ne nous battons-nous pas ? révent tout haut les Japonais. Nous ne sommes venus ici que pour assurer la paix. Il faut que tout le monde le sache. Nous sommes prêts à reculer si les Chinois reculent aussi. »

Puis, soudain, tout se brouille. De la friture est dans l'air : c'est le chant d'une mitrailleuse. L'autre dit :

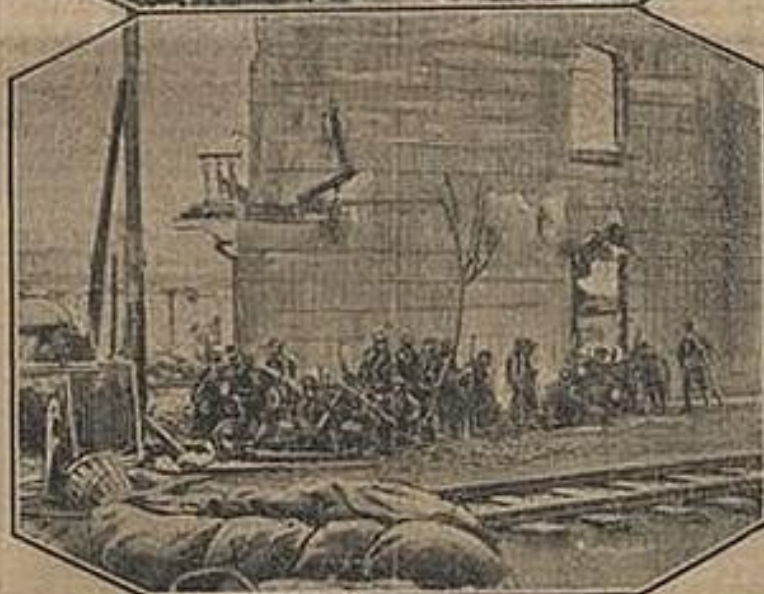
« Nous ne sommes pas fatigués, nous mangeons bien, on nous donne assez d'argent, et tout n'est pas encore pillé dans Chapéi. Vive la dix-neuvième armée et même la paix si tout le monde la veut ! »

La-dessus, un nouveau ronflement, une heure de canonnade, puis tout s'apaise.

Ainsi aurais-je rédigé le bulletin des trois derniers jours de la guerre de Changhaï si j'en avais été chargé.

Une gazette de la ville en armes

Maintenant, permettez-moi de vous envoyer une petite gazette de la ville en armes.



En haut : Une patrouille japonaise en surveillance sur la ligne du chemin de fer Changhaï-Nankin. — En bas : Des fusiliers marins japonais occupant un poste stratégique dans Chapéi.

gubrement, attendant le résultat. Sur les trottoirs, les Chinois étaient changés en statues de sel bleu. Le cortège prit l'avenue Pétain où, dans le fond, s'élevaient les deux clochers de Zikawei. Peut-être va-t-il chez les jésuites, pensais-je. Il n'en était rien. La caravane guerrière se ren-

La visite de M. Sato au président du conseil de la S.D.N.

Malgré un calme apparent, les Européens vivent dans les concessions internationales des heures mouvementées

@

Couchés, plus ou moins, sur leurs positions, les guerriers jaunes, depuis quelques jours, dorment d'un sommeil agité. De temps en temps, ils poussent un terrible ronflement. Tout tremble alentour. On les croit réveillés. En effet, ils agitent un membre, puis un autre. Vont-ils se lever et marcher ? Non, ils se rendorment. Parfois, ils sont atteints d'une crise de somnambulisme. Les voilà qui se dressent et qui pressent sur leurs armes à feu et, après avoir avancés, ils se retirent comme une marée. De nouveau ils se couchent. Quelques heures de silence et, bientôt, ils ont le cauchemar. Des vastes dortoirs en rumeur sortent des mots inarticulés. J'en ai saisi quelques-uns au passage.

« Nous battons-nous ou ne nous battons-nous pas ? rêvent tout haut les Japonais. Nous ne sommes venus ici que pour assurer la paix, il faut que tout le monde le sache. Nous sommes prêts à reculer si les Chinois reculent aussi.

Puis soudain, tout se brouille. De la friture est dans l'air : c'est le chant d'une mitrailleuse. L'autre dit :

« Nous ne sommes pas fatigués, nous mangeons bien, on nous donne assez d'argent, et tout n'est pas encore pillé dans Chapeï. Vive la dix-neuvième armée et même la paix si tout le monde la veut !

Là-dessus, un nouveau ronflement, une heure de canonnade, puis tout s'apaise.

Ainsi aurais-je rédigé le bulletin des trois derniers jours de la guerre de Changhaï si j'en avais été chargé.

Maintenant, permettez-moi de vous envoyer une petite gazette de la ville en armes.

L'autre matin nous étions dans Thibet Road, respirant l'air pur qui vient directement de Chapeï. Soudain les coolies se rangent le long des trottoirs, les Chinois s'arrêtent interdits. Un équipage imprévu fait son apparition. D'abord une auto transportant deux revolvers, un à chacune des portières. Ensuite deux side-cars, les conducteurs avec le masque antigrippe et des lunettes contre la poussière, ce qui fait d'eux des monstres terrifiants, un soldat assis dans le panier avec un fusil mitrailleur et un troisième militaire casqué se tenant à cheval sur la selle avec un fusil tout court. Ces deux side-cars entourent une voiture de luxe. Dans le fond, un homme en uniforme kaki. Je le reconnais, c'est le général Uyeda, commandant l'armée japonaise. Je tire mon chapeau, j'apprête un sourire, mais, fermant la marche, une nouvelle automobile surgit, deux revolvers le nez à chacune des portières. Je n'en vois que du feu, je recule, je tombe dans un pousse.

Visite guerrière

Puisque nous avons trouvé un véhicule, suivons le cortège. Les mitrailleuses, les fusils, les masques et le général japonais déambulent parmi la masse chinoise. Il ne manque que la corne à répétition des pompiers pour que l'effarement devienne une panique. Où ce dieu de la guerre peut-il aller ? Commander des chemises de soie ? Acheter un petit chien pékinois ? Nous arrivons au bout du territoire international, voici la concession française. Halte ! criais-je, mais personne ne m'entend et le cortège s'engage sur le sol que nous défendons. Cela dépassant toutes les prévisions, je préférerai ne plus rien dire. J'ai suivi lugubrement, attendant le résultat. Sur les trottoirs, les Chinois étaient changés en statues de sel bleu. Le cortège prit l'avenue Pétain où, dans le fond, s'élèvent les deux clochers de Zicaweï. Peut-être va-t-il chez les jésuites, pensais-je. Il n'en était rien. La caravane guerrière se rendait chez le colonel Marcaire, commandant les forces françaises.

Ce fut une belle animation. Le Japonais avait à peine serré la main du Français que le maire du plus grand Changhaï appelait au secours.

— Allô ! M. Fiori (M. Fiori est le directeur de la police), allô ! Les Japonais viennent d'entrer en armes sur votre concession qui est aussi la mienne puisque je l'habite.

— Mais non, mon cher maire.

— Ils ont des mitrailleuses, des fusils, des bombes, des canons.

— Pourquoi pas des cuirassés à roulette ?

— J'affirme, répétait l'infortuné magistrat.

Il faut dire que nous avons été prévenu de la visite courtoise de monsieur le général Uyeda. Il convient pourtant d'ajouter qu'en poussant les choses au pire, nous ne l'avions guère imaginée qu'à cheval.

Continuons notre gazette.

Vendredi, 26 février

L'étrange accident d'un banquier chinois

M. Dien, éminent banquier chinois, passait dans son rickshaw, Burkill Road. Tout à coup une automobile de maître heurta son fauteuil roulant. Le rickshaw bascula. Quatre gentilshommes célestes descendirent de la voiture, s'empressèrent autour de la victime, la prirent dans leurs bras et, délicatement la portèrent sur leur coussin.

La voiture démarra, M. Dien venait d'être *kidnapé*. On ne l'a plus revu. Cela n'a rien à voir avec Changhaï en guerre. C'est tout de même une note qui a sa valeur dans le tableau.

Samedi, 27 février

Il est midi. Les détectives nippons, qui rôdent autour du consulat japonais, voient entrer dans Astor House Hôtel un Chinois bien habillé. Ils le suivent, le cernent dans le hall et l'enlèvent. Le Chinois bien habillé était le général Wang Shou, commandant la brigade indépendante de la 88^e division, celle de Woosung. Il venait à Changhaï

pour s'entretenir avec le consul général des États-Unis. On n'a revu ni l'homme ni sa valise, laquelle ne contenait pas que des pyjamas.

Dimanche, 28 février

Cinq heures et demie du matin, réveil violent. Dans le demi-sommeil, on ne se demande pas quelle est, des deux armées, celle qui fait un si grand bruit. Jamais Chapeï n'a retenti aussi fort. Le canon rage jusqu'à sept heures. À ce moment, on m'apporte le journal, le *North China Daily News*, et je lis :

« Les conversations pour la paix sont en grand progrès. »

Tant mieux, dis-je, et je me rendormis en rêvant de colombes.

Exécution d'espions

11 heures du matin. Trois coolies, les mains liées dans le dos, marchent dans Nantao, poussés par cinq militaires chinois. Ils vont au pied du monument de Zeng Ying Ze, l'ami de Sun Yat Sen. Quand on voit des coolies, les mains dans le dos, on est sûr qu'ils se dirigent vers ce monument. Ces trois-là qui, sur la poitrine, portent la pancarte « espion », arrivent devant le socle, s'arrêtent d'eux-mêmes. Les militaires les couchent en joue et les fusillent malproprement au milieu de la cité, devant les passants, les femmes, les enfants, en famille.

Lundi, 29 février

Quatre officiers japonais, casqués, revolver au flanc, se promènent, au soleil de dix heures, sur le quai de France. Ils ont l'air de chercher quelque chose et, tout en flairant, se dirigent vers la ville chinoise. Nos policiers ouvrent de grands yeux et, tant pis, ils arrêtent les officiers de Sa Majesté Impériale. Voici ceux-là au poste central.

« Vous savez bien, leur dit-on, que le territoire vous est interdit et, de plus, ignoriez-vous que deux cents mètres plus loin vous tombiez dans la ville chinoise et que vous étiez mis en charpie ? »

Les officiers s'excusent, ils ne connaissaient pas le pays, ils cherchaient la Yokohama Specie Bank. On les reconduisit en auto à

Chapeï avec chauffeur chinois probablement.

Deux cocktails pour la paix prochaine

Le même soir, à huit heures, au Cercle français, deux Japonais, des journalistes, font une entrée saisissante. Les quarante boys chinois en restent, les bouteilles en main, derrière leur bar. Ces confrères auraient-ils besoin de copie ? On peut craindre un moment qu'ils n'en trouvent. Alors on fait appeler le boy numéro un. C'était un garçon intelligent. Il comprit que la paix prochaine valait bien deux cocktails.

Dernière heure de la gazette, mardi, une heure vingt.

Cinquante personnes dans la salle à manger du palace. Soudain tout le monde se regarde. La tête vous tourne, les lustres dansent au plafond. On croit être sur un paquebot lorsque passe un coup de tangage. Puis, plus rien. Le tremblement de terre dura cinq secondes. Je me trompe, ce n'est pas la terre qui trembla, ce fut l'eau. Deux mines venaient d'exploser sur le Whang-Poo. L'une près du trois cheminées qui garde le consulat nippon, l'autre non loin du croiseur *Ohi*. Nous voici aux fenêtres. Un bateau japonais tire sur deux chaloupes qui remorquent deux allèges chargées de blé. Là, à deux longueurs de rame, les cuirassés anglais, américains, italiens et français, couleurs au vent.

Tout cela, pour vous démontrer que, malgré le calme apparent, nous arrivons à nous distraire à Changhaï.

@

L'ARMÉE CHINOISE EN RETRAITE s'est éloignée de Changhaï qui renaît après les semaines d'angoisse

**Câblogramme
d'Albert Londres**

CHANGHAÏ, 2 mars (via Eastern). Les voiles se sont déchirés. Changhaï retrouve son souffle. La bataille qui l'étreignait est finie. Et cela, malgré tout ce que nous avons pu voir depuis trente-quatre jours, nous confirme une fois de plus que nous étions bien en Chine.

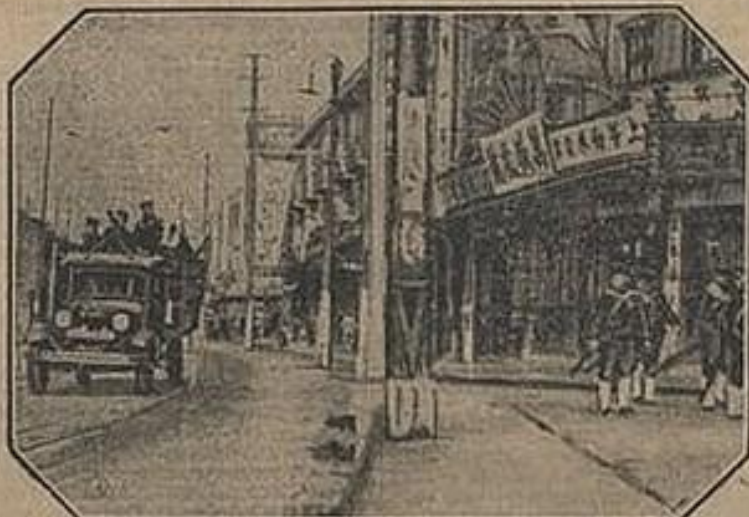
L'affaire de Changhaï s'est déroulée exactement comme l'affaire de Mandchourie. Là-haut, dans le Nord, le fameux général Ma demeura trois semaines sur la rive Nord, tout en parlementant sous le manteau. Bientôt qu'il fut d'accord avec les Japonais, il quitta son repaire, il endossa son plus bel uniforme et partit tout guilleret s'excuser auprès de son vainqueur de lui avoir causé autant d'ennuis. A Changhaï, il y eut du sang; les soldats en guenilles montrèrent du cran; c'est bien là l'unique différence. Le maître de la Chine n'est pas encore né.

Mais il faut conter l'histoire. Voilà cinq jours, M. Wilden, ministre de France, s'embarquait pour Nankin. Ses collègues d'Amérique et d'Angleterre entreprenaient le même voyage. Le ciel était noir à ce moment. Chacun craignait l'incident qui eût élargi le feu. Les diplomates séjourneront trente-six heures dans la capitale transitoire. Ces heures furent les bonnes: Le résultat le prouve.

Pour sauver la face

Mais revenons à Changhaï. L'essentiel, pour l'un comme pour l'autre des adversaires, était de sauver la face. Dès hier, les deux états-majors avaient arrêté leur plan. Tandis que M. Tu Soong représentant les banquiers et, par extension, ministre des finances réglait la question avec le général Tsai, commandant la dix-neuvième armée de grandronte, les Japonais débarquaient à Linho, déclenchaient sur tout le front un tapage sans précédent et, à la nuit, allumaient dans Chapel l'incendie le plus grandiose de toute la série.

Convenait-il que le général Tsai, qui avait juré de s'accrocher jusqu'à la mort, reculé dans le silence? Le bruit, chez nous, nous empêche d'entendre, ici on croit qu'il empêche



SOLDATS JAPONAIS ET BARRICADES DANS LES RUES DE CHANGHAÏ

toire, on ne sait ce que les autres sont devenus.

Nantao possédait aussi des troupes. Les autorités se dépêchèrent de les éloigner. Vers dix heures, on pouvait voir ces soldats, rassemblés au sud, autour de la pagode de Longhwa, attendant les trains spécialement commandés qui les emmèneraient à Hongchow, capitale du Tchekiang, loin d'une surprise tous-jours possible. Au-dessus, d'ailleurs, un avion japonais semblait leur faire les dernières recommandations.

Revirement

Et ce fut le tour des civils. Aujourd'hui, ils ne nous crachaient

**M. Paul-Boncour
négocie à Genève
pour hâter l'apaisement**

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

GENÈVE, 2 mars. — L'assemblée extraordinaire, convoquée à la demande de la Chine pour examiner le conflit sino-japonais, se réunira-t-elle demain dans une atmosphère de détente ou bien au bruit du canon? Voilà la question qui émeut tout aujourd'hui à Genève. Le seul fait qu'elle se pose, alors qu'il y a deux jours on se flattait de la voir résoudre dans un sens favorable montre combien il y a loin du désir à



L'armée chinoise en retraite s'est éloignée de Changhaï qui renaît après les semaines d'angoisse

@

Les voiles se sont déchirés. Changhaï retrouve son souffle. La bataille qui l'étreignait est finie. Et cela, malgré tout ce que nous avons pu voir depuis trente-quatre jours, nous confirme une fois de plus que nous étions bien en Chine.

L'affaire de Changhaï s'est dénouée exactement comme l'affaire de Mandchourie. Là-haut, dans le Nord, le fameux général Ma demeura trois semaines sur la rivière Noni, tout en parlementant sous le manteau. Sitôt qu'il fut d'accord avec les Japonais, il quitta son repaire, il endossa son plus bel uniforme et partit tout guilleret s'excuser auprès de son vainqueur de lui avoir causé autant d'ennuis. À Changhaï, il y eut du sang ; les soldats en guenilles montrèrent du cran ; c'est bien là l'unique différence. Le maître de la Chine n'est pas encore né.

Mais il faut conter l'histoire.

Voilà cinq jours, M. Wilden, ministre de France, s'embarquait pour Nankin. Ses collègues d'Amérique et d'Angleterre entreprenaient le même voyage. Le ciel était noir à ce moment. Chacun craignait l'incident qui eût élargi le feu. Les diplomates séjournèrent trente-six heures dans la capitale transitoire. Ces heures furent les bonnes. Le résultat le prouve.

Pour sauver la face

Mais revenons à Changhaï. L'essentiel, pour l'un comme pour l'autre des adversaires, était de sauver la face. Dès hier, les deux états-majors avaient arrêté leur plan. Tandis que M. Tu Soong, représentant les banquiers et, par extension, ministre des Finances, réglait la question avec le général Tsaï, commandant la dix-neuvième armée de grand'route, les Japonais débarquaient à Liuho, déchaînaient sur tout le

front un tapage sans précédent et, à la nuit, allumaient dans Chapeï l'incendie le plus grandiose de toute la série.

Convenait-il que le général Tsai, qui avait juré de s'accrocher jusqu'à la mort, reculât dans le silence ? Le bruit, chez nous, nous empêche d'entendre, ici on croit qu'il empêche également de voir. Les Japonais comprirent ces choses. Aussi, de bonne grâce, jouèrent-ils le jeu. Reconnaissons que l'avarice n'est pas leur défaut. Ils n'ont pas lésiné et, sur le coup de quatre heures du matin — le coup de la dernière heure —, afin que tout Changhaï pût témoigner de l'acharnement de la bataille, une canonnade inouïe s'abattit sur Chapeï. C'était le bouquet, mais uniquement pour remercier l'assistance. Les Chinois étaient loin déjà.

Le sauve-qui-peut

À trois heures de la nuit, un envoyé du général Tsai pénétrait dans Changhaï, apportant l'ordre, sans doute, au pauvre maire de dissoudre immédiatement le corps de gendarmerie local. Le personnel devait dépouiller immédiatement la tenue militaire et aller, dès l'aurore, toucher son ultime solde chez le trésorier qui, comme chacun, habite la concession française. Avis leur était donné d'avoir ensuite à quitter la ville.

La nouvelle gagna la masse chinoise et ce fut encore un beau spectacle. Vous souvenez-vous de ces hommes en armes de Nantao qui fusillaient leurs compatriotes au pied de la statue de l'ami de Sun Yat Sen ? Sun Yat Sen n'eût pas été content d'eux s'il avait pu les voir tout à l'heure. Les voilà qui jettent leurs fusils, arrachent leurs défroques et revêtent la casaque du coolie. À huit heures, il n'en restait plus un dans les casernes. La responsabilité de ce sauve-qui-peut remonte au chef de la police chinoise. La dix-neuvième armée reprenant la route, il voyait déjà les Japonais dans Nantao, aussi avait-il recommandé à ses agents de n'opposer aucune résistance. De peur de faillir à la consigne, ils ont préféré fuir. À part douze d'entre eux, égarés sur notre territoire, on ne sait ce que les autres sont devenus.

Nantao possédait aussi des troupes. Les autorités se dépêchèrent de

les éloigner. Vers dix heures, on pouvait voir ces soldats, rassemblés au sud, autour de la pagode de Longhwa, attendant les trains spécialement commandés qui les emmèneraient à Hongchow, capitale du Tchekiang, loin d'une surprise toujours possible. Au-dessus, d'ailleurs, un avion japonais semblait leur faire les dernières recommandations.

Revirement

Et ce fut le tour des civils. Aujourd'hui, ils ne nous crachaient plus sur le paletot. D'abord ils n'en avaient pas le temps, ensuite les soldats français leur paraissaient subitement plus jolis que les soldats japonais. Ce qui s'était passé à Chapeï, voilà un mois, recommençait à Nantao. La foule bleue s'écrasait contre nos portes de fer. On fit dire à ce peuple qu'il n'avait rien à craindre, mais il n'entendait pas. Il était là, avec ses matelas, faisant *chin-chin*. Bah ! notre concession n'est interdite qu'aux combattants : c'étaient des femmes, des enfants, des vieux, des vieilles. On ouvrit les portes toutes grandes. Et le dragon compressé se détendit sur nos routes. Je ne vous le décris pas, j'ai déjà abusé du sujet.

Maintenant, en voiture, allons regarder le monstre Changhaï qui s'apaise. Sortons tout de suite du territoire des Blancs.

Après la retraite

Voici Zicaweï et les premières tranchées chinoises. Elles sont vides. Je n'y trouve qu'une pantoufle intouchable. Remontons vers le Nord. Sur la crique Soochow, le peuple lacustre attend la marée. Ces Chinois-là n'ont certainement pas su qu'il y avait eu la guerre. La marée seule les intéresse et aucune autre chose. Eh bien ! bonne marée, mes amis, et que les jours qui viennent soient pour vous des jours fastes. Voici l'endroit où l'on ne pouvait passer qu'avec un général. Le civil, aujourd'hui, retrouve ses droits. Les sentinelles sont parties à tire d'aile.

Voici Chenzu. Les belles tranchées sont désertes, les tombeaux ont gardé seulement leurs morts. J'appelle le général Tsai, il ne me répond plus.

Rentrons dans le settlement. Les Écossais n'ont pas quitté leur ligne mais, à mon passage, ils donnent du poing dans les sacs de terre comme pour me montrer que ce n'était pas la peine de tant travailler pour rien. Le centre de Changhaï est transformé. Les magasins, qui n'avaient ouvert qu'une petite porte, ont débarricadé les entrées principales. Les Chinois semblent plus légers. Les Européens s'abordent et je sais d'avance les paroles qu'ils échangent.

— Hein ! disent-ils, je vous l'avais bien dit, la Chine sera toujours la Chine.

Et ils se quittent en hochant du menton. Bubblingwell Road a retrouvé ses radiophones ; on marche dans des airs de tango. Mais que faisons-nous là ? Il faut voir Chapeï.

Nous l'abordons par North Setchouen Road. La bataille, ici, se souvient tout haut. Les plaques des rues en parlent encore entre elles, Range Road, Dixwell Road, Hongkew Road. Les petits diables à baïonnettes hantent toujours les trottoirs et, seuls, leurs pas font des trous dans le silence. Que de cendres !

Plus au sud, des civils japonais reviennent vers leurs maisons. Les femmes trottent sur les petits bancs de bois qui leur servent de chaussures. Des bébés multicolores promènent des drapeaux où le soleil levant est imprimé. Des groupes se mélangent à des soldats. On entend crier : « Banzaï, banzaï ! ». En effet c'est la victoire, je l'avais oublié. On illuminera ce soir à Tokio. La nuit tombe, je regagne le Bund. Dans Nanking Road les magasins sont mieux éclairés qu'hier. Tout le monde renaît, sauf les morts.

@

La belle leçon donnée à Machiavel par l'Extrême-Orient

@

L'armée chinoise est partie. Les Japonais, qui voulaient Chapeï, ont Chapeï. Changhai est dégagé.

Cependant, les canons de Sa Majesté Impériale continuent de tirer.

Hier soir, à l'heure du dîner, alors que chacun s'apprêtait pour la première fois depuis un mois à déplier doucement sa serviette, un nouveau coup fit vibrer les verres sur la table. Les convives se regardèrent. Je ne sais si des éclairs jaillirent de la rencontre de ces prunelles ; en tout cas, le tonnerre suivit. Les idées jusqu'ici admises en furent renversées comme de simples maisons.

Peut-être se souvenait-on mal de l'ultimatum japonais. Il fallut le rechercher dans de vieux papiers ; on le retrouva, il disait bien : « Retrait des troupes cantonnaises à vingt kilomètres. » N'avaient-elles pas déménagé ? Pourtant, Chapeï était vide, Chenzu était vide. Ne fallait-il plus croire ses yeux ? Dans quel but ce nouveau pilonnage de Chapeï et de Chenzu ?

Nous nous trompions, ce n'était qu'un nettoyage. Le Japon est l'un des pays les plus propres au monde. Pour éviter la poussière de charbon, il va jusqu'à ne pas faire de feu dans ses demeures. Chapeï flambant encore, nous comprîmes tout de suite son explication. Mais pourquoi mettre le feu à Chenzu ? Pour le plaisir d'avoir à les nettoyer, brûlerait-il village après village ?

L'Extrême-Orient est en train de donner une belle leçon à Machiavel. Le retrait de la dix-neuvième armée ne fut pas une simple opération militaire. Personne ne discute les pertes qu'elle a subies, ni la supériorité mécanique de son adversaire. Toutefois, convient-il d'oublier les conversations de Nankin et celles tenues à bord du croiseur *Kent* ? La dix-neuvième armée eût été forcée de se retirer un jour, cela est entendu ; mais qui donc fixa pour cet événement la nuit du 1^{er} au 2 mars ? Est-ce la

nécessité ou la combinaison ? Est-ce le général Tsai ou bien les délégués japonais et chinois, secrètement réunis dans le salon blindé de l'amiral britannique ? De cette entrevue masquée, ni les communiqués de l'armée chinoise, ni ceux de l'armée japonaise n'ont jamais parlé. Les Chinois en auraient perdu la face et les Japonais les fruits de la victoire. Pour l'avenir de leurs espérances, la face est aussi nécessaire à l'un que la victoire l'est à l'autre. Aujourd'hui, l'intérêt des Chinois serait de proclamer que les Japonais ne jouent pas complètement le jeu, mais ne serait-ce pas avouer les avoir rencontrés autour d'une table, les cartes à la main ? Que resterait-il alors du prestige acquis par trente-quatre jours de résistance ? Qu'ils soient tranquilles, le partenaire ne les découvrira pas. S'il était connu que le retrait des Chinois fut le résultat d'un arrangement, ne faudrait-il pas respecter exactement les termes du contrat ? Au

LA BELLE LEÇON donnée à Machiavel par l'Extrême-Orient



En haut : UNE PATROUILLE JAPONAISE DANS NORTH SEICHOUEN ROAD.
En bas : TRANSPORT D'UN ELUSÉ JAPONAIS A CHAPEL.

Câblogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 3 mars (télé Eastern). — L'armée chinoise est partie. Les Japonais, qui voulaient Chapel, ont Chapel, Changhaï est dégagé.

Cependant, les canons de Sa Majesté Impériale continuent de tirer.

Hier soir, à l'heure du dîner, alors que chacun s'apprêtait pour la première fois depuis un mois à déplier docilement sa serviette, un nouveau coup fit vibrer les verres sur la table. Les convives se regardèrent. Je ne sais si des éclairs jaillirent de la rencontre de ces prunelles; en tout cas, le tonnerre suivit. Les idées jusqu'alors admises en furent renversées comme de simples maisons.

Peut-être se souvenait-on mal de l'ultimatum japonais. Il fallut le rechercher dans de vieux papiers; on

nécessaire à l'un que la victoire l'est à l'autre. Aujourd'hui, l'intérêt des Chinois serait de proclamer que les Japonais ne jouent pas complètement le jeu, mais ne serait-ce pas avouer les avoir rencontrés autour d'une table, les cartes à la main ? Que resterait-il alors du prestige acquis par trente-quatre jours de résistance ? Qu'ils soient tranquilles, le partenaire ne les découvrira pas. S'il était connu que le retrait des Chinois fût le résultat d'un arrangement, ne faudrait-il pas respecter exactement les termes du contrat ? Au contraire, le terrain reste libre à l'adversaire n'a cédé qu'à la victoire. On n'a pas traité, mais vaincu. Ainsi, les droits du vainqueur ne sont pas dilués, et Tokio peut illuminer.

Où est la 19^{me} armée ?

contraire, le terrain reste libre si l'adversaire n'a cédé qu'à la victoire. On n'a pas traité, mais vaincu. Ainsi, les droits du vainqueur ne sont pas délimités, et Tokio peut illuminer.

Où la dix-neuvième armée s'est-elle réfugiée ? À peu près à trente-cinq kilomètres de Changhaï. Nous ne pouvons dire qu'elle se soit retirée en ordre, étant impossible de parler d'ordre en Chine ; mais elle n'a pas jeté ses fusils ; les soldats ne sont pas encore partis piller les villages ; la horde amputée est toujours un peu debout, et le général Tsaï, ayant retrouvé la voix, vient de pousser un nouveau cri dans les journaux moustiques : « Nous jurons de continuer la lutte jusqu'au dernier homme et de ne pas vivre sous le même ciel que les Japonais. »

Les vainqueurs ne seront pas mécontents de cette parole. Ils ont des projets à Changhaï. Par exemple, ils aimeraient beaucoup passer de la concession internationale dans une concession japonaise. La dix-neuvième armée est bien près à leur gré. Pour un touriste ordinaire, plus la marche se prolonge, plus les kilomètres semblent longs. Il n'en est pas de même pour le dernier visiteur de Changhaï : plus il va, plus les kilomètres lui paraissent courts. Il annonce bien qu'il a bloqué le combat. Une nouvelle petite bataille, cette fois dans la campagne, n'étonnerait personne. La paix a ses besoins, et la guerre a ses lois... même quand elle n'est pas déclarée.

@

L'Assemblée extraordinaire de Genève à la recherche d'une solution du conflit entre la Chine et le Japon

**Les Chinois de Changhaï
se réjouissent
d'une défaite imaginaire
de l'armée japonaise**

**Câblogramme
d'Albert Londres**

CHANGHAÏ, 4 mars (via Eastern). — Changhaï vient d'être le théâtre d'une ahurissante crise d'hystérie. A six heures et demie du soir, une pétarade échelonnée s'élevait à la fois dans la concession française et dans le quartier international. La surprise fut si grande que chacun, à la première minute, se demanda si les mitrailleuses ne recommençaient pas à parler. Les fenêtres s'ouvrirent et des têtes interrogèrent.

Il ne s'agissait pas de bataille, mais de réjouissances. La pétarade ne provenait que de pétards.

Il faut vous conter cette histoire, si insensée soit-elle. Les journaux moustiques de l'après-midi, n'ayant, depuis deux jours, plus rien à mettre sous leurs pressos, forgèrent une victoire. Le général en chef japonais Shirakawa et trois mille de ses hommes avaient été anéantis par les armées chinoises. Il n'en fallut pas davantage. L'enthousiasme populaire éclata.

Les pétards du jour de l'an sortirent des tiroirs où ils étaient restés. Ce fut un épouvantable tapage. Le délire s'empara de la foule. On se serait cru sur les boulevards parisiens un jour de mardi gras. Rien n'y manquait. Des automobiles et des camions, où s'entassaient tant de Chinois que l'on ne sait comment ils y pouvaient tenir, déferlaient en trombe, drapés au vent, dans rues et avenues. Les gens du trottoir leur lançaient des vivats, enfin des vivats à leur manière, les gens en voiture répondaient :

« Japonais vaincus, Japonais vaincus ».

C'était à qui pousserait le cri de victoire le plus aigu. Sur le bitume, sur les coussins, chacun plétnait de joie. Les pétards éclataient par guirlandes. C'était lamentable !

La folie dura jusqu'au couvre-feu. L'affaire de Changhaï n'est pas terminée.

ALBERT LONDRES.



En haut : Une bombe japonaise a causé d'importants dégâts sur une voie de la gare du Nord à Chapeï, dont les bâtiments sont visibles à l'arrière-plan. — En bas : Des soldats chinois, enjambant une barricade, attaquent les Japonais à la baïonnette. Ils portent, attaché dans le dos, le classique chapeau de paille, avec l'inscription : « 19^e armée de marche ».

Une séance fertile en incidents à la commission générale de la S.D.N.

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

GENÈVE, 4 mars. — De nombreuses conversations ont eu lieu ce matin et à 15 heures avait lieu la réunion de la commission générale pour tâcher de précéder la délicate mission de l'Assemblée. Le président Nicot et M. Paul-Boncour se sont notamment entretenus fort longuement de ces graves problèmes.

La séance de la commission générale

reprise. Pris au dépourvu, il a eu des explications assez malheureuses sur les renforts qui étaient partis du Japon avant la cessation des hostilités, ce qui a provoqué un mouvement assez vif dans la salle.

Mais M. Sato s'est très vite ressaisi et, avec beaucoup de fermeté et d'énergie, il a déclaré que cet incident démontrait, une fois de plus, la nécessité urgente de réunir la conférence de Chan-

Les Chinois se réjouissent d'une défaite imaginaire de l'armée japonaise

@

Changhai vient d'être le théâtre d'une ahurissante crise d'hystérie. À six heures et demie du soir, une pétarade échevelée s'élevait à la fois dans la concession française et dans le quartier international. La surprise fut si grande que chacun, à la première minute, se demanda si les mitrailleuses ne recommençaient pas à parler. Les fenêtres s'ouvrirent et des têtes interrogèrent.

Il ne s'agissait pas de bataille, mais de réjouissances. La pétarade ne provenait que de pétards.

Il faut vous conter cette histoire, si insensée soit-elle. Les journaux moustiques de l'après-midi, n'ayant, depuis deux jours, plus rien à mettre sous leurs presses, forgèrent une victoire. Le général en chef japonais Shirakawa et trois mille de ses hommes avaient été anéantis par les armées chinoises. Il n'en fallut pas davantage. L'enthousiasme populaire éclata.

Les pétards du jour de l'an sortirent des tiroirs où ils étaient restés. Ce fut un épouvantable tapage. Le délire s'empara de la foule. On se serait cru sur les boulevards parisiens, un jour de mardi gras. Rien n'y manquait. Des automobiles et des camions, où s'entassaient tant de Chinois que l'on ne sait comment ils y pouvaient tenir, déferlaient en trombe, drapeaux au vent, dans rues et avenues. Les gens du trottoir leur lançaient des vivats, enfin des vivats à leur manière, les gens en voiture répondaient :

— Japonais vaincus, Japonais vaincus.

C'était à qui pousserait le cri de victoire le plus aigu. Sur le bitume, sur les coussins, chacun piétinait de joie. Les pétards éclataient par guirlandes. C'était lamentable !

La folie dura jusqu'au couvre-feu. L'affaire de Changhai n'est pas terminée.